

Revue d'Histoire du Bas Saint-Laurent

VOLUME VII - NO 2 - MAI-AOÛT 1981

AU JUBILÉ

cette MOISSON sera CONSACRÉE
À L'ÉTERNEL

Lév 27,21



LES URSULINES DE RIMOUSKI

Revue d'Histoire du Bas-Saint-Laurent

Revue publiée par la
Société d'Histoire du Bas Saint-Laurent
Case postale 332
Rimouski, Québec.
G5L 7C3

DÉPÔTS LÉGAUX :

Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Numéro international normalisé des publications en série:
ISSN-0381-8454

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION

Victor Théberge, président
Annette Pineau, vice-président
Yves Gauvreau, secrétaire
Richard Côté, trésorier
Marie-Ange Caron, administrateur
Jacynthe Rioux, administrateur
Antonio Lechasseur, administrateur

RÉDACTION DE LA REVUE

Richard Côté
Antonio Lechasseur

MAQUETTE DE LA PAGE COUVERTURE

Bruno Santerre

GRAPHISTE

Jean Roy Graphiste Conseil Enr.

IMPRESSION

Le présent numéro a été composé, monté et achevé d'imprimer aux ateliers des Éditions Marquis Ltée de Montmagny au cours du second trimestre de 1981. Il en a été tiré 2 500 exemplaires.

VOLUME VII NUMÉRO 2 MAI-AOÛT 1981

I - DÉDICACE SPIRITUELLE

La bienheureuse Marie de l'Incarnation (page 2); Ode à Marie de l'Incarnation (page 3).

II - LIMINAIRES

Message de monseigneur Gilles Ouellet (page 4); Dans la tradition — Réal Lebel (page 4); Le mot de la Supérieure générale — Pierrette Chassé (page 5); Une année de 75^e anniversaire: un grand souvenir, une grande espérance — Rita Roy (page 6); L'accueil au Pavillon des échanges — Noëlla Coulombe (page 6).

III - LES URSULINES À RIMOUSKI, 1906-1981

Dédicace à Mère Marie-de-l'Annonciation — Anne-Marie Roy (page 8); Il était une fois un monastère (page 9); L'École normale — Anne-Marie Roy (page 12); Le pensionnat (page 14); Le collège (page 15); Les arts (page 16); Les travaux et les jours (page 18); Les temps nouveaux (page 20); Zoom sur l'année 1908-1909 — Claudia Morais-Roy (page 21).

IV - LA SYMBOLIQUE DES FONDATIONS

Gaspé (page 24); Amqui (page 24); Japon (page 25); Matane (page 26); Maillardville (page 27); Saint-Léon-le-Grand (page 27); Saint-Agnès de Rimouski (page 28); Côte-Nord (page 28).

V - DES TÉMOIGNAGES (pages 29 à 54)

Prêtres
Professeurs
Élèves Anciens
Anciennes

VI - CÉLÉBRATION — Paroles: Caroline Tanguay Musique: Simone Côté (page 55).

VII - CHANT-THÈME (page 56).

Ont collaboré à cet ouvrage: les Mères Pierrette Chassé, Rita Roy, Noëlla Coulombe et les Sœurs Anne Marie Roy, Antoinette Duchesneau, Caroline Tanguay, Cécile Rioux, Marthe Côté, Simone Côté, Thérèse Vignola, Simone Chamard, Jeanne-d'Arc Tardif, Pâquerette Raymond, Simonne Plourde, Bernadette Bélanger, Madeleine Boulanger, Jeannine Rioux, Georgette Dumas, Marie-Ange Bélanger, Marie-Anne Arsenault. Révision technique: M. Antonio Lechasseur. Supervision de la recherche et mise en page: Sœur Antoinette Duchesneau.

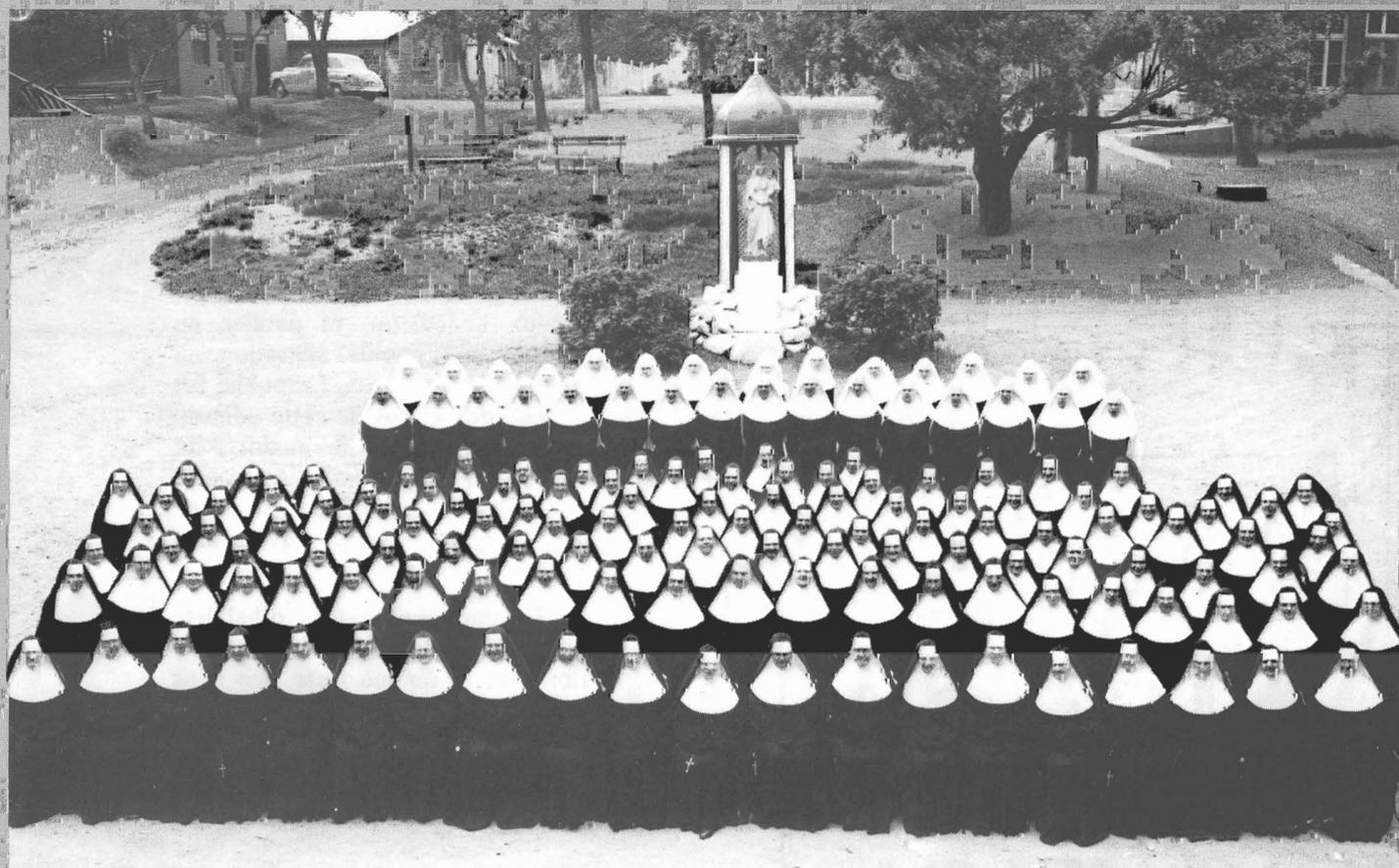
SOMMAIRE

LES URSULINES À RIMOUSKI

1906-1981

— HISTOIRE

— TÉMOIGNAGES





LA BIENH
 EUREUSE
 MARIE
 DE L'INCA
 RNATION

I DÉDICACE SPIRITUELLE

Marie de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines de Québec, que sa sainteté le pape Jean-Paul II a béatifiée à Rome le 22 juin 1980, en présence de près de six cents Ursulines, est une des plus nobles figures de l'histoire canadienne.

Femme de France, Tourangelle audacieuse, première religieuse missionnaire, elle arrive à Québec le 1er août 1639, à l'âge de 40 ans. Elle allait être dans la chrétienté naissante une pierre de fond, dans la Nouvelle-France une pionnière intrépide, dans les annales spirituelles une mystique sublime, une fondatrice et une très grande religieuse. Elle prendrait aussi figure d'une éducatrice vigoureuse qui mène au Christ et à la civilisation. Elle mourra à Québec le 30 avril 1672, après un long séjour de 33 ans.

Sa vie écrite par son fils Claude, religieux bénédictin, et publiée en 1676, fit une grande sensation au moment où elle parut. Le public fut si frappé des vertus de cette admirable religieuse qu'on la qualifia, dit Bossuet, de «Thérèse de son siècle et du Nouveau-Monde» (*Vie de Marie de l'Incarnation par Richaudeau*, p. 12).

Femme équilibrée, d'habileté consommée, elle réalise la femme de l'Écriture, la femme forte née pour les cimes de la grâce et la gloire des autels.

Que cette Bienheureuse intensifie sa protection sur notre pays!



ODE À MARIE DE L'INCARNATION

Paroles: Sœur Caroline Tanguay,
o.s.u. (Sœur Saint-Jean-de-la-Croix)

Ton nom de grâce est l'amour,
C'est lui qui te fait reine,
Ô notre Mère Bien-aimée.
Le Ciel à toi s'est promis,
Dans les extases du mystère,
Il vient aujourd'hui couronner
Son Épouse mystique aux yeux de
[l'univers:
Qu'une fleur immortelle
Marque ce jour pour ton peuple et
[l'Église.

-2-

Ô peuple canadien,
Tressaille au nom de Mère et
[t'émervaille
D'hériter au berceau de sa présence-
[tutelle
Multiple en exemples, unique en
[tendresse,
La main à l'œuvre du monde, l'esprit
[en prière:
Don de sa foi magnifique,
Trésor de son espérance,
Feu de son amour aux générations,
Celles des siècles passés ou du nôtre.

-3-

Aujourd'hui, l'Église en splendeur
Revêt d'un sceau le choix divin
Sur ta vie active et mystique,
Toujours rayonnante
Aux yeux de la chrétienté,
Digne d'obtenir l'immense hommage
Sur les hauts lieux de notre foi
Acclamant ton nom.

-4-

Que l'auréole ornant ton front
Révèle en gloire tes traits,
Toi, l'humble femme au tendre cœur
Plus sensible que les nôtres.
Mère héroïque aux grands moments,
Ceux des adieux à ton fils;
Au pauvre Indien, ouvrant ton cœur,
Tu l'appelles: « mon enfant ».

-5-

Dans les dangers, la faim, la soif,
Comme Moïse au désert,
Tu dois mener jusqu'à l'Horeb
Des nations encore païennes.
L'enfant des bois, privilégié,
Trouve la route des cieux,
Grâce à ta main guidant ses pas
Vers les eaux vives de la Foi.

-6-

Joyau de l'Esprit ciselé par la grâce,
Ô notre Mère bien-aimée,
De là-haut, sois à nos yeux
Resplendissante et douce.
Que puisse encor ce grand pays,
Comme au temps d'autrefois, ton
[domaine chéri,
Servir d'écrin à ton rayonnement.
Gloire de notre Église,
Témoin du Ciel, éblouis notre terre!

-7-

Dans les secrets du Tout-Puissant

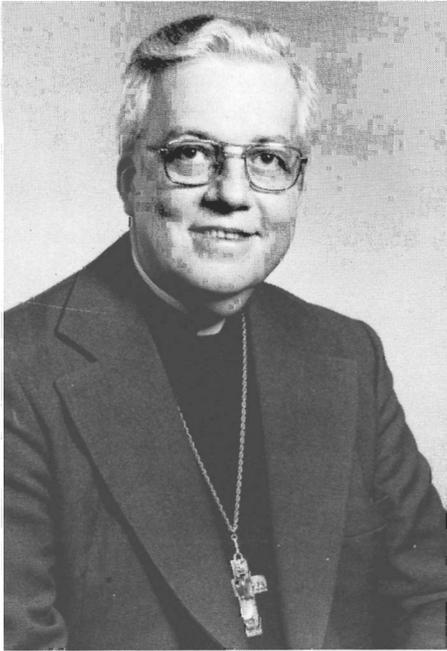
Germe déjà le fruit de l'ultime étape;
Partout que l'on chante et redise
Tes grandes vertus de prophète;
Ton message béni pour notre Canada,
C'est pour tout l'avenir que nous le
[recueillons;
Il est notre héritage avec ton glorieux
[nom,
Marie de l'Incarnation, ô notre Mère
[bienheureuse!



Mère Marie de l'Incarnation représentée
par une étudiante, 1954 (photo Gérard
Lacombe).

II LIMINAIRES

MESSAGE DE MONSEIGNEUR GILLES OUELLET



Monseigneur Gilles Ouellet, archevêque de Rimouski.

à l'occasion du 75^e anniversaire de la fondation du Monastère des Ursulines de Rimouski

L'histoire d'une Église diocésaine s'écrit au fil des jours dans la prière et le dévouement cachés de ceux et celles qui en sont membres et acceptent l'invitation du Seigneur de mettre leurs talents et leur vie au service des autres, selon le mot de l'Apôtre Pierre :

« Mettez-vous, chacun selon le don qu'il a reçu, au service les uns des autres, comme de bons administrateurs de la grâce de Dieu, variée en ses effets ».

(1, P. 4,10)

Dans la joie, les Ursulines de la province de Rimouski fêtent maintenant soixante-quinze années de services éminents rendus à toute

l'Église diocésaine. Il est donc normal que ce soit toute l'Église du diocèse qui veuille célébrer dans la prière et l'action de grâces ces noces de diamant.

Nous fêtons, tous ensemble, la vision et la clairvoyance de femmes et d'hommes d'Église qui ont amené à Rimouski la première équipe ursuline. Nous pensons à monseigneur André-Albert Blais, évêque de Rimouski à l'époque, à Mère Sainte-Aurélie, supérieure des Ursulines de Québec, à Mère Marie-de-la-Présentation, première supérieure du Monastère de Rimouski, ainsi qu'à ses compagnes.

Nous fêtons également cette communion entre la jeune Église de Rimouski et la vénérable Église de Québec, riche de l'héritage spirituel de monseigneur de Laval et de Marie de l'Incarnation.

À l'occasion de ce jubilé de diamant, les Ursulines d'aujourd'hui ont voulu faire le bilan des œuvres d'éducation de la foi réalisées au cœur de grandes joies et, parfois, au prix de lourdes épreuves. Ces œuvres ont marqué l'histoire de notre Église et celle de notre région. Elles ont formé des femmes et préparé des éducatrices qui ont jusqu'à maintenant bâti nos foyers, nos écoles, nos paroisses, tout notre coin de pays.

Ce que notre Église diocésaine a reçu de nos Ursulines, elle a pu le partager également par nos Ursulines à d'autres Églises-sœurs : Gaspé, Hauterive, Vancouver, Hachinohe, Lima, Iquitos et Indiana au Pérou. Nous fêtons avec fierté ce partage et cette communion entre les Églises.

C'est donc toute l'Église diocésaine en ses communautés chrétiennes qui s'unit à la communauté des Ursulines à l'occasion de ce 75^e anniversaire en un geste de gratitude au Seigneur et d'espérance en l'avenir.

GILLES OUELLET,
archevêque de Rimouski

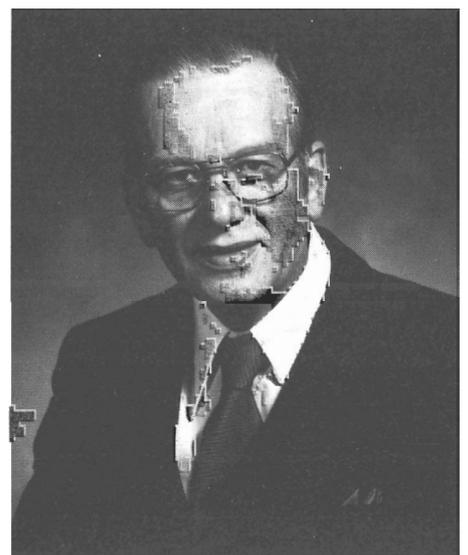
DANS LA TRADITION...

RÉAL LABEL, S.J.

Béatification de Marie-de-l'Incarnation, soixante-quinzième anniversaire de la fondation de la province ursuline de Rimouski, deux événements qui se situent dans une tradition de plus de trois siècles qui a associé, dans le service du Seigneur et de l'Église, l'Ordre de Sainte-Ursule et la Compagnie de Jésus en terre canadienne.

Les liens d'entraide et d'amitié spirituelle qui ont associé Marie de l'Incarnation à son directeur Jean de Brébeuf ont été noués d'une façon si forte que les Ursulines et les Jésuites ont toujours maintenu ces liens qui ont permis aux unes et aux autres de progresser en s'entraidant dans le service du Seigneur et l'apostolat auprès de toutes les classes de la société.

Être aumônier du Monastère des Ursulines de Rimouski en 1980, c'est être un des héritiers de cette exigeante tradition qui permet de beaucoup donner, mais en recevant encore plus.



Père Réal Label, jésuite. Aumônier des Ursulines.



Mère Marie-de-l'Annonciation décédée, à l'âge de 99 ans, le 4 juin 1980 (photo Gérard Lacombe).

Dans un dernier souffle, au moment de partir pour la Maison du Père, Mère Marie-de-l'Annonciation réussissait encore à dire: «Merci de tout ce que vous avez fait pour moi, merci de tout ce que vous continuerez à faire pour nos Sœurs, et, à travers nous, à tant d'autres!»

C'est un remerciement semblable que je veux adresser aux Ursulines à l'occasion des deux grands événements qui remplissent leurs cœurs de reconnaissance en cette année 1981.

LE MOT DE LA SUPÉRIEURE GÉNÉRALE

PIERRETTE CHASSÉ, o.s.u.

En Lui, toute construction s'ajuste et grandit en un temple saint, dans le Seigneur; en Lui, vous aussi, vous êtes intégrés à la construction pour devenir une demeure de Dieu, dans l'Esprit.

(Eph. 2, 21-23)

Quelle joie d'accorder, aux chères mères et sœurs de la province de Rimouski, le mot qu'elles attendent de moi en cette heure marquante du 75^e anniversaire de «notre» fondation.



Mère Pierrette Chassé, o.s.u. Supérieure générale (photo W.B. Edwards).

Les sœurs de ma génération gardent le souvenir vivace du Monastère des années quarante à soixante-neuf. Elles ne peuvent quand même ignorer que l'histoire du Monastère s'écrivait déjà quarante ans avant l'âge de le fréquenter. Elles soupçonnent aussi que les quarante premières années n'en ont pas été les moins héroïques! Leurs aînées peuvent en dire long sur le sujet.

Personnellement, j'ai surtout connu du Monastère les vingt-cinq années de plus grande expansion. Aussi, lorsqu'en 1968, les jeux furent faits si brusquement et qu'il fallut le quitter, quoiqu'il demeurât solidement debout, je vécus en l'âme quelque chose qui ressemblait à l'écroulement d'un château de cartes. Je dus, comme chacune de vous, chercher à lire dans la foi ce «signe du temps»; je n'y parvins à vrai dire qu'à demi, me payant de mots, mais conservant au fond de moi-même une réelle nostalgie du cloître.

Pourtant, douze années ont passé sans me trouver désemparée. Et, avec elles, la relecture des événements m'est devenue plus facile que n'en avait été la première épellation. Si bien que, sur le sujet, la conviction suivante m'est peu à peu devenue très claire: plus que d'une maison de briques, une vraie fondation a besoin d'assises spirituelles solides. Ainsi croyait Marie-de-l'Incarnation, et elle fit œuvre dura-

ble. Ainsi ont cru après elle nos Mères, et elles ont élevé leur communauté naissante sur des piliers spirituels qui pouvaient en assurer la solidité. Aussi, après 75 ans, en dépit des changements subis quant aux lieux et aux formes, principalement ces onze dernières années, elle se tient aujourd'hui, d'un seul cœur ici rassemblée, aussi vivante et unie qu'aux premiers jours.

«Vivez dans la bonne entente et l'Union, toutes ensemble d'un seul cœur et d'une seule volonté».

Oui, fondation véritable celle qui lègue à ses filles, avec le goût de la contemplation et du silence, la richesse même de la parole de Dieu et le sens communautaire, ecclésial et apostolique qui en émane; elle vient de leur assurer le «souffle» pour la longueur du voyage. C'est bien grâce à cet héritage que chacune de nous a pu, à son rythme, se consoler de n'être plus abritée par le cloître proprement dit, découvrant qu'en Église, elle est déjà elle-même et appelée à devenir toujours plus temple de Dieu (Eph. 2, 21-22). Cette découverte est d'autant meilleure au cœur de l'Ursuline qu'elle y reconnaît le condensé de la spiritualité de ses saintes fondatrices, Angèle et Marie de l'Incarnation. Parmi nous, le Seigneur appelle probablement certaines et en appellera encore aujourd'hui et demain à de nouvelles fondations... Qu'elles se souviennent: les assises spirituelles, plus importantes que le béton, sont les seules garanties de longévité.

À l'entière communauté rimouskoise qui s'étend aujourd'hui, de Rimouski à Gaspé via la Côte-Nord, Matane, Amqui, Saint-Léon-le-Grand, Albertville, Pabos, Val-d'Espoir et Murdochville et qui pousse ses ramifications jusqu'au Pérou et au lointain Japon, je veux donner la plus chaude accolade fraternelle. Qu'elle soit l'expression bien sincère de ma communion profonde à l'action de grâces, au souvenir, à «l'air du large» et à la fête!

UNE ANNÉE DE 75^e ANNIVERSAIRE: UN GRAND SOUVENIR, UNE GRANDE ESPÉRANCE

RITA ROY, o.s.u.
Supérieure provinciale



Sœur Rita Roy, o.s.u. Supérieure provinciale.

Un grand souvenir

Souvenirs d'étude, de classe, de récréation, de parloir, de prières, de fraternité, de «Mères» d'un autre temps...

Une grande espérance

Jour après jour naissent et meurent des espérances comme naissent et meurent nos craintes...

Avec tous ceux qui ont été associés de près ou de loin à cette longue marche des Ursulines sur le sol rimouskois, nous sommes heureuses de célébrer l'espérance d'un fructueux lendemain et de célébrer aussi la grande espérance de l'éternel aujourd'hui.

Les Ursulines de la province de Rimouski.

L'ACCUEIL AU PAVILLON DES ÉCHANGES

NOËLLA COULOMBE, o.s.u.
Supérieure

Il est toujours, dans les horizons de Rimouski, cet édifice imposant que vous cherchez des yeux, chers anciens et anciennes, et que vous aimez apercevoir de loin, car il évoque un moment de votre jeunesse: le Monastère d'autrefois, c'est-à-dire l'Université du Québec, aujourd'hui.

Vos regards aperçoivent de moins loin, au pied de la pente adoucie, un modeste édifice devenu depuis dix ans, la principale demeure des Ursulines à Rimouski. Résident dans ce «pavillon» celles qui, par raison d'âge ou à cause de fonctions internes, n'ont pas eu à se regrouper autour des institutions de la ville pour s'intégrer à l'enseignement public.

L'habitation, située au numéro 207 de la rue Notre-Dame Est, ne se confine pas à la résidence; elle s'offre aussi à l'accueil et aux échanges.



Sœur Noëlla Coulombe, o.s.u. Supérieure.

Vous trouverez dans ses murs, chers anciens et anciennes qui la visiterez, un raccourci des espaces d'autrefois: parloir, chapelle, salles communes, infirmerie, bibliothèque, bureau des archives et office de la supérieure provinciale. Quiconque de vous aura repéré la «nouvelle» maison des Ursulines, au pied de la colline universitaire, voudra sans doute connaître un peu son histoire et expérimenter si elle justifie ce vocable en titre: le Pavillon des échanges.

C'est le 16 mai 1970 que les Ursulines, quittant le Monastère, viennent, au nombre de quarante-cinq, se loger dans l'habitation nouvellement construite. En ce jour de l'échange, chacune s'efforce, au départ, de ne pas regarder en arrière. Impossible, toutefois, d'oublier les rires joyeux et les troupes d'élèves que l'on n'entendra ni ne reverra plus!... Pour avoir vécu le dynamisme d'une institution de quelques centaines de pensionnaires, la difficulté n'est pas petite de s'adapter, même si l'on a de l'âge, au rythme très différent d'une maison de retraite. C'est donc au plus profond du cœur que l'échange, d'il y a dix ans, a été ressenti par celles que vous, chers anciens et anciennes, vous appelez encore vos Mères...

Le passage soudain à une vie moins active ouvre de larges espaces à la prière. Les religieuses qui ont présidé à la construction de l'édifice ont prévu une assez vaste chapelle; aussi, à certains jours de grande liturgie, est-elle fonction principale de la maison. Des divers groupements de la ville, les Ursulines reviennent s'unir, comme autrefois, à la célébration dominicale, à la retraite annuelle, aux fêtes jubilaires et à des échanges pieux ou fraternels.

La dispersion appelle le retour. À cette maison qui semble être la mère de toutes les communautés de Rimouski et de la province, l'on accourt avec ce sentiment unanime de la piété filiale: les plus jeunes aiment toujours revoir le visage des aînées de la famille. Le parloir est un

lieu d'échanges privilégié pour les familles des religieuses, les amis de la Maison, les anciens domestiques, les élèves d'autrefois surtout. Le livre des visiteurs est couvert de signatures qui sont comme autant de témoignages que l'amitié dure et dépasse tous les changements possibles.

Cette maison de 1970 est la dépositaire des archives et des souvenirs depuis les premiers jours de la fondation en 1906. Les portraits de classe, de séances dramatiques, de parties joyeuses ont été recueillis et sont ici conservés avec un soin fidèle. Les registres d'inscription gardent précieusement des noms toujours chers à la mémoire des anciennes maîtresses de classe ou de division. Qui le croirait?... Les étudiants des institutions de la ville, le CEGEP ou l'UQAR, viennent ici puiser des ren-

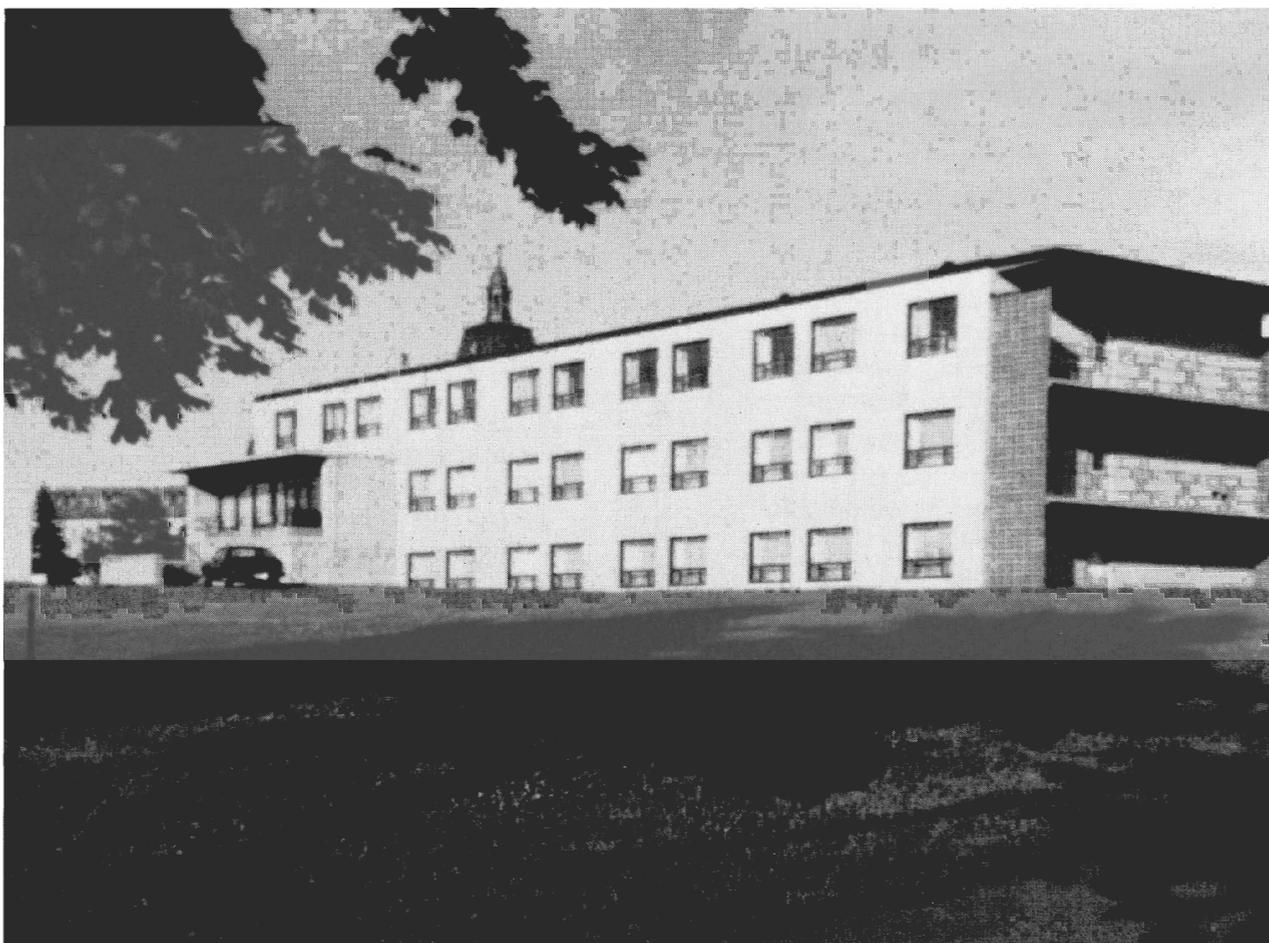
seignements pour mener à bien telle recherche sur le patrimoine.

Le Pavillon de 1970 est donc un lieu d'échanges spirituels, sociaux et culturels. Plus de soixante années de vie dans l'ancien Monastère sont ici résumées sur les feuillets de sa petite histoire. Vous trouverez donc, chers anciens et anciennes, tout le passé de l'École normale et des deux Pensionnats dans des robes de parchemin, entretenues aux archives avec des doigts d'amour.

Les religieuses de cette Maison, les Mères du temps jadis, vivent pieusement ici dans l'attente suprême, celle de l'existence terrestre à échanger contre l'immortalité promise à leur espérance. Les unes ont déjà rencontré le Seigneur, soit dans le silence de leur cellule, soit dans une chambre de l'infirmierie qui

compte comme partie appréciable de la Maison. La prière de celles qui sont parties ou de celles qui restent est un bien de famille dont on peut se prévaloir au nom de l'amicale solidarité.

L'occasion du 75^e anniversaire donnera lieu à la joie des retrouvailles et aux célébrations du souvenir. Remontant la pente historique, nous pourrions, sans doute alors, franchir le seuil du Monastère d'autrefois et nous frôler au passé frissonnant dans la pierre. Le Jubilé va donc nous réunir pour un moment qui embrasse toutes les formes de l'amitié, toutes les années d'autrefois et tous les âges de nos vies. Pour cet échange extraordinaire, le Pavillon de 1970 offre à tous et à toutes la plus chaleureuse et pressante bienvenue!...



Le Pavillon des échanges au 207, rue Notre-Dame Est à Rimouski.

1881-1980

DÉDICACE À MÈRE MARIE-DE-L'ANNONCIATION

ANNE-MARIE ROY, o.s.u.

Sur la route de sa vie
Au long parcours,
Notre-Dame est l'ombre bénie
Du plein jour.

Pour marquer le 75^e anniversaire de la fondation des Ursulines à Rimouski, est né «cet album» qui scande les principaux événements de leurs soixante-quinze ans d'existence.

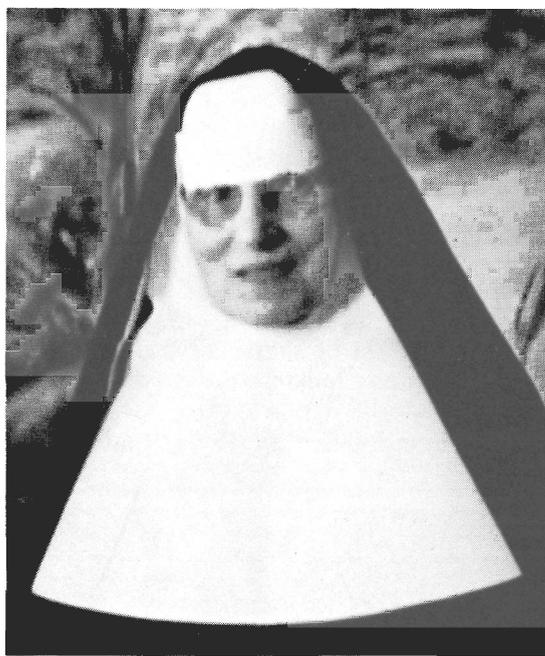
Nous, les Ursulines, voulons le dédier à notre vénérée Mère Marie-de-l'Annonciation qui nous a quittées à quatre-vingt-dix-neuf ans et vingt-six jours. Avant de célébrer ses Noces éternelles, elle aurait dû attendre... et vivre avec nous ces deux événements: *notre jubilé* et *son centenaire*.

Qu'elle trouve bon, dans son humilité, que nous nous acquittions d'un devoir de reconnaissance, elle qui nous a aimées et si maternellement servies durant sa longue vie.

Après la réussite de la fondation de 1906, nous lui devons et la durée et l'expansion de notre œuvre à Rimouski, Amqui, Matane, la Gaspésie, le Japon et le Pérou.

Ces éloges, elle ne les aurait pas soufferts, elle dont la mémoire était chargée de toutes les richesses de la vie et la tête pleine de souvenirs.

Il est bon d'apprendre à nos lecteurs la munificence de notre Dieu qui l'a acheminée vers une conformité toujours plus étroite à sa sainte volonté, jusqu'à son accueil dans sa maison.



Mère Marie-de-l'Annonciation, première supérieure provinciale à Rimouski et récipiendaire de la décoration *Pro Ecclesia et Pontifice*.

Le sentiment de la proximité de cette Mère bien-aimée nous presse, dans notre prière, de lui demander sa protection. Puisse la fidélité de Celui, qui l'a rappelée à Lui, bénir son œuvre et le chemin nouveau que toutes nous cherchons pour sa gloire!



III LES URSULINES À RIMOUSKI, 1906-1981

IL ÉTAIT UNE FOIS UN MONASTÈRE

En cette année de la béatification et au seuil du 75^e anniversaire de fondation à Rimouski, ces quelques pages consacrées aux Ursulines témoignent d'une continuité de l'œuvre d'éducation implantée en terre canadienne, en 1639, par Marie-de-l'Incarnation.

Monseigneur André-Albert Blais, deuxième évêque de Rimouski, dès le 15 novembre 1903, présente un mémoire à l'honorable Amédée Robitaille, secrétaire de la Province, en vue de la fondation possible d'une École normale de filles, à Rimouski.



Monseigneur André-Albert Blais, notre fondateur (photo J.-E. Livernois).

Monseigneur Blais pense alors aux Ursulines de Québec, éducatrices renommées, et leur demande des religieuses pour l'œuvre qui lui tient tant à cœur. Dès le début de 1904, commencent une série de démarches et une correspondance suivie des Ursulines de Québec avec l'évêque de Rimouski. À sa première visite aux Ursulines, le 29 juillet 1904, monseigneur Blais leur fait don, pour la fondation, d'un terrain de deux arpents de largeur par trente-neuf de profondeur. Dès le 8 décembre de la même année, des Ursulines

étant promises pour Rimouski, les religieuses de Québec consacrent à Marie leur nouvelle mission, et le futur Monastère est dédié à l'Immaculée-Conception.

L'annaliste relate pour l'année 1905: ébauches des plans du futur Monastère, demande de soumissions, contrat de construction, approbation du Surintendant de l'Instruction publique, monsieur Pierre Boucher de la Bruère, et bénédiction de la première pierre. Le corps principal doit mesurer cent quatorze pieds par cinquante-quatre. Dès septembre 1905, débutent les travaux dont le rythme est lent et décevant. C'est alors que, en mars 1906, la fondatrice, Mère Marie-de-la-Présentation,



Mère Marie-de-la-Présentation, notre fondatrice.

fait le voyage à Rimouski dans le but de hâter la construction des bâtiments.

Le 19 avril 1906, le cardinal Louis-Nazaire Bégin bénit la nouvelle supérieure et, le 30 avril au soir, ce sont les adieux à la Communauté de Québec. Le lendemain matin, c'est le départ pour la mission de Rimouski. La fondatrice est accompagnée de Mère Marie-de-l'Assomption, assistante de la Communauté de Québec.

Toutes deux arrivent à Ri-

mouski par le chemin de fer, l'Inter-colonial. Le carrosse de monseigneur Blais est mis à la disposition des missionnaires pour les conduire d'abord à l'évêché, puis chez les Sœurs de la Charité où elles séjourneront quelques semaines.

Un article élogieux, à la date du 4 mai 1906, est alors publié dans le journal, *Le Progrès du Golfe*, concernant l'arrivée des Ursulines à Rimouski et leur œuvre d'éducation. Le 2 mai 1906, un indult apostolique a déjà autorisé les religieuses à conserver le Saint-Sacrement dans leur chapelle dès que celle-ci sera en état de le recevoir. Les travaux de la construction sont activés par la visite des deux Ursulines qui, chaque



Le carrosse de monseigneur Blais (photo Gérard Lacombe).

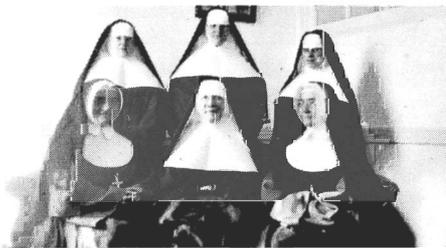
jour, se rendent sur le chantier de la construction, de sorte que le Monastère devient bientôt habitable.

Le 20 juillet, le révérend père François-Xavier Creschemine, eudiste, futur aumônier, est contacté et l'on décide de part et d'autre de ses attributions. Le 25 juillet 1906, la première messe est célébrée à la salle de Communauté par le vénéré fondateur. Il rayonne de joie d'avoir des Ursulines dans sa ville épiscopale pour une École normale de filles qui se destineront à la formation de la jeunesse dans son immense diocèse. Cette date du 25 juillet est considérée, par les Ursulines, comme date de la fondation du Monastère à Rimouski. Des personnalités de la



Les Sœurs de la Charité, hôtesse de la première messe.

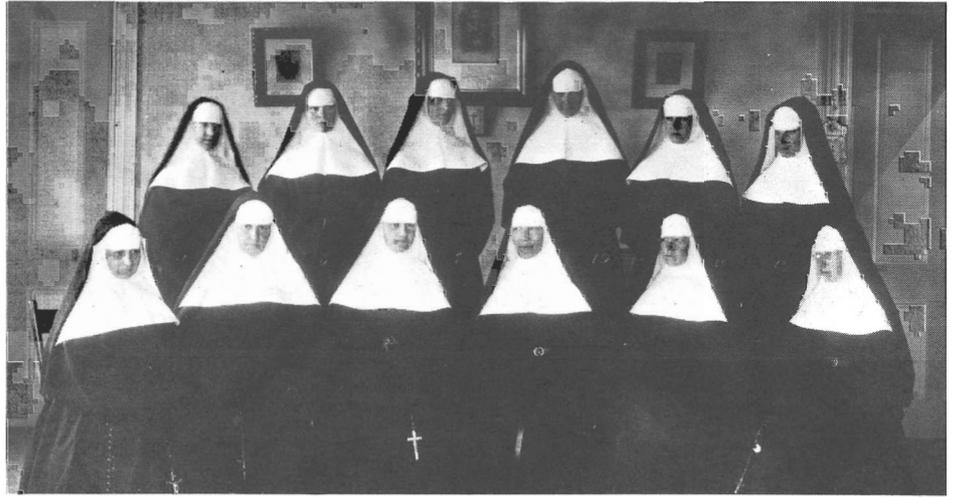
ville, les Sœurs de Notre-Dame-du-Saint-Rosaire et celles de la Charité assistent à cette première messe. L'allégresse règne alors. À l'issue de la messe, l'on se rend au réfectoire où un délicieux repas a été confectionné de toutes pièces par d'aimables voisines et amies, les Sœurs de Notre-Dame-du-Saint-Rosaire.



Les Sœurs du Saint-Rosaire et quatre des fondatrices.

Le 30 août, c'est la bénédiction de l'École normale par monseigneur Blais. Le personnel de la Maison ne se compose que de dix religieuses, les fondatrices, soit selon la photo, de gauche à droite et de bas en haut: Sœurs Saint-Étienne (Couillard-Lislois) (1906), Saint-Cyrille (Thibault) (1906), Sainte-Catherine-de-Sienne (Goulet) (1906), Marie-de-la-Présentation (Leclerc) (1906), Marie-de-Jésus (D'Arcy-Duggan) (1906), Sainte-Marguerite Marie (Daly) (1911), Saint-Siméon (Beaupré) (1906), Saint-Vincent-de-Paul (Paradis) (1906), Sainte-Candide (Desrochers) (1906), Marie-du-Bon-Conseil (Châtigny) (1906), Saint-Jean-Berchmans (la-voie) (1906).

Ces vaillantes pionnières bénéficieront, en 1907, de l'aide de Sœur



Les fondatrices de la maison.

Sainte-Ursule et, en 1908, de Sœur Marie-de-l'Annonciation, décédée à Rimouski, le 4 juin 1980, à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans. À toutes ces ouvrières de la fondation, les Ursulines de Rimouski conservent un souvenir ému et sont incapables d'apprécier à leur juste valeur et leurs vertus et leur dévouement. Dieu soit leur récompense éternelle!

L'implantation d'une École normale à Rimouski par les Ursulines réalise pour monseigneur Blais, le bien-aimé fondateur, un rêve qu'il a caressé pendant dix-sept années. Cet évêque est pour les premières Mères plus qu'un fondateur, il est un père compréhensif, attentif et généreux. La liste de ses dons et prodigalités est trop longue pour être énumérée. Le livre des Annales de la Maison demeure pour en transmettre la mémoire aux générations présentes et à venir.

Que de reconnaissance aussi pour le premier principal de l'École normale, l'abbé François-Xavier Ross! Les Annales notent: «Le dévouement de notre actif et intelligent Principal est un gage de prospérité pour l'avenir de notre œuvre». L'on ne saurait si bien dire lorsqu'on voit l'influence de cet éducateur et le rayonnement qu'il crée autour de lui, tant à Rimouski et au Département de l'Instruction publique par le lance-

ment de son livre, *Manuel de Pédagogie théorique et pratique*, qu'à Gaspé, où il devient évêque en 1922 et principal d'une seconde École normale dans l'Est du Québec.

Le personnel enseignant de la première heure se compose de six religieuses, d'une laïque, mademoiselle Gertrude Blake, professeur d'anglais, de monsieur le principal Ross et de monsieur Jean-Baptiste-Robert Fortin pour les mathématiques et autres matières. Cent deux élèves forment le groupe étudiant de l'École normale et du Pensionnat. Les classes s'organisent; les élèves semblent heureuses et remplies de bonne volonté... Tout va bien, tout est en place dans la Maison, excepté que le clocher est encore vide...

La cloche du Monastère, du poids de six cents livres, est un don de notre fondateur, monseigneur Blais. Elle est baptisée solennellement à la cathédrale, le 30 décembre 1906, et elle reçoit les noms pompeux de: Marie-Immaculée, Joseph-Pie, André-Albert, François-Xavier, Aurélie, Présentation de Marie et Cyrille.

Le jour même, elle est installée dans le clocher. La cloche est la voix de Dieu qui, par elle, invite à l'adoration et à la prière. Va donc, petite cloche du Monastère, va dans ton frère clocher, faire entendre, des hau-



Le feu du monastère des Ursulines, nuit du 13 au 14 janvier 1937.

teurs de la ville, ces voix que tu portes en tes flancs sonores. Cette cloche a sonné régulièrement jusqu'à la nuit du 13 au 14 janvier 1937...

Ce matin-là, du Monastère dominant la colline depuis 1906, il ne reste plus que des ruines fumant d'un dernier reste de vie qui s'éteint... Du pan de mur central resté debout, la Vierge-Immaculée, patronne de la Maison, veille, dans sa niche, les bras largement étendus vers la Communauté angoissée et semble dire: **ESPOIR!**



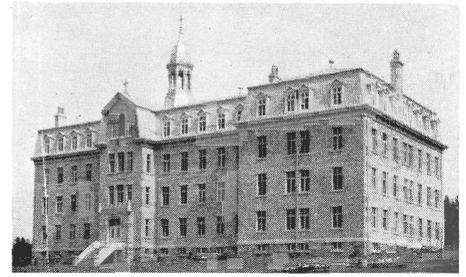
Le 14 janvier 1937 à 9 heures du matin...

Dès le 18 février, les élèves sont rappelées pour continuer leur année scolaire. On les installe dans l'aile «à l'épreuve du feu» qui a résisté aux flammes et qui servira de dortoir et de salles de classe aux pensionnaires, alors que les normiennes seront installées à l'Hôtel de ville, prêté généreusement par les citoyens de Rimouski à qui les Ursu-

lines conservent dans leur cœur la plus vive reconnaissance.

Encore quelques années dans les murs restaurés et agrandis! Une vague de changements dans le système scolaire laisse deviner que bientôt l'on sera obligées d'abandonner l'œuvre et que la Maison passera à d'autres mains.

Mil neuf cent soixante-dix! Le Monastère devient l'Université du Québec à Rimouski (UQR) et les religieuses se réfugient, les unes dans deux maisons construites sur une partie de leur propre terrain qui n'a pas été cédée à l'UQR, alors que d'autres forment des fraternités dans



Le monastère de la fondation en 1906.

différentes maisons de la ville. Les religieuses enseignantes exercent désormais leurs fonctions dans les écoles de la ville de Rimouski.

Des statistiques impressionnantes, après le recensement de 1970, nous fournissent un chiffre consolant: 22 648 élèves, sans compter les jeunes externes de l'École d'application de 1906 à 1931, ont bénéficié de l'éducation donnée par les Ursulines.

Ce bilan final prouve bien, comme l'écrit monsieur Ernest Simard, principal de l'École normale de 1961 à 1965, «que l'on préparait sans le savoir l'un des piliers de la future Université du Québec à Rimouski, heureux prolongement du travail de grandes éducatrices! Une tranche d'histoire «peu connue», c'est la somme des travaux, des souffrances, des privations que cette Maison aura coûtée; la valeur aussi des prières confiantes en Dieu de qui vient toute plénitude».



En 1970, lors de l'exode... (photo Riques).

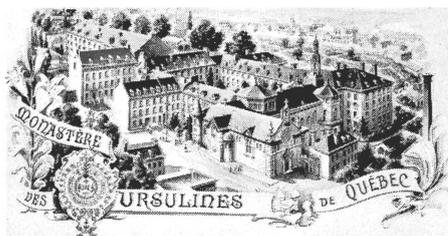
L'ÉCOLE NORMALE

ANNE-MARIE ROY, o.s.u.

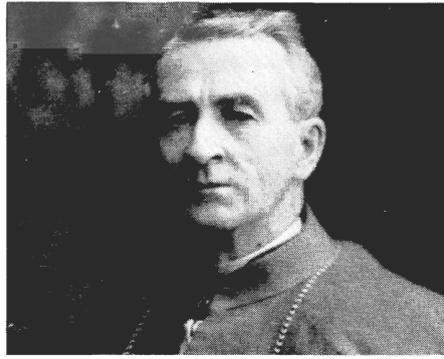
J'évoquerai en quelques lignes le rayonnement de notre École normale durant les années de son existence, de 1906 à 1970. Puisse cette évocation faire jaillir du passé de précieux souvenirs de jeunesse qui, au bout d'une vie longue, vous sembleront d'une douceur exquise !

Notre fondateur, monseigneur André-Albert Blais, deuxième évêque de Rimouski, désirait une école professionnelle pour la préparation des jeunes filles à l'enseignement dans les écoles de son vaste diocèse. Dès 1903, il entreprend des négociations avec le Gouvernement et les Ursulines de Québec. Le succès couronne ses démarches, puisqu'en septembre 1906 l'École normale ouvre ses portes à cinquante étudiantes de la région. Il faut lire dans les « Annales du Monastère » les lettres de monseigneur Blais, père de l'Institution, pour apprendre toutes ses prévenances et délicatesses à l'égard des Ursulines, cette portion choisie de sa ville épiscopale.

Mère Marie-de-la-Présentation, notre fondatrice et première supérieure, donne l'élan à l'établissement et le maintient jusqu'à son départ pour le Monastère de ses origines, le Vieux-Monastère de Québec, en 1921. Elle est secondée par des éducatrices de carrière dont le souvenir perdure au cœur de nos anciennes religieuses et élèves : les Mères Saint-Cyrille, Marie-de-Jésus (D'Arcy), Saint-Étienne, Saint-Jean-Berchmans, Sainte-Catherine-de-Sienne, Marie-de-l'Annonciation. Se joignent à ce



Le Vieux-Monastère de la rue du Parloir.

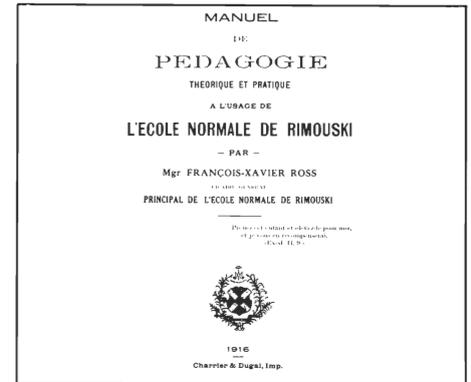


Monseigneur François-Xavier Ross.

groupe mademoiselle Catherine Lepage de Rimouski, qui prend en religion le nom de Marie-du-Sacré-Cœur, et mademoiselle Lucinda Pelletier d'Ottawa, bientôt connue sous le nom de Mère Saint-Joseph. Ces deux premières novices, l'une musicienne, l'autre artiste, consacrent leurs talents à l'œuvre dès le début et jusqu'à la fin de leur longue et belle carrière.

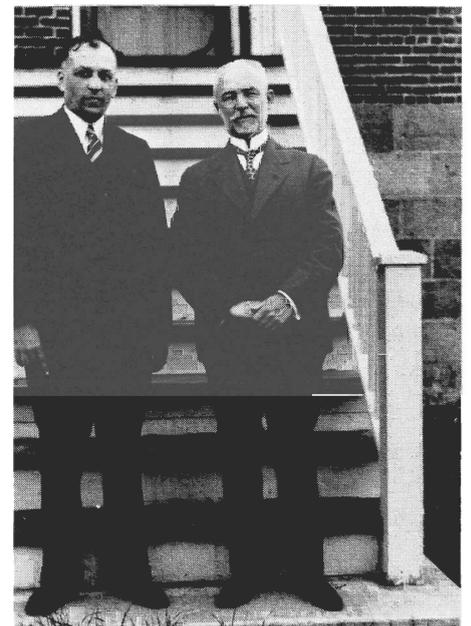
Monseigneur l'Évêque nomme principal l'abbé François-Xavier Ross, jeune prêtre arrivant d'un stage d'étude en Europe. Homme d'envergure de pensée, fin psychologue, éducateur courageux et zélé, l'abbé Ross possède en outre des talents d'administration et d'organisation. Il est tout d'abord professeur de philosophie et de pédagogie. Il compose son propre livre de pédagogie qui sera édité à Québec, en 1916, par Charrier & Dugal Ltée. Il donne aux élèves des conférences qui seront publiées dans la revue *L'Enseignement primaire* de l'époque. Le dimanche, il groupe toutes les normaliennes pour un entretien qui débute ordinairement par le commentaire de l'Évangile de la messe célébrée le matin.

L'École normale est dans sa main. Il est tenu d'assurer la bonne marche de l'institut, d'interpréter les programmes d'études du Département de l'Instruction publique, de voir à la qualification des professeurs, de préparer les examens et les diplômes d'enseignement. Un professeur laïc, monsieur Jean-Baptiste-



Le Manuel de pédagogie de monseigneur Ross, première édition de 1916.

Robert Fortin, est attaché à l'École normale jusqu'en 1922. Son successeur, monsieur Wilfrid Mercier, demeure en fonction jusqu'en 1959; il est alors remplacé par monsieur Roland Dorval (1959-1970). La régie interne ressort à la directrice des études et aux maîtresses de division, aidées par les aumôniers du Monastère dont le « zèle n'épuise jamais la charité ». Il suffit de lire les annuaires des années 1906-1919, pour juger de l'enthousiasme du principal devant la montée et le développement de l'École normale. Le cours Acadé-



Messieurs Wilfrid Mercier et Jean-Charles Magnan, inspecteur général des Écoles normales, 1932.

mique se donne dès 1908 et porte la scolarité à onze années; les inscriptions se maintiennent à quatre-vingt-dix élèves. Des hôtes distingués de l'évêché, en compagnie de monseigneur Blais ou de monseigneur Ross, visitent l'École normale. Nous avons accueilli: délégués apostoliques, consul de France, cardinaux, archevêques, évêques, juges, surintendants du Département de l'Instruction publique, inspecteurs généraux des Écoles normales, prêtres de notre séminaire diocésain, maires de Rimouski et autres personnalités de notre ville. Ainsi, d'année en année, s'écrivent les pages glorieuses de l'École normale.



Monseigneur Georges Courchesne.



Abbé Léon Beaulieu.

Monseigneur Ross, nommé évêque de Gaspé, est sacré dans la cathédrale de Rimouski, le premier mai 1923. Il quitte à regret son œuvre, ses Ursulines à qui il porte tant d'admiration, sa maison où a vécu sa chère mère, tous les siens. Il ne quitte pas l'espérance sachant bien que le développement de l'École normale s'accroîtra avec les principaux qui suivront: monsieur l'abbé Louis Côté de 1923 à 1928 et monseigneur Georges Courchesne, évêque puis archevêque de Rimouski, et principal de 1928 à 1948.

Dans la grande salle d'étude de l'École normale, monseigneur Courchesne s'adresse toujours à toutes les étudiantes réunies. Il leur donne le cours de doctrine religieuse et des conférences hebdomadaires sur les événements mondiaux, l'actualité, la vie de zèle de l'institutrice rurale, le dévouement de la femme au foyer, épouse et mère. Monseigneur marque les normaliennes d'une empreinte inoubliable. Si ses auditrices sont quelque peu intimidées sous le regard de ce prince de l'Église qui assiste à leurs séances littéraires et aux fêtes du Monastère, elles ne l'en aiment pas moins de tout leur cœur.

En 1948, Monseigneur Courchesne propose pour son successeur, au Département de l'Instruction publique, monsieur l'abbé Léon Beaulieu, prêtre sensible et bon, homme de cœur et d'action, rempli d'initiative, travailleur acharné que la mort ravira dès 1960, à l'âge de 56 ans. En 1953, l'École normale offre le Brevet classe «A» et le niveau des études passe d'une scolarité de douze années à une scolarité de quinze années.

Sous le principalat de messieurs Paul-Émile Brûlé et Ernest Simard, penseurs, philosophes, sociologues, l'École normale a le vent dans les voiles. Toute une phalange de professeurs spécialisés donne l'enseignement; les principaux se réservent les cours de philosophie et de doctrine sociale de l'Église. Les inscriptions s'élèvent à deux cent trente, au point



Grande salle d'étude de l'École normale.

que les locaux sont insuffisants et on songe à bâtir. Monsieur le principal Simard entreprend des démarches, mais les mutations sont déjà dans l'air. Le Département de l'Instruction publique cède la place au Ministère de l'Éducation, en 1964 — c'est l'un des épisodes de la Révolution tranquille — et, dès cette date, la disparition des Écoles normales privées est arrêtée pour 1968...

Cette page de notre histoire locale de trois-quarts de siècle veut rappeler la valeur spirituelle que fut ce lieu de l'École normale. «Le chemin parcouru a été, dit-on, un chemin de grâces qui a connu des difficultés et des peines, des joies et des espérances». Ce 75^e anniversaire nous permet de mesurer les bienfaits du Seigneur et les mérites de nos fondateurs, de nos fondatrices, de tous ceux qui ont travaillé avant nous et avec nous.

Les religieuses, encore aujourd'hui sur la brèche, regardent avec des yeux neufs une vie qui leur dévoile des horizons nouveaux. Si l'on peut parler de renouveau, il y a tout de même continuité dans leur vie. Elles s'orientent vers demain et inventent des projets où l'éducation restera toujours prioritaire. Elles servent dans l'enseignement, la pastorale diocésaine, le service social, l'aide aux familles et aux démunis. Le présent s'enracine dans le passé et produit encore des fruits pour les générations à venir, selon la devise, «DONEC FORMETUR CHRISTUS IN VOBIS»: jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous.

LE PENSIONNAT

Le Pensionnat des Ursulines de Rimouski ouvre ses portes aux jeunes filles dès la fondation du Monastère, en 1906. Monsieur l'abbé François-Xavier Ross, principal de l'École normale, qui a préparé le prospectus du Pensionnat, écrit: «Les Ursulines venues du Monastère de Québec, en prenant la direction d'une École normale à Rimouski, ont aussi ouvert un pensionnat de jeunes filles qui suivent le même cours que celui de la Maison-Mère». Le prospectus du Pensionnat diffère quelque peu de celui de l'École normale. Le cours d'étude se compose de sept classes et d'un cours supérieur. La pension annuelle est de soixante-dix dollars par année.

Aux grandes élèves du Pensionnat est accordé le privilège, très apprécié, de suivre le cours élémentaire ou le cours modèle et même le cours académique de l'École normale pour avoir le diplôme du Département de l'Instruction publique. Les pensionnaires demeurent sous la direction de leurs maîtresses de division et possèdent leurs salles, classes, dortoirs, cours et jardin. L'abbé Ross écrit: «Là, se moule la jeune fille qui demain sera la femme du monde, l'épouse, la mère de famille appelée, suivant l'expression de Joseph de Maistre, à former sur ses genoux ce qu'il y a de plus grand au monde, l'homme».

À la première rentrée, le 14 septembre 1906, le Pensionnat ne compte que quinze élèves; à ces pensionnaires s'ajoutent cinq demi-pensionnaires et trente-deux externes dont vingt petits garçons. Chaque année voit s'augmenter le nombre des pensionnaires et externes de sorte que, en 1916, il faut penser à agrandir de 45 pieds par 45, l'aile droite du Monastère.

L'année scolaire 1920 est marquée par une grande épreuve au Pensionnat: le 7 octobre, en la fête de Notre-Dame du Rosaire, une pensionnaire, Marie-Anne Plourde, décède au Monastère, emportée par une



Salle de récréation des pensionnaires.

fièvre diagnostiquée incontrôlable par la médecine d'alors.

Un autre fait important est à noter: en la Vigile de Noël 1922, l'aumônier du Monastère, l'abbé Saindon, célèbre, dans l'enceinte du Cloître, le baptême d'une jeune élève pensionnaire, mademoiselle Andrée Klein.

Jusqu'en 1931, les élèves demi-pensionnaires forment un groupe unique avec les pensionnaires. Leur nombre s'étant accru, il devient urgent d'en former une division séparée, avec leurs maîtresses et leurs salles respectives. À l'avenir, elles ne se joindront aux pensionnaires que pour le temps des classes.

Une nouvelle réorganisation de l'enseignement pratique à l'École normale rend moins indispensable la présence des jeunes externes; les autorités jugent à propos de fermer le département de l'Externat. Mère Sainte-Marie (Ahier) en est la dernière directrice.

À la rentrée de septembre 1933, s'ouvre, à la demande de monseigneur Courchesne, un Pensionnat de jeunes garçons appelé Pensionnat Saint-Georges qui compte, à ses débuts, une quinzaine d'élèves dont six pensionnaires.

Mil neuf cent trente-sept marque le début du Cours commercial de deux années pour les jeunes filles; le Pensionnat admet les élèves de 8^e et de 9^e secondaire ainsi que la 1^{re} année du Cours supérieur universitaire.

En 1939, s'ouvrent les quatre premières années du Cours classique

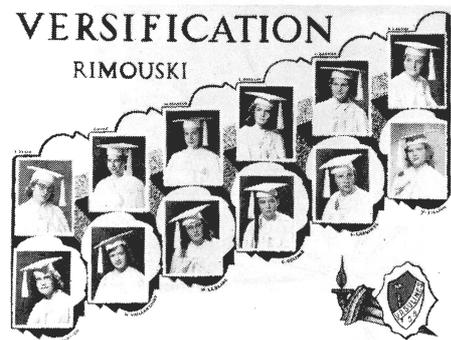


Salle d'étude des grands au Pensionnat Saint-Georges.

de notre Collège dès lors affilié à l'Université Laval. Le cours classique se donnera au complet à partir de l'année 1957.

Le 29 juin 1958, les quelque huit cent cinquante garçons qui sont passés au Pensionnat Saint-Georges sont invités à participer à un premier conventum qui coïncide avec le 25^e anniversaire de la fondation. La messe, qui ouvre cette journée, est célébrée par l'un des anciens élèves, l'abbé Bernard Martin; d'autres prêtres l'assistent, tous anciens élèves du Pensionnat. Deux ans plus tard, soit en septembre 1960, la Maison de Rimouski se trouve dans une impasse: les locaux ne suffisent pas au nombre croissant des élèves. Le Conseil provincial accepte de transférer le Pensionnat Saint-Georges à celui de Matane.

Le 21 septembre 1966, pour adhérer aux directives du Rapport Parent, notre Collège privé passe sous la direction de la Régionale du Bas Saint-Laurent et prend le nom d'Institution associée.



La classe de versification en 1958 (photo Clément Rodrigue).

Les cinq premières années du Cours classique s'appelleront désormais: Secondaire I, II, III, IV et V. Les trois années terminales ou Collège I, II, III, restent sous la direction des Ursulines et se regroupent, en 1967, avec les autres Institutions d'éducation, pour former le Collège d'Enseignement général et professionnel de la ville (CEGEP).

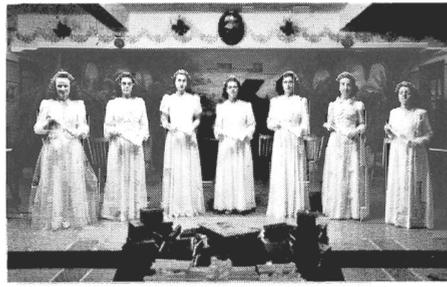
LE COLLÈGE

Depuis sa fondation, en 1906, notre Maison dispensait déjà l'enseignement à plusieurs niveaux. Après les années '30, la population de la région de Rimouski augmente sensiblement et entraîne un accroissement de la gent étudiante. Il y a, au programme scolaire, le Cours primaire, le Cours universitaire (Lettres-sciences) et le Cours commercial. Les parents réclament de plus en plus l'ouverture d'une section classique pour les jeunes filles.

En 1939, s'ouvre la première classe d'Éléments latins et les inscriptions dépassent nos prévisions et nos espérances. Voici les noms de ces recrues de la première heure: Rolande Bouillon, Gisèle Deschênes, Lise D'Anjou, Éveline Desjardins, Rita Dionne, Marcelle Gagné, Lucie Lavoie, Roseline Leblanc, Claudette Lemieux, Cécile Martin, Jacqueline Paradis, Fernande Poirier, Marguerite-Marie Ross, Gabrielle Simard, Ghislaine Smith, Laurette St-Laurent, Pauline St-Laurent, Marie-Paule Thériault.



Le Collège, 1963-1964 (photo Gérard Lacombe).



Versification, 1942-1943.

Année après année, une classe s'ajoute et l'on voit ici un groupe de collégiennes en uniforme réglementaire.

L'année 1942-43 couronne les premières graduées de la classe de Versification. De gauche à droite, on reconnaît: Fernande Poirier, Cécile Dubé, Jeanne Marion, Claire L'Heureux, Françoise Dumont, Gisèle Bélanger, Rachel Pelletier.

Les anciennes de Versification n'ont pas oublié Mère Saint-Jean-de-la-Croix (Caroline Tanguay). Le voudraient-elles, elles ne le pourraient pas. Elle fut un professeur exigeant qu'on ne suivait pas les bras croisés, C'était parfois dur pendant, mais combien gratifiant après, aux examens d'abord et, plus tard, dans les souvenirs. Un professeur à la fois d'envergure et d'une désarmante simplicité, qui maniait habilement la plume et dans la prose et dans la poésie, et aussi, le balai et la vadrouille. C'était, disait-elle, une façon facile et agréable d'équilibrer le travail et la détente. Le théâtre — mise en scène et fabrication des costumes — grugeait les minutes libres. Et, pourtant, il en restait encore pour dépanner qui était mal pris, encourager et remettre à flots.

En 1955, s'ajoute la classe de Belles-lettres, puis la Rhétorique et les deux années de Philosophie. Notre Collège était le seul collège féminin dans un territoire qui s'étend de Québec à Moncton, N.B. Cependant, des sacrifices très grands furent consentis pour le maintenir. Les moyens pécuniaires des gens de la région étaient limités, le revenu de la



Sœur Caroline Tanguay, o.s.u. (Mère Saint-Jean-de-la-Croix).

pension et du logement fut obligatoirement modique et inférieur aux dépenses encourues. Pour nous stimuler à poursuivre la tâche malgré les difficultés, il y eut l'encouragement et la protection de l'Université Laval, les subsides du Gouvernement. Il y eut aussi la bienveillance et le rayonnement du Séminaire de Rimouski, source vive de culture: conférences, théâtre, concerts, cours d'extension universitaire. Ce fut une collaboration précieuse de tous les instants et de toutes les impasses.

En 1964, s'opéra la fusion avec le Séminaire de Rimouski, puis l'avènement du Cégep qui mettait fin aux Humanités dites classiques.

Ce «livre» du Collège, marqué au cachet de trente années de labeur, ne pourrait cependant refermer ses pages sans laisser voir une grande figure, celle de Mère Marie-de-la-Présentation (Simone Chamard), qui a surtout présidé à l'accession du Cours classique à ses étapes terminales (Collège II et III).

Ancienne élève des Ursulines de Rimouski et de Québec, diplômée de Collège anglais, bachelière et licenciée ès-lettres de l'Université Laval, cette femme apporte à l'Institut, outre ses compétences scolaires, ses dons de pédagogue et d'éducatrice de grande classe. Nombreuses sont les

élèves qui restent affectueusement attachées à elle, conscientes d'avoir bénéficié de sa science autant que de sa spiritualité. À l'occasion du 50^e de la Maison, son talent poétique lui a inspiré le *Chant de l'Apothéose finale*.



Sœur Simone Chamard, o.s.u. (Mère Marie-de-la-Présentation).

Nommée en 1959 directrice du Collège, Sœur Simone Chamard ne cesse pas pour autant d'enseigner les langues ou la littérature moderne. Esprit finement délié, elle a l'humour facile, le goût des choses artistiques et le sens des relations sociales. Le Collège, sous sa direction, va atteindre l'apogée de son histoire et le maximum de ses inscriptions. Plusieurs des collégiennes d'alors font aujourd'hui carrière professionnelle et se distinguent dans la littérature, le journalisme, l'enseignement ou en tout autre domaine dont le baccalauréat ès-arts leur a ouvert les portes.

Au moment où l'on prévoit la fusion prochaine du Collège avec le Séminaire de Rimouski, Sœur Simone est nommée supérieure à Maillardville, où sa culture bilingue est appelée à rendre de grands services. Rappelée dans l'Est, elle doit, pendant six ans (1965-1971), assumer la charge de Supérieure provinciale.

Au service de la Conférence religieuse canadienne (CRC) depuis 1972, Sœur Simone Chamard déploie activement ses qualités remarquables de psychologue et d'animatrice spirituelle; elle est aujourd'hui habilitée à donner les Sessions Rochais P.R.H. dans la Province.

LES ARTS

Dès le début de la fondation, nos Mères ont compris la nécessité de donner à leurs élèves une éducation artistique et musicale.

Parmi les ouvrières de la première heure, venues du Monastère de Québec en 1906, nommons Mère Marie-de-Jésus (d'Arcy-Duggan), une artiste de grande classe qui, pendant huit années, a fait bénéficier les jeunes novices et professes de ses talents en peinture et en musique. Nous admirons encore sur les murs de la chapelle sa magnifique toile de notre Bienheureuse Marie de l'Incarnation, reproduction de celle de *Bottoni* (1878) et, à la salle de Communauté, les armoiries du Monastère qu'elle a elle-même composées.



Mère Marie-de-Jésus (D'Arcy-Duggan).

Grâce à Mère Marie-de-Jésus, la tradition des fêtes du Monastère de Québec se perpétue à Rimouski jusqu'au «grand dérangement» des années 1968-69. Les Annales nous révèlent que monsieur Gustave Gagnon, organiste de Notre-Dame de Québec, donne des leçons d'harmonie à nos religieuses et à quelques élèves et qu'il pose les bases des examens du *Dominion College*. Le 25 mai 1925, accompagné de monsieur Max Bohrer, il décerne treize diplômes de piano; Mère Marie-du-Sacré-Cœur, notre première professe du 2 février 1909, obtient le degré «senior» avec grande distinction. À partir de 1925, notre Maison sera un cen-

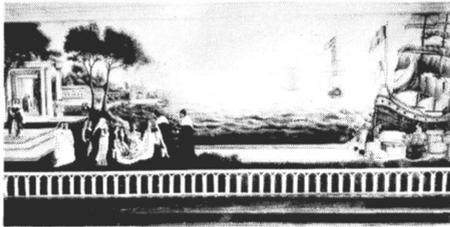
tre régional d'examens de musique pour plusieurs années à venir.

Voyons en bref les préparatifs de nos artistes pour le jubilé d'argent épiscopal de monseigneur Blais, en 1915. «Un arc formé de guirlandes encadre la porte conventuelle; au sommet, un «25» argenté porte en sautoir de petits étendards ornés d'inscriptions. Le long des corridors qui conduisent à la salle de réception, courent de fraîches branches de sapin vert coupées du chiffre «25» et liées de petits drapeaux au langage symbolique. Le vénéré Jubilaire et sa suite sont conduits à la salle de réception où les attendent les étudiantes en toilette blanche. Après la marche d'ouverture, duo à quatre pianos; toutes entonnent un chant de joie et de reconnaissance adapté à la musique de Riga dont on admire l'à-propos et la justesse.» (Extraits des Annales du Monastère). Nombre d'anciennes jusqu'aux années '60 se souviendront de ces fêtes d'antan qui ressemblaient assurément à ce que nous venons de décrire.

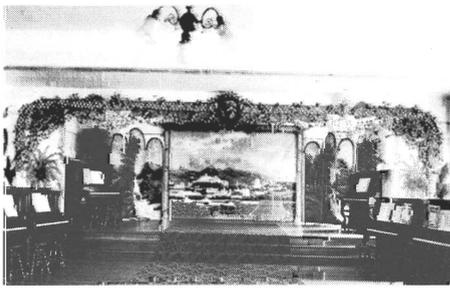
Pour la perfection du langage parlé, à la suite du Congrès de la langue française en 1912, l'École normale fonde l'Association pédagogique Sainte-Ursule et le Comité du Bon Parler. Le Pensionnat organise lui aussi, en 1917, le Cercle littéraire Sainte-Angèle-de-Mérici qui a pour devise: «Mettre en honneur le doux Parler de France». Cultiver une parfaite diction et encourager nos écrivains en herbe, tel est le but de ce Cercle littéraire.

En 1931, les artistes en musique et en décoration se donnent totalement à la préparation du Jubilé d'argent de la Maison. Le 3 juin, pour un auditoire distingué, les élèves exécutent une cantate sur le thème: *DO-NEC FORMETUR CHRISTUS IN VOBIS* (Jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous), devise de la Maison. Le 2 août, c'est l'accueil aux élèves anciennes. Les Mères leur font une fête. Le passé est reconstitué avec les exploits ou les espiègleries de jadis que l'on célèbre en poésie et en musique.

Mil neuf cent trente-cinq marque le 400^e anniversaire de la fondation de l'Ordre par sainte Angèle-Mérici, et il convient de le célébrer magnifiquement. Une pièce de théâtre en trois actes, œuvre de Mère Marie-des-Anges et exercée par elle-même avec le concours des élèves, retrace à grands traits la vie de la sainte Fondatrice. Au soir de cette journée de festivité (25 novembre), une ancienne élève semble rendre l'impression générale: « Nous ne sommes pas encore revenues de l'extase de ce beau soir. Visions angéliques, expressions artistiques, musique suave, décors merveilleux nous ont enchantés. »



Pièce d'avant-scène: les Adieux de sainte Ursule.



Décor: 400e anniversaire de la fondation de l'Ordre, 1535-1935.

En 1956, tout l'atelier des arts est en activité avec pinceaux et couleurs, musique, spectacle et chansons pour le jubilé, cinquantième de la Maison (14, 15 et 16 juillet). Un jeu scénique, « La Maison couronnée », recrute parmi les élèves les meilleures joueuses en herbe. Le chant-thème: « Les Offertoires de la Maison » est exercé et rendu par les religieuses sous la direction de Sœur Saint-Dominique.

Le répertoire des pièces théâtrales exécutées aux fêtes de la supérieure, de l'aumônier ou du princi-



Le Jeu de Chapelet, 1956 (photo Gérard Lacombe).

pal est assez varié. Dans les deux départements, École normale et pensionnat, on joue selon les âges ou les convenances: *Blanche de Castille*, *Anne de Bretagne*, *Judith*, *Jeanne d'Arc*, *Catherine de Médicis*, *Miles Christi*, des extraits de pièces classiques, à peu près toutes les œuvres d'Henri Ghéon ou de Brochet, par exemple: *La Tourangelle au Pays des érables*, des titres plus modernes comme *Anne Frank*, *The Upper Room*, *Les Enfants de Fatima*, *Le Moulin des Oiseaux*. Figurent aussi au programme des duos de chant comme *Monique et Augustin*, des opérettes, des ballets ou chorégraphies.

Que dire du dévouement inlassable de nos devancières dans le domaine artistique ou musical! Chaque année, les professeurs de musique préparent des élèves en vue des diplômes à décrocher. Quand les examens du *Dominion College* n'existent plus, les élèves se présentent avec enthousiasme à l'Académie de Musique d'abord et, plus tard, à l'École de Musique de l'Université Laval. Rappelons la mémoire de Mère Marie-du-Sacré-Cœur (Lepage), directrice du département musical de 1914 à 1938.

Mère Marie-de-Jésus (Martel), professeur de violon, de piano et d'orgue, accède à la direction qu'elle assume de 1938 à 1954. C'est le professeur recherché entre les autres. À la fin de sa carrière, les Autorités de l'École de Musique de l'Université Laval lui décernent un baccalauréat d'art musical *HONORIS CAUSA* pour sa compétence et son dévouement à l'œuvre artistique.



La Vierge couronne la maison, 1956 (photo Gérard Lacombe).

Sœur Saint-Dominique (Simone Côté), ayant fait depuis longtemps ses preuves, devient la directrice du département musical, en 1954. Par la nature, elle a été richement douée de la voix et du geste rythmique; par vocation, elle a bien exercé ses talents sur les pianos du Monastère comme dans les studios ou les Écoles de Musique du Québec (Laval et Vincent-d'Indy) où elle a étudié.

En 1969, quand le Monastère ferme ses portes, elle entre *pianissimo* dans le groupe des enseignants de l'école Paul-Hubert. Elle y vit le temps héroïque des origines: opulence des groupes, absence d'instruments. Sœur Simone supplée à tout cela avec les cordes de sa voix et surtout celles de son cœur. Aucun prophète n'aurait pu prédire ce qu'elle a réussi à tirer du néant et à faire résonner dans son département, sur les cordes du piano ou au souffle des flûtes à bec. Avec son enthousiasme



La danse des kimonos, 1956 (photo Gérard Lacombe).



Sœur Simone Côté (Saint-Dominique).

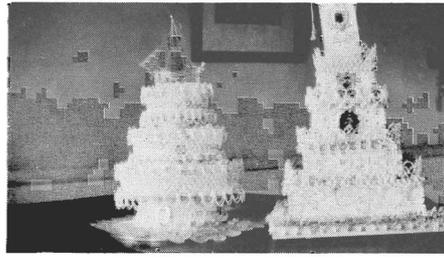
inspiré, son énergie toujours au diapason de la tâche et son brio de virtuose, elle a entraîné une masse d'élèves dans l'*allegro* de la musique.

Ce n'est pas sans un grand soupir de regret que le piano de l'École Paul-Hubert l'a laissée partir pour la retraite, cette année même, le 2 septembre 1980.

LES TRAVAUX ET LES JOURS

Le Monastère, une fois construit et organisé, les Ursulines y entrent, le 24 janvier 1906, heureuses enfin d'être chez elles pour y vivre régulièrement la vie monastique. Il faut que quelque chose se taise pour qu'autre chose soit entendu. Le silence est un ami fidèle pour agrandir la vie à travers le métier. À cette heure, il s'agit moins pour les fondatrices de deviner le futur que de le construire, moins de prévoir l'avenir probable que de préparer l'avenir souhaitable.

Chacune des dévouées Ursulines, selon ses aptitudes ou sa préparation, est remplie d'idées et d'espoirs nouveaux. L'une met en pratique son talent pour l'administration; l'autre confectionne de ses mains les meilleurs plats. Ici, c'est l'entretien



En 1942: gâteaux des noces d'argent de la fondation.

de la maison, en pensant que l'ordre conduit à Dieu; là, des doigts habiles confectionnent les vêtements ou les réparent, afin de les faire durer vingt ans et plus... Une cordonnière monte de jolis souliers ou répare ceux qui sont usagés, car il faut qu'ils durent! À la salle voisine, l'on fait de la reliure, travail exécuté avec art et très apprécié des bibliothécaires. Si la joie se trouve au fond de chaque chose, il appartient à qui le veut de l'en extraire. À certaines heures de détente, l'harmonie des travaux se traduit en chants joyeux qui manifestent la liberté d'esprit et font oublier le poids du jour.

Le dévouement de nos vaillantes ouvrières ne s'arrête pas aux travaux du Monastère, il déborde au-dehors: le verger, le jardin, les plates-bandes, la savonnerie et le poulailler. Ces différentes activités fournissent de bons produits pour la cuisine, le nécessaire pour la lessive et le ménage, les fleurs pour l'ornementation et la parure des autels dont les sacristines ont le secret.

Que de souvenirs ce parloir ne rappelle-t-il pas aux anciens et anciennes élèves? On voit ici les gran-



Sœur Saint-Vincent-de-Paul et ses poules.

des armoires renfermant des oiseaux et de petits animaux empaillés par les soins de Sœur Saint-Jean-Baptiste, taxidermiste diplômée. De tels travaux donnent l'occasion de profiter de tout pour s'unir à Dieu. Voici un trait suggestif: un jour, Sœur Sainte-Brigitte va de droite à gauche, sans succès, pour faire sortir un gentil poulet égaré dans la cour des poules; elle décide enfin d'abandonner à son sort le petit entêté; mais quelle surprise! Il vient lui-même se jeter dans sa main. Est-ce une espièglerie de sa part? Cependant, l'occasion est bonne pour en tirer un symbole: Sœur Sainte-Brigitte se voit déjà dans les bras de Jésus, en toute sécurité, comme le poussin dans sa main. Ainsi, tout contribue à l'union à Dieu.



Le parloir des élèves.

Nos chères voisines, les Sœurs de Notre-Dame du Saint-Rosaire nous manifestent leur sollicitude à maintes reprises. Signalons ici une délicatesse du tout début. Nos Annales mentionnent qu'elles ont vu à faire labourer et préparer le sol avant de fournir grains et plants pour la première semence. Sans oublier d'ajouter l'agréable à l'utile, elles ont fourni de belles fleurs pour l'ornementation. Combien d'autres attentions ne pourrions-nous pas mentionner avec autant de mercis!

Il convient de noter aussi l'aide que les Ursulines ont reçue des laïcs responsables. Dès la première heure, en 1906, monsieur Jacob Lepage de Sainte-Blandine est engagé pour la ferme. Monsieur Joachim Dechamplain et ses fils méritent ensuite une mention spéciale. On les voit ici tout fiers, conduisant le char allégorique monté par nos artistes.



À la Saint-Jean-Baptiste, le char allégorique et ses occupants.

Plus tard, d'autres employés seront moins heureux de devoir abattre les peupliers qui longent l'avenue des Ursulines. Mais oui, tout a une fin.

Un bon matin, un de ces arbres fléchit sous le poids des années, et, par mesure de sécurité, il faut faire disparaître cette majestueuse bordure qui relie la route au Monastère, route de solitude, route de prière, route de dévouement, route d'accueil, route d'espoir!

Monsieur Omer Landry, menuisier de son métier, est pendant plusieurs années à l'emploi des Ursulines. Souvent, il réalise des exploits pour faire, défaire ou refaire des armoires, pour construire à l'intérieur..., à la grande satisfaction des maîtresses de division et de toutes celles qui désirent des améliorations dans leurs offices.

Présentement, c'est monsieur Léo Bérubé qui assure les travaux de l'extérieur: jardinage, entretien du terrain l'été et des entrées l'hiver; il fait aussi les voyages et les commissions en ville et que d'autres travaux encore!

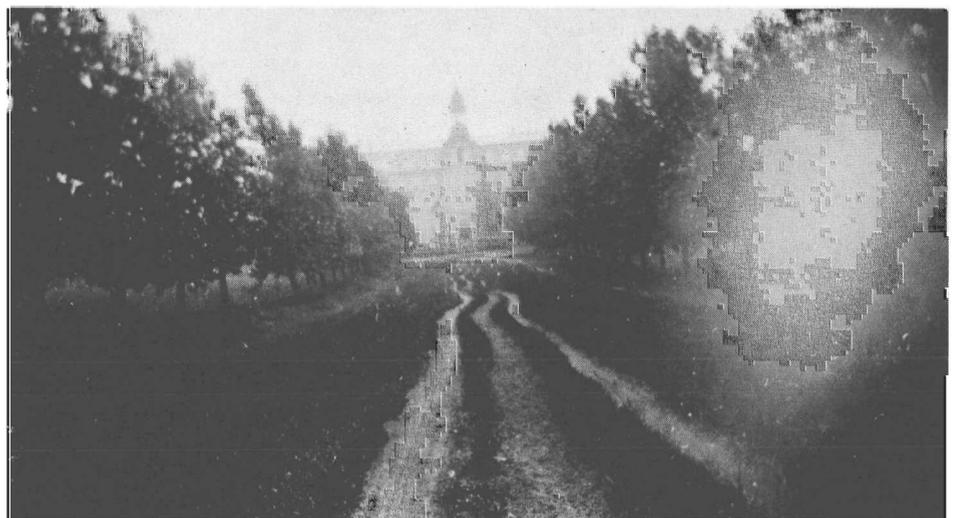
Tout au long des années, des jeunes filles et des dames viennent se-

conder les cuisinières et les Sœurs vouées à l'entretien de la maison. C'est pour elles l'occasion de connaître la vie religieuse, et, pour certaines, d'entrer dans les rangs des Ursulines.

Des infirmières dévouées travaillent avec nos Sœurs auprès de nos chères malades. Sœur Noëlla Boucher, f.d.j., i.a. et madame Janelle Saindon, i.d. font partie du personnel actif depuis quelques années et certaines autres infirmières ou

aides, vont et viennent au fur et à mesure des besoins.

Si fêter le 75^e anniversaire de l'arrivée des Ursulines à Rimouski, c'est témoigner de la reconnaissance envers nos fondatrices, c'est aussi se souvenir avec gratitude, de toutes ces personnes, religieuses ou employés, qui, en donnant le meilleur d'eux-mêmes, ont œuvré et œuvrent encore autant à l'intérieur du Monastère que pour les travaux manuels de l'extérieur.



En 1914, l'avenue des peupliers plantés par monseigneur F.-X. Ross.

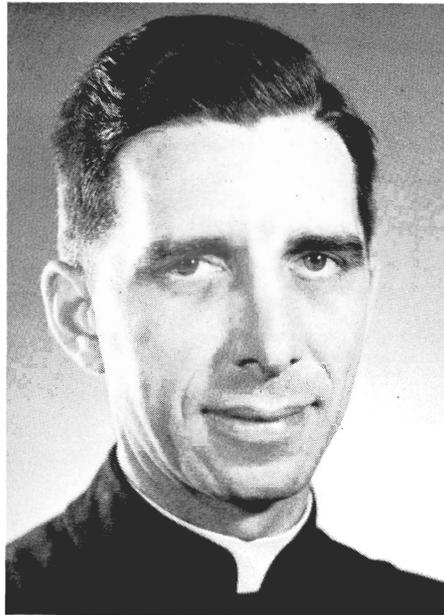
LES TEMPS NOUVEAUX

Les trois dernières décennies, marquées par la rapidité des changements, ont souvent mis à l'épreuve la faculté d'adaptation des Ursulines. Depuis trois siècles, au Québec, une vie monastique régulière avait soutenu leur travail orienté presque exclusivement vers les œuvres d'enseignement privé. Chaque communauté avait eu son école ou son pensionnat à animer et à administrer. Une brèche a dû être faite dans ce bastion communautaire favorisant des engagements très diversifiés au sein des communautés. Certains faits sociologiques et historiques ont préparé et influencé ces modifications communautaires.



L'abbé Léon Beaulieu dans son bureau.

Avec l'arrivée du principal Léon Beaulieu à l'École normale de Rimouski, commence une période de transition: passage de la stabilité institutionnelle aux changements adaptés. À partir de 1948, nous profitons de la sagesse expérimentée, du dévouement éclairé de monsieur le principal Beaulieu qui a résidence au Monastère et communité ainsi davantage à la vie de la communauté. Plusieurs se souviennent de ses commentaires et réflexions pendant la grève d'Asbestos, de ses projections de films et de ses conférences où l'on sent le souci constant d'éveiller le sens social, l'attention aux besoins du monde ambiant. Cette présence de l'abbé Beaulieu et, après lui, de l'abbé Paul-Émile Brûlé et de l'abbé Ernest Simard a aidé à nous préparer à vivre de nouvelles formes d'engagement.



Abbé Paul-Émile Brûlé.

Au moment où la Commission scolaire d'Amqui engage les Ursulines, en 1946, le tournant est déjà décisif. Les demandes des Commissions scolaires ne tardent pas à se multiplier. Certaines reçoivent des réponses positives: Matane et Gascos en 1950, Saint-Siméon en 1951, Maillardville et Saint-Léon-le-Grand en 1952, Grande-Vallée en 1953, Saint-Agnès, Boulevard et village Brisson en 1955, Murdochville en 1960, Hauterive en 1971, Franquelin en 1970, Baie-Comeau en 1973 et Matapédia en 1972. Les Ursulines en service dans ces écoles publiques se font toutes à tous ayant à cœur le *Donec formetur Christus in vobis* de leur devise. En 1965, les Sœurs enseignantes, éclairées par des sessions dites « Semaines sociales », acceptent leur intégration au Syndicat de professeurs. Un goût de solidarité dans ce monde professionnel se fait sentir et provoque des prises de conscience profondes. L'essentiel de leur vocation se dégage au niveau de la mission d'évangélisation et du témoignage chrétien. Plongées dans le monde par leur travail, les Ursulines des écoles ont besoin de s'engager personnellement, et d'une façon plus authentique, dans un milieu de plus en plus sécularisé.



Abbé Ernest Simard.

Cette période est marquée par un besoin de spécialisation. Pour assurer et développer des compétences dans tous les domaines, plusieurs religieuses reprennent avec courage les études à temps complet.

L'Union canadienne des Ursulines, établie en 1953, élargit son champ de mission. Désormais, les Ursulines de Rimouski se voient appelées à œuvrer en Gaspésie et, parfois, celles de Gaspé à Rimouski, à l'intérieur de la même province. Au fil du temps, l'union se fait réalité et la vie circule de plus en plus librement entre les membres de ce corps élargi. Soulignons l'apport de nos Sœurs au Conseil général avec les Mères Sainte-Angèle, Sainte-Rose-de-Lima, Sainte-Aurélie, Marthe Bernard, Yvette Côté, Lucienne Dubé, Monique Minville et Mère Pierrette Chassé, qui est à un second mandat comme Supérieure générale de l'Union canadienne des Ursulines.

Tout en portant certaines difficultés les Ursulines ont à soutenir, dès 1962, la compétition pour le maintien des écoles privées. La Commission Royale d'Enquête sur l'enseignement donne l'alerte. De grandes incertitudes planent sur l'avenir de nos Institutions. En 1964 déjà, au

moment où le Département de l'Instruction publique cède sa place au Ministère de l'Éducation, le Collège des Ursulines se fusionne avec celui du Séminaire. L'École normale s'associe en consortium avec l'École normale Tanguay et l'École normale du Mont-Joli, en 1965. Puis l'École normale d'Amqui ferme ses portes: illusoire que cette idée de survie devant l'insuffisance de la clientèle pour maintenir deux systèmes d'enseignement et, compte tenu de la prépondérance du Rapport Parent, pour instaurer le système public.

C'est dans le secteur public qu'enseignent désormais les Ursulines de Rimouski. De l'École primaire à l'Université, elles jouent dans ces nouvelles structures d'éducation un rôle plus personnel qu'institutionnel, en fidélité à l'essentiel de leur mission... Heureusement, notre fondatrice sainte Angèle Mérici a laissé des enseignements pleins de sagesse et de souplesse: «Si, selon les temps et les besoins, il y avait de nouvelles dispositions à prendre ou quelque chose à modifier, faites-le avec prudence et conseil...» Nous avons souvent interrogé notre fondatrice pour vivre les adaptations et rester fidèles à son esprit.

Que sont devenues les Ursulines de la région après l'abandon des grandes institutions dont elles avaient la charge? Vous les retrouverez regroupées dans des résidences restreintes et plus modestes. Celles qui ont porté le poids du jour, celles que le Seigneur a retirées de la course, trouvent une oasis de paix au 207, Notre-Dame Est. Nos défricheuses d'hier, par leur offrande, sont au cœur de nos défrichements d'aujourd'hui. Celles qui ont pris racine dans une Commission scolaire conservent leur chance d'y demeurer; quelques-unes œuvrent soit en milieu hospitalier, soit dans des services de pastorale.

Certaines ont cédé délibérément leur place pour suivre un appel plus particulier à vivre au service des gens du milieu et, pour cela, se sont libé-

rées des contraintes professionnelles. Ainsi, elles se sont groupées en petites fraternités, dans un projet de vie communautaire davantage centré sur l'apostolat ou l'annonce de l'Évangile. Quelques-unes ont choisi de fournir aux jeunes filles un lieu d'expérience de vie, les accueillant dans leur résidence, partageant avec elles une vie de prière et de fraternité.

La diversité des groupes, comme celles des membres d'un corps, se joue au gré des appels de l'Esprit et de la vocation particulière de chacune. C'est ce qu'entrevoyait monseigneur Louis Lévesque lors de l'exode et qui lui faisait dire: «Comme groupes, accepter d'être différents les uns des autres, accepter que chacun fasse sa tâche à sa façon, et remercier Dieu de ces variétés. Au Chef d'orchestre de tout harmoniser!»

Le Christ, le même hier et aujourd'hui, continue de porter au Père l'offrande de la vie des Ursulines et de guider la nacelle confiée jadis à notre bienheureuse Marie de l'Incarnation. L'encyclique «Redemptor hominis» de Jean-Paul II rappelle qu'il y a encore «des routes des hommes» et «des routes de l'Église» à découvrir, routes qui invitent à travailler dans l'œuvre de l'éducation à l'Amour. Ce que l'Esprit a réalisé dans le passé, ce qu'Il accomplit de nos jours, permet d'augurer un autre quart de siècle prometteur, dans une Église de plus en plus vivante.

ZOOM SUR L'ANNÉE 1908-1909

CLAUDIA MORAIS-ROY

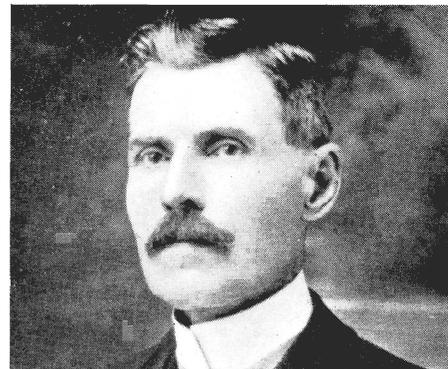
Le personnel de l'École normale

Avant d'écrire ce chapitre, je tiens à informer le lecteur et tout intéressé à la question que le sujet qui y est traité relève totalement de la mémoire. Et comme la mémoire est une faculté qui oublie, alors qu'on me pardonne les erreurs et les oublis qu'on pourrait y déceler.

Principal: monseigneur François-Xavier Ross, D.D.C., Vicaire général.

Directrice: Révérende Mère Sainte-Catherine-de-Sienne (Goulet), o.s.u.

Professeur laïque: monsieur Jean-Baptiste-Robert Fortin.



Monsieur Jean-Baptiste-Robert Fortin, premier professeur de l'École normale de 1906 à 1922. Décédé en 1923.

Monseigneur Ross était, de plus, professeur de pédagogie aux cours académique, modèle et élémentaire, des sciences et philosophie au cours académique, d'instruction religieuse au cours modèle.

Mère Sainte-Catherine-de-Sienne, en plus d'être directrice, était professeur de français et d'histoire littéraire au cours modèle.

Monsieur Fortin, professeur de mathématiques, de géographie, de droit civique, d'histoire sainte.

Mère Saint-Cyrille, professeur de français et d'histoire littéraire au cours académique,...

Mère Marie-du-Bon-Conseil, professeur de français au cours élémentaire,...

Mère Marie-de-Jésus professeur d'anglais au cours académique, aussi professeur de musique.

Mère Saint-Joseph, professeur d'anglais aux cours modèle et élémentaire.

Mère Sainte-Ursule, professeur de dessin aux cours académique et modèle et infirmière en titre.

Mère Saint-Vincent (Ma tante Saint-Vincent, comme les élèves se plaisaient à l'appeler), aide à la cuisine; s'occupe aussi du jardin et des poules.

Les compagnes et les anciennes qui liront ces lignes pourront à loisir corriger et ajouter. 1908-1980: il y a déjà 72 ans de tout cela...

Horaire d'une journée à l'École normale

Le lever s'effectuait à six heures, au son de la cloche; il était suivi de la toilette des élèves et de la récitation collective de la prière du matin. À sept heures, toutes les élèves se rendaient à la chapelle pour entendre la messe. Le déjeuner se prenait à 7.30 heures. De huit à neuf heures, c'était l'étude. Les cours se donnaient de 9.00 à 11.30 heures. À midi, on servait le dîner, suivi de la récréation. Ensuite, c'était la reprise des cours de 1.00 à 4.00 heures. Une récréation de quinze minutes permettait d'aérer les salles de cours. Avant la période d'étude de 4.00 à 6.00 heures, les religieuses servaient une collation. À 6.00 heures, les élèves défilaient au réfectoire pour le souper. Une récréation d'environ une heure précédait l'étude du soir. Une fois l'étude terminée, les élèves regagnaient le dortoir. On récitait la prière du soir et, à 9.00 heures, c'était le coucher. Voilà comment se passait une journée de classe à l'École normale. Permettez que je greffe ici le paragraphe suivant: Je ne vous parlerai pas des matières qui étaient au programme dans les Écoles normales en 1908-1909, d'autres l'ont probablement fait avec beaucoup de brio. Je souligne tout simplement que les étudiantes avaient à passer des examens trimestriels et finals et que les résultats des deux entraient également en ligne de compte pour l'obtention du parchemin tant convoité.

Le réfectoire

De grandes tables et de grands bancs meublaient le réfectoire. Les tables étaient pourvues de tiroirs individuels dans lesquels chaque élève plaçait couteau, fourchette, cuillère,

gobelet et serviette de table lui appartenant en propre. Les aliments venaient de la cuisine dans des plats de service déposés à chaque bout de table qui comptait une vingtaine de couverts. Des élèves étaient désignées chaque mois pour servir les compagnes, à table; elles devaient, pour cela, porter la médaille réglementaire. Environ 70 élèves se regroupaient au réfectoire aux heures des repas. La vaisselle retournait à la cuisine pour le lavage. Les ustensiles étaient lavés sur place par chacune des élèves, replacés dans chaque tiroir respectif. La nourriture était substantielle, excellente et bien appropriée au bien-être d'élèves en période de croissance. Une très grande propreté régnait non seulement au réfectoire, mais partout dans la maison.

Quelques bribes du prospectus

Déboursés

Pension: Le prix de la pension était de 100,00\$ par année, payable en trois termes: 40,00\$ à la rentrée en septembre; 30,00\$ à la rentrée en janvier et 30,00\$ au 1^{er} avril. Ce prix comprenait la pension et l'éducation.
Frais médicaux: De plus, à la rentrée en septembre, chaque élève devait verser un abonnement annuel de 1,25\$ pour couvrir les frais de visite du médecin; car la maison était assurée des services réguliers d'un médecin, en l'occurrence le Dr Josué Pineault. Les remèdes et les opérations chirurgicales étaient à la charge des parents.

Fournitures scolaires: Les livres et fournitures classiques étaient aux frais des élèves. On pouvait se les procurer à l'institution.

Matières libres: les élèves qui voulaient se livrer à des études spéciales comme musique, chant, peinture, sténographie, dactylographie, etc. étaient soumises aux conditions inscrites sur le prospectus.

Blanchissage: Le blanchissage restait aux soins des parents. Pour les élèves qui demeuraient éloignées de Rimouski, la maison se chargeait du lavage à l'extérieur, au prix en vigueur en ville, en ce temps-là.

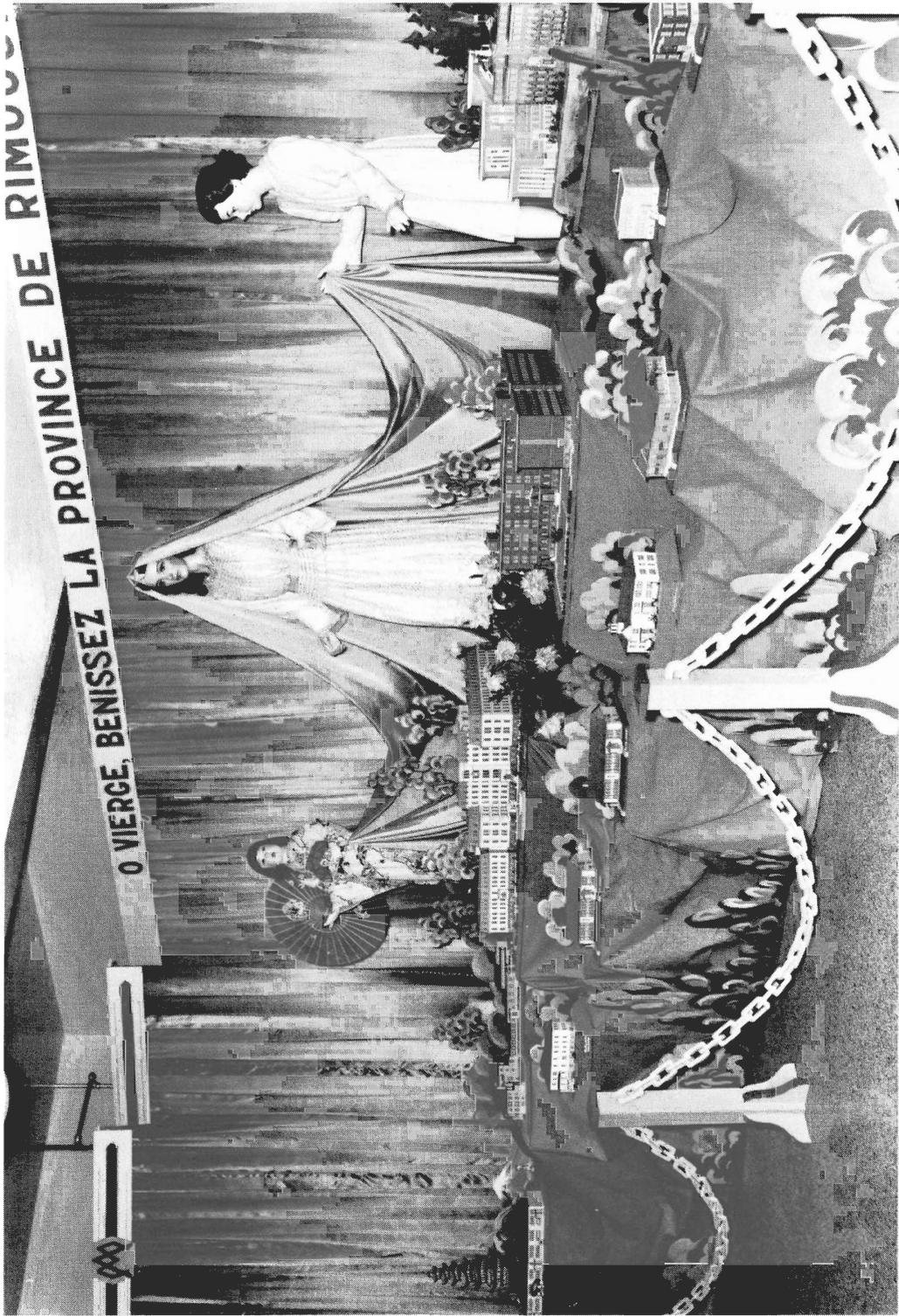
Costume réglementaire

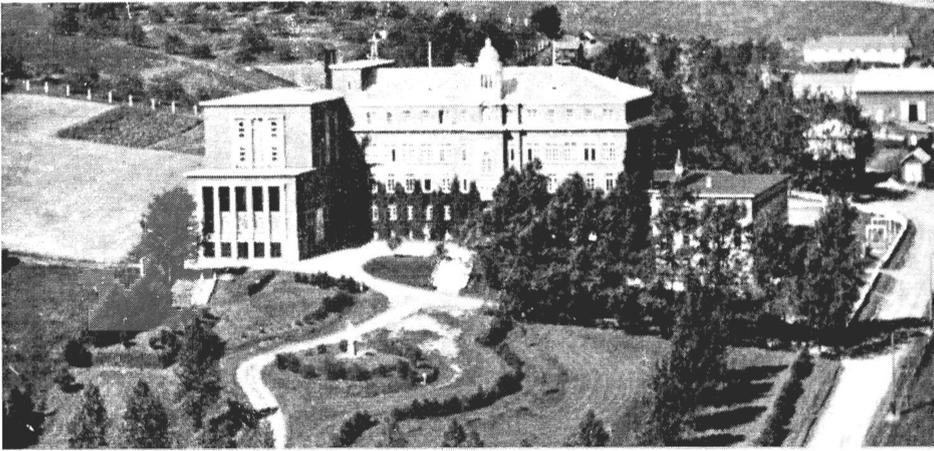
Une robe noire, uniforme pour les grandes circonstances, col et manchettes garnis de blanc. Quant au modèle de l'uniforme, consulter la photo de groupe de l'année 1908-1909. Une robe portée sur semaine de couleur brune, bleu marine; le gris foncé était aussi accepté. Une robe blanche, sur le même modèle que l'uniforme noir, pour les séances, avec gants, souliers et bas blancs; il n'est pas obligatoire mais préférable d'avoir une robe blanche. Les rubans de couleur, la soie, le velours et les bijoux sont interdits en tout temps. On tolère les rubans de couleur brune ou bleu marine. Un manteau selon les saisons. Un chapeau et un bérêt. Le chapeau qui nous avait coiffées en septembre, pour entrer à l'École normale, était devenu un épouvantail pour la sortie en juin; aussi était-il préférable de le tenir à la main plutôt que de le porter.

Un voile noir pour aller à la chapelle. Un voile blanc pour la communion les dimanches et fêtes. Un panier ou sac à ouvrage contenant: ciseaux, dés, aiguilles, fil, coton et laine à repriser. Articles de toilette: brosse, peigne, savon, gobelet, portevin, bassin. Lingerie: Deux sacs pour le linge. Deux sacs pour claques et chaussures. Deux grands tabliers pour le réfectoire. Six chemises, quatre robes de nuit, six paires de bas, six paires de pantalons (pantalons pour filles, en 1908...), jupons d'hiver et d'été, corsets, cache-corsets... Une robe de chambre, une paire de pantoufles pour le dortoir, 24 mouchoirs, 6 serviettes de toilette, 6 serviettes de table, vêtements d'hiver: Claques, grands bas, etc. Literie: 2 oreillers, 1 couvre-lit blanc, couvertures, 2 paires de draps, 2 paires de taies d'oreillers, 2 dessus d'oreillers. N.B.: Tout le linge de lit peut être loué pour 11,00\$ annuellement. Facultatif: Tabliers noirs ou blancs pour la classe, outre ceux mentionnés plus haut: Gardemanches pour l'étude. À noter que tout le linge doit être marqué au nom de l'élève.

IV

LA SYMBOLOGIE DES FONDATIONS





Le monastère des Ursulines à Gaspé.

GASPÉ

En l'année 1924, un nouveau Monastère d'Ursulines est fondé en terre gaspésienne par monseigneur François-Xavier Ross, de vénérée mémoire.

Lors de sa consécration épiscopale, le 1^{er} mai 1923, dans sa réponse aux témoignages de vénération des Ursulines de Rimouski et de leurs élèves, il ajoute ces paroles révélatrices: «La simplicité, compagne de la véritable distinction, est la caractéristique de l'éducation donnée par les Ursulines. Ce genre d'éducation, je ne l'ai pas créé ici; je l'ai trouvé et admiré chez les Filles de Marie de l'Incarnation. Et j'ai l'intention de fonder, dans un avenir prochain, un foyer semblable à celui qui fait l'honneur de ce diocèse de Rimouski, afin de procurer, aux jeunes filles de la Gaspésie, cette éducation solidement chrétienne, forte et distinguée dont l'influence fut si bienfaisante dès le début de la colonie». (*Annales des Ursulines de Rimouski*, p. 175, 6^e volume).

Faisant suite à la demande officielle de monseigneur, le conseil des Ursulines de Rimouski accepte de fournir les sujets pour une fondation à Gaspé: Sœur Sainte-Catherine-de-Sienne (Goulet) est nommée supérieure et Sœur Sainte-Angèle-de-Mérici (Bélanger), assistante.

Dès le 9 août 1923, monseigneur Ross et les deux fondatrices s'embarquent sur le *Gaspésia* de la *Clark Steamship Line* au quai de la Pointe-au-Père. On s'en va vers Gaspé, dépourvus de ressources financières mais riches d'un énorme bagage de foi et d'amour! Avant qu'une maison «n'allume son étoile dans la nuit, elle a dû faire l'objet de bien des réflexions». (*Revue d'histoire de la Gaspésie*, juin 1974, p. 78).

Un terrain choisi deviendra bientôt la propriété des Ursulines. Situé au versant sud de la montagne, il fait l'admiration de monseigneur Ross qui s'écrie: «Vous en aurez là de beaux jardins et vergers et de beaux points de vue sur les hommes et les choses!...»

L'année 1923-24 est consacrée avec ardeur aux préparatifs du grand projet, de sorte que l'École normale de Gaspé entre en marche dès le 13 septembre 1924.

Monsieur John Baker, hôtelier, prête gracieusement à monseigneur Ross un de ses trois hôtels, «Baker's Lodge», pour l'année scolaire 1924-25. Les sept fondatrices: Mères Sainte-Catherine-de-Sienne (Goulet), Sainte-Angèle (Bélanger), Saint-André (Harvey), Sainte-Cécile (martel), Saint-Laurent (Belzile), Sainte-Véronique (Langlois), Sainte-Élizabeth (Lavoie) y reçoivent à cœur ouvert vingt-deux (22) élèves, les premières normaliennes de la Gaspésie.

Le premier principal, monseigneur Ross, jubile. Son rêve d'une École normale dans sa ville épiscopale est réalisé. Voici comment monseigneur Ross annonce aux Ursulines sa nomination au principalat: «J'ai un candidat à vous proposer: c'est un peu difficile pour moi de faire son éloge, mais j'ai confiance en lui: c'est l'Évêque de Gaspé». Proposition qui est accueillie avec enthousiasme et à l'unanimité!

Entre temps, le vigilant fondateur signe le contrat pour l'achat du terrain et, bientôt, un petit Monastère de 124 pi. × 59, totalement à l'épreuve du feu, surgit de la forêt. Il abritera la Communauté, le noviciat, l'École normale et un Pensionnat. Ce Monastère n'est-il pas appelé à rayonner sur tout le bassin et sur la Gaspésie elle-même?

Le 18 juin 1925, les fondatrices gravissent joyeusement et d'un pas alerte la petite colline. Le lendemain, en la fête du Sacré-Cœur, monseigneur Ross célèbre avec émotion la première messe au Monastère, dans la salle du Noviciat. Dès le 15 août, sept postulantes font leur entrée dans la vie religieuse. La vie régulière s'organise; l'intérieur du Monastère se meuble du nécessaire pendant que l'extérieur se défriche et s'embellit.

En septembre 1925, cinquante-deux (52) élèves, normaliennes et pensionnaires, sont admises. Malgré la pauvreté des lieux, le dur labeur et l'isolement, la joie et l'abandon à la divine Providence sont de règle. «Le petit grain de sénévé deviendra un grand arbre».

AMQUI

Le 26 juillet 1946, monseigneur Georges Courchesne, archevêque de Rimouski, communique à Mère Marie-de-l'Annonciation, supérieure à Rimouski, son dessein d'établir à Amqui une École normale de même qu'un Pensionnat et une École paroissiale, sous la direction des Ursulines.



Le monastère, l'École normale, le pensionnat, l'École Sainte-Ursule et, en retrait, la maison de l'aumônier et du principal à Amqui.

En attendant la réalisation de ce vaste projet, quatre Ursulines assument, dès septembre, la direction et l'enseignement à l'École primaire d'Amqui: ce sont les Sœurs Sainte-Gertrude (Gagnon), Marie-de-la-Nativité (Roy), Saint-Paul (Boulangier) et Sainte-Rita (Lajoie).

Cette présence des religieuses à Amqui facilite la surveillance des travaux de construction du Monastère et de ses annexes.

Le 4 octobre 1948, l'École normale d'Amqui commence «son histoire» avec l'arrivée de douze normaliennes. Avec beaucoup de dévouement, Mère Saint-François-d'Assise (Côté) les accueille dans une installation provisoire sous le même toit que celui de l'École paroissiale, dénommée «le vieux-couvent».

Le 31 août 1949, dix-neuf religieuses quittent le Monastère de Rimouski pour se joindre à celles qui œuvrent déjà à Amqui depuis 1946, afin d'y assumer au complet l'œuvre naissante dans le grand Monastère situé sur «la butte à Belzile». L'immeuble est loin d'être terminé et c'est au rythme bruyant et discordant de leurs outils que les ouvriers accueillent le contingent des Ursulines fondatrices.

La première messe est célébrée en la fête de la Maternité de Marie, le 11 octobre, par monsieur l'abbé Fortunat Gagnon, aumônier et principal de l'École normale, qui, comme les religieuses, est de toutes les corvées... Trois jours plus tard, une cen-

taine de normaliennes et pensionnaires font leur entrée et la vie s'organise dans la joie et l'enthousiasme.

Optimiste et éducatrice, Mère Saint-Augustin (Joubert) conduit avec un dévouement sans relâche le troupeau qui lui est confié. Sachant que le «grain de blé doit mourir pour porter du fruit», elle s'oublie en tout et inspire à ses filles le même oubli de soi... La Vierge de l'Annonciation, à qui le Monastère est dédié, domine la façade du Monastère et veille sur chacun de ses enfants.

Cependant, dix-sept années plus tard, devant la perspective des grandes transformations dans le système de l'Éducation, les autorités des Ursulines de Rimouski, de concert avec le principal d'Amqui, Monsieur l'abbé Louis-Philippe St-Laurent, décident de dissoudre l'École normale d'Amqui. Nous sommes en 1965. Tous les locaux de cette École sont alors affectés à l'agrandissement des Écoles primaire et secondaire Sainte-Ursule ou les religieuses continuent à collaborer tant à la direction qu'à l'enseignement.

En 1971, les Ursulines abandonnent définitivement le Monastère, de même que les secteurs, Pensionnat et École Sainte-Ursule, aux mains de la Commission scolaire régionale de la Vallée de la Matapédia.

Dès lors, «le petit reste» des Ursulines, au nombre de dix, habite l'immeuble préparé en 1948 pour y loger le principal et l'aumônier du Monastère. Les religieuses enseigna-



Le «vieux-couvent» d'Amqui: en 1946, les Ursulines s'y installent...



Le monastère des Ursulines et l'École normale sur les bords de la Matapédia.

tes continuent cependant à se dévouer, comme par le passé, à l'éducation des jeunes à la Polyvalente d'Amqui.

Puisse le Seigneur transformer ces sacrifices en abondantes bénédictions sur la jeunesse étudiante...

JAPON

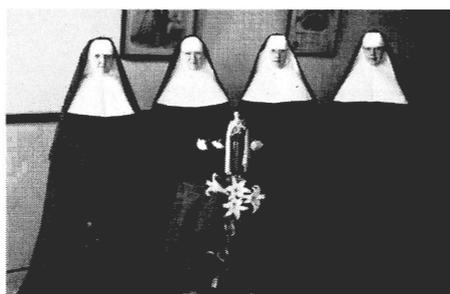
Le 16 avril 1948, les Mères Saint-François-Xavier, Thérèse-de-Lisieux, Marie-Médiatrice et Saint-Basile quittent leur Monastère de Rimouski pour le lointain Japon. Elles y arrivent le 8 mai 1948.

Là, les attend à Hakodate (dans l'île de Hokkaido) Mère Marie-du-Calvaire (Ross), ouvrière de la première heure avec les Ursulines de Québec, depuis 1937.

À Hakodate, les missionnaires, tout en étudiant la langue du pays, enseignent le français et l'anglais aux Japonais qui se présentent à leur école. Pour quelques-unes d'entre elles, à l'instar de la bienheureuse Marie de l'Incarnation, «leur désir



Sœur Marie-du-Calvaire (Ross).



Sœurs Marie-Médiatrice (Raymond),
Saint-François-Xavier (Bellavance),
Thérèse-de-Lisieux (Gagné) et Saint-
Basile (Tanguay).

était si fort de faire passer leur cœur par leur langue», qu'elles peuvent transmettre les grandes vérités de la religion chrétienne un an après leur arrivée au pays nippon. Dès la première année de séjour au Japon, des aspirantes à la vie religieuse se présentent. Sœur Marie-du-Calvaire (Ross), qui connaît la langue, assume la responsabilité de maîtresse de formation.

En 1950, les prêtres des Missions-Étrangères demandent aux Ursulines de Hakodate de bien vouloir s'installer à Hachinohe, pour prendre en main une école catholique, fondée avant la guerre, et que le professeur Nakamura Hachiro, un bon chrétien, a prise sous sa protection. Le nombre des étudiants de cette école supérieure progresse rapidement.



L'enseignement de la cérémonie du thé.



Mère Saint-Augustin, supérieure au Japon et Mère Marie-de-l'Annonciation en visite au Japon.

En 1952, le noviciat est transféré à Hachinohe, et de là, à Sendai en 1954, un an après l'Union canadienne, afin de l'unir à celui des Ursulines de Québec. Une école primaire maternelle voit aussi le jour à Shio Cho. Quelques centaines d'enfants la fréquentent. Il faut voir à l'œuvre tous ces petits-là épris de culture, dans l'étude de la musique et de l'anglais!

Actuellement, nous comptons au Japon 55 religieuses japonaises et 12 canadiennes réparties en 6 maisons qui forment une province dont Sœur Kura Inoka est la responsable. À noter aussi que 5 des 6 maisons d'Ursulines au Japon ont pour supérieure une religieuse japonaise.

La mission du Japon est, tout au long de son histoire, favorisée par

la Providence divine. Que d'anecdotes nous pourrions raconter à ce sujet... À titre d'exemple: manque-t-il de l'argent pour payer les professeurs, pour acquitter le paiement de la construction en cours ou de la réparation de nos maisons? voilà que des bienfaiteurs surgissent à point nommé. C'est alors que nous aimons à répéter avec la bienheureuse Marie de-l'Incarnation: « Seigneur, j'ai espéré en Toi, je ne serai pas confondue ».

MATANE

C'est en septembre 1950 que les Ursulines ouvrent leurs archives de fondation à Matane. Le nom de plusieurs personnalités civiles ou religieuses se mêle aux premières pages de leur histoire: c'est monsieur le curé Zénon Soucy qui les prie d'assumer la direction de l'École D'Amours en la paroisse Très-Saint-Rédempteur; c'est monseigneur Georges Courchesne qui autorise l'envoi de six premières religieuses; c'est le Comité des Dames patronnesses qui soutient moralement et aide activement l'œuvre dans ses débuts ou son expansion.

L'on peut suivre au fil de la chronologie les diverses étapes de cette fondation qu'a marquée le changement:

1953: prise en charge de l'École Zénon-Soucy nouvellement construite et du Pensionnat Sainte-Thérèse, institution privée attenante à l'école publique. 1957: construction d'un second Pensionnat sur la Côte Saint-Luc, face au Collège classique, après la vente du premier à la Com-



Pensionnat de Matane.

mission scolaire de Matane. La nouvelle maison aux lignes imposantes peut dispenser à deux cents élèves, la plupart pensionnaires, l'enseignement du niveau élémentaire, secondaire, même classique. Le personnel est de vingt-cinq religieuses; Mère Saint-Joseph (Pelletier) en est la première animatrice. 1968: la Commission Scolaire Régionale des Monts se porte acquéreur du pensionnat qu'elle rebaptise: Pavillon Marie-Guyart et qu'elle assigne comme résidence de semaine à des élèves de paroisses fréquentant l'École Polyvalente. Les Religieuses doivent essayer, au nombre de vingt-six, dans la résidence actuelle au numéro 570 de la rue Saint-Rédempteur.

Toujours présentes à Matane, les Ursulines œuvrent pour la plupart dans le secteur de l'enseignement public. Les activités bénévoles du milieu urbain recrutent aussi, chez elles, des collaboratrices qui ne se refusent pas à la tâche. Elles tentent de réaliser ce souhait émis lors du 25^e anniversaire de la fondation: «Cordiale solidarité avec la population matanaise jusqu'à de futures décennies»!

MAILLARDVILLE

Un beau jour de juin 1952, un prêtre inconnu se présente à la grille du Monastère des Ursulines à Rimouski. C'est le jeune abbé Joseph Fouquette, curé de la paroisse de Notre-Dame-de-Lourdes, à Maillardville. Son rêve est de doter sa paroisse d'une communauté qui l'aiderait dans «la lutte pour la survivance de la Foi et de la langue française» en Colombie canadienne.



L'École Notre-Dame-de-Lourdes à Maillardville.



En 1958, un groupe de religieuses et leurs visiteurs: M. Mme Martin et Mme George Shepherd (Madeleine Germain et ses trois enfants).

Son plaidoyer est si persuasif que les autorités du Monastère finissent par être gagnées à la cause. Un mois de réflexion et de prière suffit pour un engagement définitif dans le projet. Les Sœurs Saint-Bernard (Vignola), Marie-du-Saint-Esprit (Langis), Sainte-Claire-d'Assise (Tardif) et Marie-Réparatrice (Proulx) sont d'abord choisies pour cette mission lointaine.

Le 22 août 1952, elles arrivent en Colombie. Le soir-même, elles assistent à une réunion de la Commission scolaire de Maillardville dont les membres signalent aux Sœurs les nombreux problèmes qu'elles auront à affronter... Le 4 septembre 1952, les Écoles de la paroisse ouvrent leurs portes, fermées depuis la grève d'avril 1951, menée pour obtenir du gouvernement une aide financière pour les Écoles catholiques...

Trois classes françaises s'organisent au niveau élémentaire, parallèlement à celles de la section anglaise. C'est au milieu de ces jeunes commençants que les Ursulines vont exercer leur dévouement et leur zèle apostolique. Les parents des élèves font confiance aux nouvelles éducatrices de leurs enfants. Les religieuses de leur côté sont conquises par ces jeunes Colombiens qui sont si ouverts, spontanés et charmants.

Le 5 septembre, toute la gent écolière se rend à l'église. M. l'abbé Fouquette exhorte son petit monde au courage et à l'effort. Dans un

acte de foi, les missionnaires supplient le Seigneur de réaliser Lui-même l'œuvre entreprise. La «mission» est engagée; désormais, les Fondatrices vont aller de l'avant.

Dès la première année, l'enseignement du chant, la préparation de nombreux jeux scéniques aident à la culture et à l'amour de la langue française. Puis, la Maison-Mère de Rimouski envoie de nouvelles recrues qui comblent de joie et relèvent le courage de la première équipe. Chacune y va de son talent littéraire ou artistique. Les jeunes Colombiens répondent généreusement à toutes ces initiatives qui les font progresser en art, en sciences et dans la langue de leurs ancêtres.

Seize ans de labeur vont s'écouler. La Providence, par la voix des Responsables de la Maison-Mère, décide pour les Ursulines de l'Ouest, le retour au Québec, en 1968. Qu'ont-elles fait là-bas? Voici un extrait du discours du père Albéric Fréchette devenu curé de la paroisse: «Merci à la Communauté des Ursulines de Rimouski de nous avoir prêté des Sœurs qui, pendant seize ans, ont œuvré ici de toute leur âme, de tout leur savoir, de tout leur dévouement, de tous leurs sacrifices, même financiers... Nous ne pourrons jamais mesurer tout le bien qu'elles ont fait à notre Communauté chrétienne, par leur seule présence tant au point de vue français qu'au point de vue religieux. Nous leur devons une dette éternelle de reconnaissance et nous nous en acquitterons auprès du Seigneur».

SAINT-LÉON-LE-GRAND

En mai 1952, après de nombreux pourparlers, les Ursulines de Rimouski acceptent une fondation dans la belle paroisse de Saint-Léon-le-Grand. Les Sœurs Marie-de-la-Trinité (Belzile), Saint-Alphonse-Marie (Dubé), Sainte-Anne-Marie (Tanguay) et Sainte-Blandine (Proulx) sont destinées à cette mission.

Le 1^{er} septembre, elles arrivent à Saint-Léon où monsieur le Curé et

la population se montrent ravis de posséder enfin « leurs Sœurs ». L'École paroissiale est en construction. Il faut se contenter de locaux de fortune... On est filles d'Angèle, on a des enfants à former, c'est l'essentiel!

Dès novembre, l'École neuve, sous le vocable de Marie-de-l'Incarnation, accueille 197 élèves. Cependant, ce n'est que le 19 décembre que les religieuses quittent un logement d'emprunt, la maison *Bérubé*, pour prendre possession des appartements qui leur sont alloués dans une partie de l'École.

Lieu du savoir, l'École est aussi un lieu de prière. Celle de Saint-Léon-le-Grand devient un oratoire semi-public. La première messe y est célébrée le 9 mars 1953 par monseigneur Charles-Eugène Parent: « Que Dieu veuille sur cette Institution très chère et la comble de ses bénédic-



École de Saint-Léon-le-Grand.

tions jusqu'à de nombreuses années ». Le souhait de l'Évêque de Rimouski se réalise, puisque l'École de Saint-Léon-le-Grand vit encore aujourd'hui.

SAINTE-AGNÈS DE RIMOUSKI

En 1955, commence l'histoire de deux écoles jumelles, dirigées par les Ursulines de Rimouski, sous le contrôle de la Commission scolaire de la ville. Les privilégiées appelées à



École et couvent Sainte-Agnès.

travailler à cette nouvelle vigne du Seigneur sont: Sœurs Sainte-Hélène (Joubert) et Marie-du-Cénacle (Roy) à l'École Léonard; Sœurs Sainte-Alphonse-Marie (Dubé) et Saint-Rémi (Guérin) à l'École Jessop. Les débuts sont pénibles car les classes ne sont pas aménagées... Les religieuses voyagent au Monastère matin et soir, mais un dîner chaud leur est servi par quelques dames des environs, entre autres mesdames Zénon Belzile et Edgar Proulx.

En 1959, le président de la Commission scolaire, monsieur l'avocat Alphonse Chassé, propose aux Ursulines de prendre la direction d'une nouvelle école à Sainte-Agnès: école élémentaire de dix classes avec résidence des religieuses pour les trois écoles: Léonard, Blais et Sainte-Agnès. Le projet est accepté.

Le 1^{er} septembre 1961, neuf Ursulines quittent donc le Monastère pour la paroisse Sainte-Agnès. Désormais, la gent écolière de l'Est de la ville bénéficie de leur dévouement et des multiples talents dont le Seigneur les a comblées.

À l'occasion de cette « fondation », monseigneur Charles-Eugène Parent écrit à la Supérieure: « Comme vous le constaterez, en relisant les documents ci-joints, j'ai donné mon assentiment à votre résolution relative à la fondation d'un couvent-résidence près de l'église de Sainte-Agnès. En formulant le vœu que la Providence vous aide à mener cette œuvre à bonne fin, je vous bénis

ainsi que toutes vos chères filles et je vous assure de tout mon dévouement en Notre-Seigneur et la Vierge Marie. »

CÔTE-NORD

Franquelin

En septembre 1970, deux Ursulines de Rimouski sont accueillies sur la Rive Nord pour y enseigner à Franquelin. Sœur Pauline Duchesne sera titulaire de la 6^e année et Sœur Gemma Gallant, responsable de la 7^e année. Le Curé de la paroisse reçoit les deux envoyées dans son presbytère où elles demeurent provisoirement. C'est l'humble petit grain de sénévé enfoui dans la terre pour reflleurir, en 1975, à Hauterive ou Baie-Comeau.

Hauterive

Sœur Bernadette Bélanger œuvre un an à Hauterive, en 1969. À la grande joie de monseigneur Gérard Couturier, la Maison-Mère de Rimouski consent à une fondation



Maison des Ursulines à Hauterive.

dans sa ville épiscopale de Hauterive. Sept religieuses prennent possession de leur domaine, le 23 août 1971. Ce sont: Sœurs Gisèle Fortin, Yolande Rioux, Yvette Bélanger, Rita Roy, Huguette Castonguay, Jeannette Lord et Pauline Duchesne, remplacée à Franquelin par Sœur Monique Rioux.

Monsieur l'abbé Gaston Vachon, principal de l'École polyvalente, se dit heureux d'avoir des religieuses en milieu scolaire. Au cœur de la masse étudiante, elles seront comme « un levain dans la pâte! »

Baie-Comeau

Encouragé par la présence des religieuses dans les écoles, c'est maintenant «au cœur de sa population cosmopolite itinérante» que l'Évêque de la Côte Nord, monseigneur Gérard Couturier, veut faire pénétrer le message évangélique. Confiant de la démarche, il lance un suppliant appel aux Ursulines de Rimouski: il demande des «religieuses qui s'inséreront dans le peuple de Dieu et vivront le plus près possible des gens, témoignant du Christ, autant par leur simplicité de vie que par leur prière authentique». Quatre religieuses, qui déjà sont aux écoutes de l'appel à ce genre de vie apostolique, arrivent à Baie-Comeau le 29 avril 1973. Sœurs Albertine Audet, Françoise Massé, Gertrude Voyer et Blandine Proulx se contentent d'un petit loyer où une chambre unique les abrite pour le repos de la nuit.

Pour assurer leur subsistance, elles vont, comme aides familiales, dans les foyers les plus pauvres et donnent aussi des leçons de musique à domicile. Leur maison reste ouverte à toutes les détresses; elles accueillent aussi quelques jeunes filles qui ré-apprennent à connaître et à aimer Jésus-Christ, seul capable de leur donner le vrai bonheur.

Missions lointaines

Dès 1966, quelques Ursulines de la province de Rimouski s'envoient vers le Pérou pour prêter main-forte aux Ursulines des Trois-Rivières, fondatrices de la mission péruvienne. On les trouve aujourd'hui au nombre de dix à Lima et Iquitos.

Dans les années 1970-71, deux Ursulines gaspésiennes s'intègrent à d'autres religieuses missionnaires pour porter la Bonne Nouvelle en terre africaine: Zaïre et Côte d'Ivoire.

Conclusion:

En parcourant les nombreux champs apostoliques des Filles d'Angèle dans la province de Ri-

mouski, ne pouvons-nous pas dire avec fierté que l'esprit de Marie de l'Incarnation s'est perpétué jusqu'à nous? De l'Est à l'Ouest de notre vaste pays, elles ont porté la Bonne-Nouvelle, même traversé les mers pour annoncer Jésus-Christ sur d'autres continents...

Daigne notre Bienheureuse Mère Marie de l'Incarnation continuer sa protection et bénir toutes nos maisons et nos œuvres, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes!

V DES TÉMOIGNAGES**1. SOUVENIRS ENCORE BIEN VIVANTS**

ERNEST SIMARD, *prêtre et principal de l'École normale de 1961 à 1965*

Mon titre d'«ancien des Ursulines» se situe à une époque de changement et d'évolution: mon travail avec ces Ursulines que j'ai admirées s'encadre dans un mandat que j'ai exercé comme principal de l'École normale, du 9 juillet 1961 au 30 septembre 1965, à Rimouski. Ce court séjour m'a été d'un grand profit personnel.

L'accueil et l'attention que j'ai reçus en cette Institution me sont encore bien présents à la mémoire. J'arrivais dans un milieu de travail tout à fait nouveau pour moi: mon expérience se limitait à dix années d'enseignement au Séminaire diocésain, cinq ans de vicariat, doublés d'un noviciat assez intense dans le Syndicalisme.

Nommé d'office par monseigneur l'archevêque Charles-Eugène Parent, accepté par le Conseil d'Instruction publique et «rémunéré» par l'État, je n'étais pas perçu comme un étranger dans «la Maison». J'ai rencontré dans cette communauté des éducatrices dévouées et attentives, des femmes au cœur généreux, des collaboratrices ouvertes au dialogue. Et par surcroît, j'avais la conviction d'avoir la confiance inconditionnée de Mère Provinciale, Sœur Louisa Joubert (Mère Saint-Augustin).

À cause de l'évolution qui s'amorçait alors dans le système

d'éducation, ce fut une période de travail intense et de fructueux dialogue. La collaboration dut se faire à l'époque, et de façon planifiée, avec le Collège classique qui œuvrait dans la même Maison; avec l'École normale d'Amqui rattachée par le personnel à celle de Rimouski; puis, avec les Religieuses du Saint-Rosaire qui soutenaient les mêmes Institutions à Mont-Joli et à Rimouski.

Le dernier lien se fit avec l'École Tanguay, l'École normale des garçons qui faisait difficilement ses débuts à Rimouski. Toutes ces Institutions dépensaient une somme d'efforts assez extraordinaire pour se maintenir, au risque de ne pouvoir prendre le tournant qui s'annonçait. Avec la collaboration de tout ce monde, désireux de se dévouer à la cause de l'éducation et de réussir, et avec la confiance en l'avenir, on préparait sans le savoir l'un des piliers de la future Université du Québec à Rimouski, heureux prolongement du travail de ces grandes éducatrices que sont les Ursulines, ciselant une tranche d'histoire peu connue...

2. FÊTE RELIGIEUSE DES SOEURS URSULINES DE RIMOUSKI

STANISLAS GAUVIN, *prêtre Aumônier de 1964 à 1967*

Au cours de l'année mil neuf cent soixante-six, j'ai eu le bonheur de participer à la célébration du soixantième anniversaire de l'arrivée des Mères Ursulines à Rimouski. J'étais alors aumônier du Monastère.

Ce jour-là, j'ai pu souligner la qualité de l'œuvre d'éducation à laquelle se dévouaient les religieuses de cette institution très méritante.



Stanislas Gauvin, prêtre.

Au cours de ces quinze dernières années, de multiples changements ont modifié la vie monastique et les œuvres entreprises pour le bien spirituel de la jeunesse étudiante. L'amour de Dieu et du prochain, bien fixé dans le cœur des Ursulines, n'en a pas été amoindri. Le dévouement quotidien a pris une forme nouvelle, mais il continue à être soutenu par la puissance de l'Esprit.

Lorsque je suis arrivé près du Monastère pour commencer ma «formation monastique», j'ai remarqué sur une pierre de la façade de l'édifice le chiffre 1906. Il indiquait l'année de l'arrivée des premières Ursulines. Simple coïncidence: la même année, j'ai reçu le saint Baptême. J'en ai versé des larmes!...

Je garde un excellent souvenir des années passées au Monastère où j'ai été accueilli avec grande charité. Je remercie la Providence qui m'a appelé à exercer le ministère auprès des âmes consacrées à son service par les vœux de religion.

Joyeuse fête! Que Dieu vous protège!

3. HOMMAGE AUX URSULINES

JEAN-PIERRE SIROIS, prêtre
Aumônier de 1968 à 1971

La vie d'une communauté, comme celle de tout individu, comporte des épreuves et la célébration d'un anniversaire nous ramène nécessairement vers le passé et aussi les époques les plus pénibles.



Jean-Pierre Sirois, prêtre.

Je veux rendre hommage aux Ursulines, à l'occasion de leur 75^e anniversaire d'arrivée à Rimouski, pour les belles leçons de détachement et de pauvreté qu'elles nous ont données lorsqu'elles ont quitté leur **GRAND MONASTÈRE** pour aménager dans des résidences plus petites.

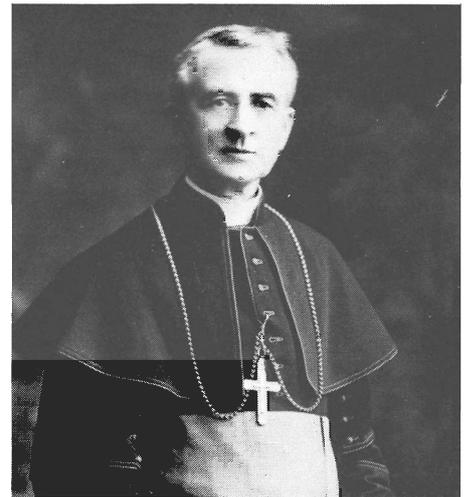
Sans amertume, elles laissaient une maison remplie de souvenirs et marquée au coin du travail, des joies et des peines. J'ai été présent à ces heures moins faciles de leur vie et je les ai admirées.

Nos meilleurs vœux accompagnent chacune!

4. LES ANNALES DE LA «VIEILLE MAISON» RENDENT HOMMAGE AUX URSULINES

ROSAIRE DIONNE, directeur
*Service de pastorale
Université du Québec à Rimouski.*

Le 7 mai 1906, l'abbé François-Xavier Ross devenait le premier principal de l'École normale des Ursulines, site actuel de l'Université du Québec à Rimouski.



Monseigneur François-Xavier Ross, élu évêque de Gaspé le 22 décembre 1922.

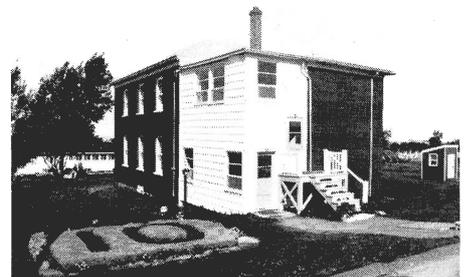
Le 30 octobre de la même année, l'abbé Ross achetait un lopin de terre des Ursulines pour y faire construire une maison à quelques pas du Monastère.

Le 14 mars 1908, il en prenait possession avec sa mère et sa sœur, madame Pierre Lavoie.

Le 9 mai 1918, le chanoine Ross vendait la maison aux Ursulines qui y logèrent leurs fermiers jusqu'à l'achat de la propriété par le Ministère de l'Éducation, en 1969.



La maison Ross en 1919.



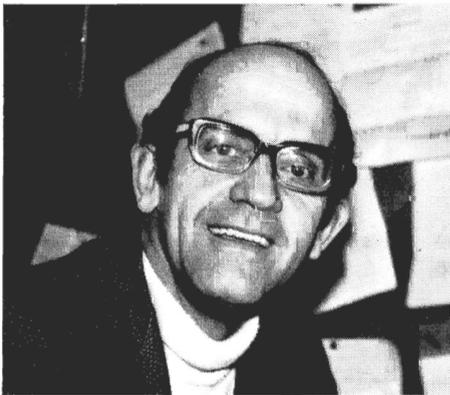
La « vieille maison » en 1980.

LA MAISON ROSS DEVIENT LA VIEILLE MAISON

Le 21 août 1969, Mgr Louis Lévesque me désigne comme Responsable de la pastorale au Centre d'Études universitaires. Au début d'octobre, j'obtiens la permission d'occuper et d'administrer cette Vieille Maison, grâce à la demande du secrétaire général du Centre d'Études, l'abbé Pascal Parent auprès du Ministère de l'Éducation. Et depuis, j'occupe toujours cette maison avec des étudiants et deux réfugiés vietnamiens: Due et Phong, Le Kim, frères de sang et âgés de 16 et de 20 ans.

LA SESSION ROSS, NOUVEAU NOM D'UNE AUTRE PÉDAGOGIE

Le 11 janvier 1971, le Comité d'animation pastorale désigne sous le nom de Session Ross, un temps de réflexion et d'échanges sur les réalités du mystère chrétien et les défis de l'aventure humaine.



Rosaire Dionne, prêtre.

La session Ross propose toujours des sujets de rencontre: Le Chrétien dans la situation socio-économique de la région (1971), L'Incroyance au Québec (1972), La tension des valeurs (1973), L'homme dans son nouvel environnement (1974), Les fermes dans une société en changement (1975), L'environnement humain du monde d'ici (1976), Le tribunal étudiant (1977), De notre patrimoine: églises et croix d'églises du diocèse de Rimouski (1978), Les églises du diocèse de

Gaspé (1979), Les églises du diocèse de Ste-Anne-de-la-Pocatière (1980), La difficile expérience de l'intériorité (1981)...

EN RENDANT HOMMAGE AUX URSULINES

Comment ne pas reprendre pour aujourd'hui ce que Paul Valéry disait de la tradition: l'essentiel n'est pas de «refaire ce que les autres ont fait, mais de découvrir l'esprit qui a fait de grandes choses et qui en ferait de toutes autres en d'autres temps».

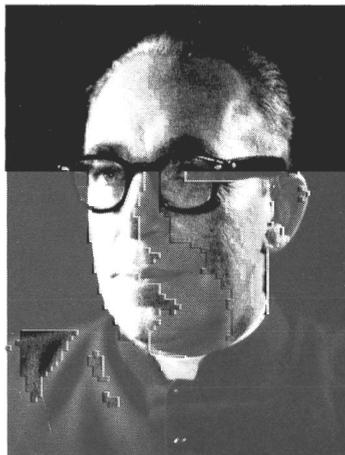
Que la fête soit! Félicitations à la communauté des Ursulines de Rimouski!

En ce 4 juin 1980, jour du décès de Mère Marie-de-l'Annonciation, à l'âge de 99 ans.

5. RÉMINISCENCES

ARMAND LAMONTAGNE, prêtre
Professeur de grec, latin et religion de 1965 à 1971

Nous sommes en 1924. J'avais douze ans. Ma sœur aînée finissait ses études chez les Ursulines. De Mont-Joli, tous les samedis de l'année scolaire, je montais dans le petit local pour apporter le sac à linge. Je ne puis vous traduire le sentiment de mystère qui entourait le tour dans lequel je le déposais et la voix qui passait par le grillage de cuivre et qui me paraissait venir de l'au-delà...



Armand Lamontagne, prêtre.

Dire que c'est à peu près tout ce que j'aurais su sur les Ursulines si le sort n'avait pas voulu que je sois invité à participer à leur œuvre d'éducation, parce que plusieurs religieuses à ce moment (vers 1965) étaient en stage de perfectionnement. Je vis alors *le tour* et tout le reste de l'intérieur. Et inutile de vous dire quel fut mon émerveillement devant tant de dévouement et de compétence professionnelle, malgré des moyens réduits. C'est cruel de passer si rapidement sur tant de si belles choses!

Je tiens tout de même à me rappeler au souvenir de Mère Marie-de-la-Nativité (Anne-Marie Roy), alors responsable des études du côté de l'École normale; aussi de Mère Marie-de-la-Présentation (Simone Chamard) et de Mère Sainte-Valérie (Monique Coulombe) qui remplirent successivement la même fonction au cours classique.

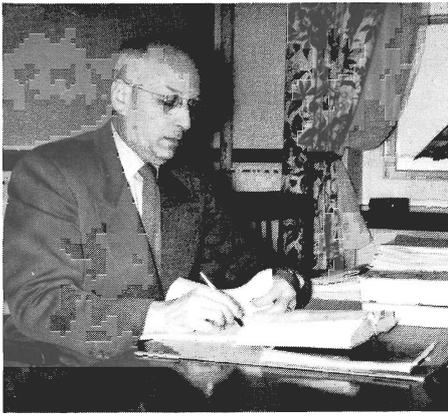
Je prie le Seigneur de faire descendre ses plus abondantes bénédictions sur une communauté si méritante et je profite de l'occasion pour dire à toutes mes anciennes élèves tout le bonheur que j'ai eu à les rencontrer à ce moment de nos vies.

6. QUELQUES SOUVENIRS DE MES TRENTE-SEPT ANNÉES DE PROFESSORAT À L'ÉCOLE NORMALE DE RIMOUSKI

WILFRID MERCIER,
*ex-professeur de l'École normale,
1922-1959*

Il m'a été demandé de livrer quelques impressions ou souvenirs de mes trente-sept années de professorat exercé à l'École normale de Rimouski. Malgré mes quatre-vingt-quatre années d'âge, je crois que j'aurais mauvaise grâce de me refuser à ce désir.

Il serait peut-être à propos de signaler tout d'abord que j'ai débuté dans cette carrière à l'âge de vingt-cinq ans et dans ma cinquième année d'enseignement. De plus, j'étais encore célibataire, mais sans que cela cause par la suite de gros problèmes, dois-je ajouter.



Monsieur Mercier préparant ses classes.

Monseigneur François-Xavier Ross alors principal de cette École normale était un homme d'une grande délicatesse et savait donner à l'occasion d'excellents conseils. Il m'a toujours guidé tout en paraissant me laisser choisir mes matières d'enseignement: mathématiques, géographie, pédagogie, anglais.

Quelques mois après mon entrée à l'École normale, monseigneur Ross fut nommé évêque du nouveau diocèse de Gaspé: grande perte pour cette École normale ainsi que pour le Monastère.

Je puis dire cependant que j'ai eu le bonheur de mériter la confiance des quatre autres principaux qui ont succédé à monseigneur Ross au cours de mes trente-sept années d'enseignement. Monseigneur Courchesne, de regrettée mémoire, l'un d'eux, m'a fait l'insigne honneur de conférer le sacrement de baptême à mon premier enfant.

Quant aux Ursulines avec qui j'ai eu à collaborer, elles se sont montrées très compréhensives envers moi. Elles étaient de grandes dames et des éducatrices d'expérience qui m'ont beaucoup apporté. Aussi, je conserve d'elles un souvenir toujours vivace; et bien que retraités depuis plusieurs années, j'entretiens d'excellents rapports avec la Maison des Ursulines. Hélas! Il ne reste plus que cinq ou six religieuses survivantes de cette belle époque.

Je m'en voudrais de ne pas rappeler le souvenir de mes vingt-cinq premières années d'enseignement à l'École normale qui ont été soulignées par une fête intime, inoubliable, préparée avec un soin minutieux par une religieuse maintenant disparue, Mère Sainte-Hélène (Joubert), avec la collaboration des normaliennes d'alors. Je puis vous affirmer que cette fête reste l'un de mes plus beaux souvenirs d'antan.

Enfin, un dernier événement, mais non le moindre, fut la décoration de «Commandeur de l'Ordre du Mérite scolaire» par le Surintendant de l'Instruction publique lui-même, monsieur A. Desaulniers, en même temps qu'il décorait aussi quelques religieuses méritantes.

Voilà brièvement quelques événements parmi combien d'autres qui enchantent toujours ma retraite et contribuent à faire oublier la vieillesse...

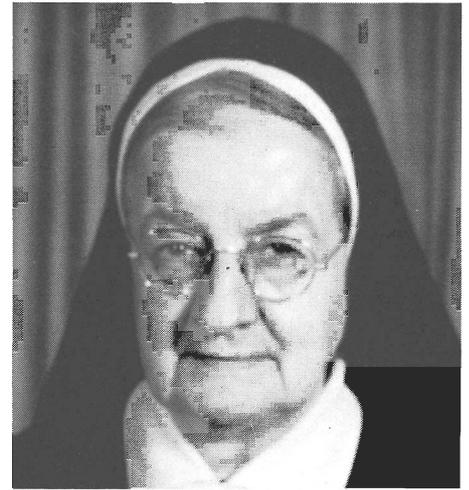
7. MÈRE SAINTE-AURÉLIE

SIMONNE PLOURDE, o.s.u.

Il est des noms qui ressuscitent un visage, un regard, un sourire que l'on regrette de n'avoir pas assez longuement contemplés.

Nous l'avons connue sous le nom de Mère Sainte-Aurélié. Avant même d'arriver comme étudiante à l'École normale des Ursulines, j'avais entendu parler d'elle, car je connaissais ses parents et plusieurs membres de sa famille. Normalienne, je n'ai pas eu le privilège d'être l'une de ses élèves, mais mes compagnes qui recevaient ses cours l'aimaient beaucoup. Je ne me souviens pas avoir entendu un mot de blâme à son endroit. On admirait sa vaste érudition, son calme, sa disponibilité, son sourire affable, son rire simple, facile, cordial.

Jeune religieuse, j'ai approché de plus près Mère Sainte-Aurélié. Parmi toutes les Ursulines, elle se distinguait à mes yeux par sa science et par sa sagesse. Mais une grande simplicité, jointe à l'attention bien-



Mère Sainte-Aurélié (Roy).

veillante qu'elle portait à tout ce que disaient «les jeunes», annulait le halo d'intimidation qu'elle aurait pu créer autour de sa personne. Nous devions nous adresser à elle pour résoudre nos problèmes d'enseignement. Ce que je ne saurais oublier, c'était sa disponibilité inconditionnelle. On frappait à sa cellule. Comme elle ne pouvait ni nous faire entrer chez elle ni nous parler longuement dans un couloir — c'était la Règle qu'elle observait fidèlement —, elle nous accompagnait à la salle de communauté, nous écoutait et solutionnait nos problèmes, sans jamais minuter son temps. On eût dit qu'elle n'avait rien d'autre à faire que de nous venir en aide.

Après ma profession perpétuelle, j'ai été amenée à voir vivre quotidiennement Mère Sainte-Aurélié. Calme, jamais empressée, souriante, cette femme au regard franc qui ne se dérobaient point, possédait un jugement sûr, et était servie par une mémoire remarquable. Je me souviens l'avoir entendue, en récréation, réciter d'un trait des pages d'Histoire Sainte qu'elle avait apprises dans son enfance. Elle fournissait aussi réponse aux questions que nous lui posions sans avoir besoin de consulter un livre.

Quand elle fut nommée Secrétaire permanente de l'AREQ, puis Assistante Générale à la Maison

généralice des Ursulines, elle conserva toujours, durant l'exercice de ses responsabilités, la même disponibilité et la même simplicité d'accueil qui marquèrent comme d'un sceau personnel chacune des étapes de son existence, ce chemin si court qu'on appelle une vie.

Mère Sainte-Aurélie: ce nom ravive en moi le souvenir d'une grande Ursuline de la première moitié du XX^e siècle, formée par la pédagogie de monseigneur Ross à sa tâche d'éducatrice, dont le zèle était nourri par une vie spirituelle qui rayonnait discrètement dans tout son être. Une femme ouverte, dont le contact simple trahissait l'amour qu'elle portait à tous, dont le visage exprimait une manière d'être, la seule qui importe, celle qui se nomme bonté.

8. NOTRE BIENHEUREUSE MÈRE MARIE DE L'INCARNATION VUE PAR UNE ANCIENNE

MARIE-JACQUELINE DION, v.s.m.
(Gabrielle Dion), élève de 1923 à 1927

M'assurant toujours, malgré mon indignité, d'une place de choix dans le cœur de mes vénérées Mères anciennes, je ne veux pas être la dernière en ligne à venir m'associer à l'honneur et à la joie qui rejaillissent sur nos Mères éducatrices, en ce glorieux jour de la béatification de la fondatrice de l'Ordre des Ursulines en terre canadienne.

L'avons-nous longtemps sollicitée, cette grande faveur, mais l'heure de Dieu était pour ce 22 juin 1980, année de l'intériorité. Quelle délicatesse de la divine Providence! N'a-t-on pas écrit de la Vénérable: «Une vie intérieure intense, l'union à Dieu enserrant toutes les mailles des activités extérieures dans son réseau; c'est bien le message qui fait de Marie de l'Incarnation une sainte dont notre monde a besoin». (*L'action à l'école d'une mystique*, Sœur Marie-Léon-de-Venise, c.r.c.). Et dans le bulletin: «Pierres vivantes»: «Les Guyart de Tours et de Paris avaient-ils prévu que dans leur



Mère Marie de l'Incarnation transportant le flambeau de la foi en terre canadienne. Béatifiée le 22 juin 1980.

lignée germerait un si beau fruit, une des plus grandes mystiques de tous les siècles?...» Vraiment, en la circonstance, ne peut-on pas se permettre un petit péché d'orgueil?

Mes chères Mères, je ne doute pas que vous daignerez m'associer à votre chant d'action de grâces, en ce jour de la béatification. J'aurai ainsi part aux faveurs spirituelles dont vous serez comblées. Je demeure toujours votre reconnaissante ancienne fille.

9. LA VOIX D'UNE CARMÉLITE

SOEUR LUCILLE-DE-LA TRINITÉ
o.c.d. (Lucille Rioux), prieure du
Carmel de Montréal,
élève de 1932-33 et 1934-1937

Béni sois-tu, Seigneur, pour les quatre années de bonheur que tu m'as fait vivre à l'ombre du Monastère des Ursulines. Là, j'ai trouvé de bonnes éducatrices, mais surtout des âmes de prière qui ont joué un rôle important dans l'orientation de ma vie de contemplative. Ici, j'aime me rappeler Mère Marie-de-l'Assomption (Gagnon) que j'ai vue plus d'une fois en oraison à genoux près de sa stalle, le dimanche après-midi.



Sœur Lucille-de-la-Trinité (Lucille Rioux), o.c.d.

Les figures aimantes des Mères Ursulines de jadis sont vivantes en mon cœur. Tous mes souvenirs sont chargés d'actions de grâces.

10. UNE ÉLÈVE DE 1908 À 1916

JEANNE DESBIENS-D'AMOURS

Je me souviens de mon temps de pensionnat chez les Sœurs de la Charité de Rimouski lorsque j'étais enfant. J'entendis parler de la fondation du Monastère des Ursulines. Les premières religieuses de cet Ordre venues à Rimouski furent accueillies par les Sœurs de la Charité. Elles surveillaient les travaux de construction de leur couvent. Nous allions en promenade visiter le chantier et nous marchions sur le soubassement. Aux récréations du soir, les Ursulines venaient parfois s'asseoir parmi nous et racontaient les faits de la vie de leur Bienheureuse Mère Marie de l'Incarnation. Nous étions assises sur nos talons... et nous rêvions d'être religieuses un jour... ce qui n'est pas arrivé pour plusieurs.

Après l'incendie du couvent des Sœurs de la Charité, survenu le 31 décembre 1907, mes parents me mirent en pension chez les Ursulines. J'avais douze ans et je fus inscrite pour septembre 1908. Je terminai en 1916 à l'École normale avec un brevet d'enseignement. Huit belles années et que de souvenirs!

Mère Marie-de-l'Annonciation vint à Rimouski deux années après



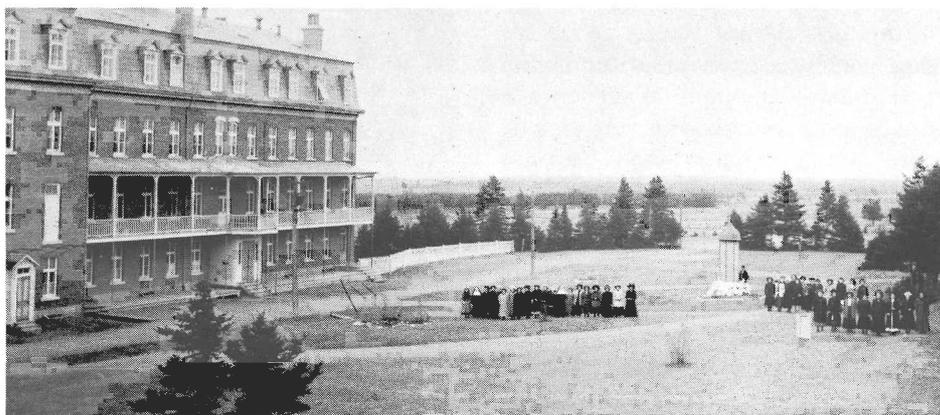
Mère Marie-de-l'Annonciation et un groupe de ses élèves. Première rangée, au centre: Jeanne Desbiens.

les premières fondatrices et était notre maîtresse de division. Espiègles que nous étions, nous lui répliquions parfois, après quelque réprimande: «Mère, je suis arrivée ici avant vous!» Chose inoubliable encore: mon frère Eudore, monseigneur Desbiens, remplaçait parfois l'aumônier pour la messe. J'allais partager son déjeuner... et c'était bon! La gourmandise était mon «péché mignon». Mère Marie-de-l'Annonciation me gardait souvent de belles croûtes de pain beurré et me les donnait à l'insu de mes compagnes...

Je me souviens d'une pantomime «Le réveil de la pensionnaire». Je devais avoir treize ans. Le rôle de l'ange était joué par Jeanne Bellavance, fille de monsieur Joseph Bellavance de Rimouski, aujourd'hui religieuse de l'Immaculée-Conception et âgée de quatre-vingt-trois ans. Mon rôle à moi était celui de Satan. Comme nous avions alors de l'habileté et de la souplesse!

Que de souvenirs encore! Je chantais le *Suscipe me, Domine* aux célébrations des professions religieuses, aux côtés de Mère Marie-de-Jésus (D'Arcy-Duggan) et de Mère Marie-du-Sacré-Cœur (Lepage). Le 25 mai 1909, le professeur Gustave Gagnon de Québec supervisait pour la première fois les examens de piano avec un confrère, monsieur Max Bohrer. En juin, j'obtenais mon degré «classe Junior».

Nous avions de grandes réceptions: monseigneur Blais, monsieur



La cour de récréation aux premières années de la fondation.

le Surintendant de l'Instruction publique, monsieur le juge et madame Tourigny et d'autres encore. Ces fêtes demandaient beaucoup de préparation. Je jouais en duo avec Marie-Thérèse Belzile, fille du Notaire Louis-de-Gonzague Belzile de Rimouski. C'était grandiose aussi les anniversaires de monsieur le Principal, de monsieur l'Aumônier, de Mère Supérieure. La joie rayonnait alors de partout.

Que dire des «exercices pour le feu» où il fallait nous engouffrer dans le grand tuyau d'amiante, à partir de l'étage des dortoirs, le cinquième, pour glisser jusqu'en bas, dans la cour. Quatre ou cinq fois de suite, les élèves montaient les escaliers «à l'épouvante»... C'étaient les émotions fortes du temps. Exercices très nécessaires à cause du danger d'incendie; mais c'étaient nos têtes folles qui ne savaient pas s'arrêter.

Heureuse d'avoir étudié chez les Ursulines, j'y ai envoyé mes filles: Aline au cours commercial et Thérèse à l'École normale et au cours classique. Les belles Amicales, assez nombreuses, m'ont souvent donné l'occasion de revoir mes compagnes devenues religieuses. Plusieurs sont décédées...; après quatre-vingts ans de vie, c'est normal.

Je suis restée très attachée à mon Alma Mater et je lui souhaite «Bonne fête!» pour ses soixante-quinze ans d'existence.

11. SOUVENIRS DE MON SÉJOUR À L'ÉCOLE NORMALE, 1908-1909

CLAUDIA MORAIS-ROY,
Normalienne de 1908 à 1909

Par un beau matin du mois d'août de l'année 1908, nos parents prennent la décision de nous envoyer à l'École normale des Ursulines de Rimouski, pour y étudier en vue de l'obtention d'un brevet d'enseignement. Nous sommes des sœurs jumelles. Imaginez quelle fête!...

Les préparatifs s'effectuent rapidement. Il faut faire vite. Deux malles sont achetées chez le marchand général de même que la lingerie et les vêtements demandés sur le prospectus.

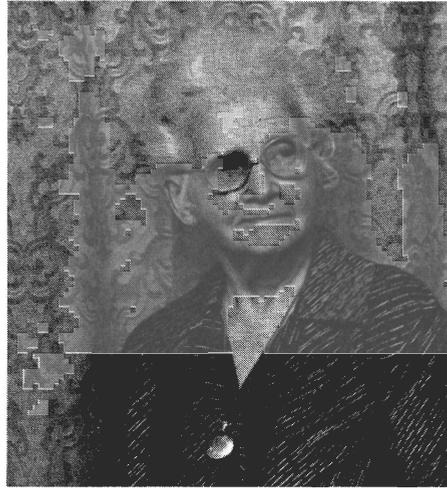
L'année précédente, nous avions fréquenté l'école de l'église, école modèle de notre village natal, et avions été préparées par mademoiselle Laure Roy, véritable éducatrice à qui je rends, ici, hommage.

Nous voici déjà au premier mercredi de septembre. C'est le grand jour pour nous... La rentrée et la reconnaissance des lieux nous impressionnent grandement et le sommeil de notre première nuit en est quelque peu perturbé...

Dès le lendemain, c'est l'ouverture des classes. Les «nouvelles», comme on nous appelle, prennent place dans une salle de classe pour y subir un examen d'entrée qui décidera de leur sort. Nous étions nombreuses. Monsieur le principal de



Les jumelles Morais à 16 ans (Photo Ad. Fournier).



Les jumelles à 87 ans : Claudia et Clara.



Signature de Clara à 87 ans :

*Mme. Clara Morais
Stagnon*

l'École normale, monsieur l'abbé François-Xavier Ross qui deviendra, en 1922, évêque de Gaspé, fait passer cet examen qu'on appelle aujourd'hui un test. Je me souviens, entre autres, de la dictée française intitulée: «Les qualités», dictée choisie qui renferme toutes les difficultés grammaticales possibles qu'une étudiante de quinze ou seize ans peut affronter. Enfin, tout se passe assez bien.

Les religieuses qui nous accueillent sont bien gentilles et savent ce que signifient, en ces premiers jours d'une longue année d'étude en perspective, les mouchoirs que plusieurs nouvelles portent à leurs yeux. Pour les premiers repas, l'appétit n'est pas trop aiguïlé... Peu à peu, on se console.

Les élèves sont classées selon la réussite de l'examen d'entrée et les cours commencent pour de bon.

Votre «humble servante» entre au cours modèle avec Mère Sainte-Catherine-de-Sienne (Goulet) comme titulaire de classe. Religieuse très distinguée, très sympathique aux jeunes filles de quinze ou seize ans qui l'admirent, une savante, une éducatrice, quoi!...

Dans la journée d'une étudiante, la récréation est un moment bien apprécié. Nous faisons connais-

sance avec les compagnes; le cercle d'amies s'élargit et, selon les caractères, nous fraternisons plus avec les unes qu'avec les autres. Ce moment de détente nous permet de rencontrer les religieuses qui enseignent, soit au cours académique, soit au cours élémentaire. Mais pour rencontrer celles qui œuvrent du côté du Pensionnat, c'est lors de réunions ou de conférences données par son excellence monseigneur André-Albert Blais, évêque de Rimouski, ou par d'autres dignitaires que l'occasion de leur parler nous est donnée.

Le jeudi, jour de congé de la semaine, est consacré à faire un peu de ménage et de brouhaha. On se démène, puis tout rentre dans l'ordre. Il y a promenades dans la cour lorsque la température le permet, chants, danses à l'intérieur, enfin, on s'amuse bien.

Le dimanche, il nous faut apprendre l'Évangile du jour par cœur, afin d'être prêtes à subir le feu des questions de monsieur le Principal. Nous avons la tremblotte! Rassurez-vous, monsieur le Principal était assez indulgent pour son auditoire.

Une semaine est écoulée déjà. Les parents des élèves viennent leur rendre visite. Le parloir est ouvert, les jeudis et dimanches, de 2 à 4 heures. Comme les dames Ursulines sont des religieuses vivant

dans un cloître, c'est à travers une grille en fer forgé, peinte en noir ou en vert foncé, que les étudiantes communiquent avec leurs visiteurs. C'est curieux à voir, c'est sévère, mais il faut bien nous soumettre à cette réalité. Malgré toutes ces contraintes, le fait d'avoir vu nos parents, d'avoir senti la chaleur de leur voix, d'avoir reçu un petit paquet..., de leur avoir raconté nos petits ennuis d'étudiantes nous fait chaud au cœur, nous console et, après leur départ, nous nous attelons courageusement à la tâche à poursuivre: celle de réussir dans nos études.

Les élèves n'avaient pas toutes «la chance» de voir leurs parents de temps à autre. Celles qui venaient du fin fond de la Gaspésie n'étaient pas demandées souvent au parloir; de plus, elles passaient le temps des Fêtes à l'École normale. C'est donc dire que quelques jeunes filles arrivaient en septembre, passaient l'année entière à l'École normale et ne revoyaient les leurs qu'en juin suivant... Elles devaient, à certains jours, avoir à vivre des heures moroses: éloignement, ennui, difficultés scolaires, règlement à observer,



Juin 1909... les jumelles sont dans le groupe...

petits bobos, enfin tout le quotidien... Qu'on vienne de la Gaspésie ou d'ailleurs, il fallait lutter et Dieu sait s'il s'en livre des combats de toutes sortes à l'extérieur de ces grandes Maisons d'éducation. Mais il n'est pas trop osé de dire qu'il est sorti, de ces murs austères, des femmes disciplinées, courageuses, fortes et bien préparées pour assumer leurs responsabilités dans les différents domaines qui les attendaient plus tard, surtout et avant tout celui de l'enseignement.

L'École normale des Ursulines de Rimouski! Ces quatre mots évoquent en moi de bien chers souvenirs. C'est une forteresse qui a mérité ses titres de noblesse!

Et vous, phalange vénérée des religieuses, je voudrais rendre hommage à votre mérite et à votre dévouement. Savez-vous tout le bien que vous avez fait?... Votre foi en l'avenir, votre compétence dans l'enseignement et votre prestige auprès des étudiantes ont permis à un nombre imposant de jeunes filles de développer tout leur potentiel et d'en faire profiter par la suite tous les jeunes qu'elles ont eu à éduquer.

Les jumelles «Morais» vous aiment bien et vous remercient.

12. MON PÈLERINAGE DANS LE PASSÉ AUX URSULINES DE RIMOUSKI

ALICE ROSS-DESROSIERS,
Élève de 1909 à 1921

Votre lettre, chère Mère, datée du 19 mai, me place tout de suite dans le contexte de mon époque. 1919-1920 était l'anniversaire de l'ordination de monsieur le Principal, monseigneur Ross et aussi, pour toute la communauté étudiante, un jour de grand pique-nique tout en haut de la ferme que vous possédiez alors...

Mon premier souvenir, c'est celui de ma première communion, le Jeudi-Saint 1910. Chaque petite communiant était accompagnée par une religieuse et, à mon grand bonheur, je l'étais de Mère Marie-de-la-Présentation de douce mémoire, fondatrice de mon Alma Mater.

Mes parents quittent Rimouski et mon cher oncle, devenu par la suite Mgr Ross, m'invite à devenir pensionnaire. J'ai neuf ans et, à chaque mois de septembre, je laisse ma famille pour trouver au Monastère des Mères (Marie-du-Carmel) et des petites sœurs et des amies...

Souvenir de ces nuits de Noël

où nous étions éveillées par des Anges... oui, avec des ailes! qui accompagnaient de leurs violons le solennel «Çà, Bergers, assemblons-nous...» qu'ils chantaient avec douceur et aussi avec conviction. Nous en étions émues aux larmes. Sous le charme de ces mélodies, nous nous habillions en parfait silence. Souvenir inoubliable, celui d'avoir porté le voile blanc destiné à une novice, Mère Saint-Joseph (Pelletier).

Souvenir du Grand-Pensionnat avec cette même Mère Saint-Joseph si attachante; elle était aussi notre professeur de cosmographie et elle nous conduisait par les gros froids de l'hiver jusqu'au fond de la cour pour découvrir les constellations qu'on avait étudiées...

Je ne puis passer sous silence l'époque de l'agrandissement de la Maison, en 1916, où les cours se poursuivaient à travers les coups de marteau, par exemple durant la classe d'histoire ancienne que nous donnait Mère Marie-de-l'Enfant-Jésus, autour d'une table du réfectoire, ou pendant que Sœur Sainte-Brigitte tartinaient les pains qui serviraient à la collation.

Après la classe de «Seconde», ce fut l'École normale (cela faisait sérieux!). C'était la formation personnelle et professionnelle avec les Mères Sainte-Catherine-de-Sienne, Saint-Augustin, Sainte-Angèle, Saint-André. Que dire aussi de notre préparation à l'enseignement à l'École-Annexe? Nous nous sentions aussi importantes que des vrais professeurs à plein temps!

À l'élémentaire, Mère Ste-Croix nous enseigne les mathématiques; Mère Marie-des-Anges, le français; au cours modèle, monsieur Fortin est chargé de la géographie et de l'algèbre.

Vient le cours académique avec Mère Sainte-Angèle en apologétique et Mère Sainte-Catherine qui nous fait vivre de bien belles heures en littérature; elle nous initie même à la versification. C'est beau, c'est agréable! J'ajoute la dactylo avec



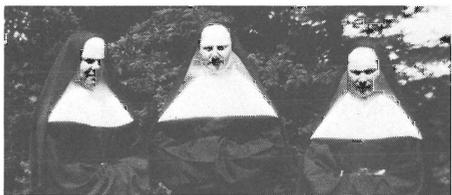
Mère Sainte-Croix.



Mère Saint-Joseph.



Mère Marie-de-l'Enfant-Jésus.



Mères Sainte-Angèle, Sainte-Catherine et Saint-André.

Mère Saint-François-Xavier. À noter que c'est par le biais du secrétariat que j'ai connu mon mari!

De ce pèlerinage dans le passé, il se dégage un fluide qui permet à nos enfants de déceler qui... un Père Eudiste, qui... une religieuse, o.s.u., qui devient amie de ma fille religieuse à Giffard. Mes filles ayant étudié la pédagogie de monseigneur Ross se sont données à l'enseignement et les garçons n'ont pas échappé à sa psychologie et à son grand désir de communiquer la connaissance.

Je conserve dans ma mémoire le souvenir de la chère Mère Marie-de-l'Annonciation qui me dénommait «sa jumelle» à cause de notre date identique d'anniversaire. Je conserve comme un chaleureux souvenir, tout vivant, sa dernière carte de souhaits.

À toutes les Ursulines de Rimouski bon souvenir amical!

13. UNE LEÇON DE PSYCHOLOGIE

MARIE-ANGE DION,
Élève de 1915 à 1922

Que peut-on faire d'une fillette espiègle, turbulente et dissipée, quand les remontrances et les punitions ne sont plus d'aucun effet? C'est la question que se posait ma mère au cours des vacances d'été 1915.

Elle vint alors chez les Ursulines rencontrer la «maîtresse générale des classes», en l'occurrence Mère Marie-de-l'Annonciation. Que de choses elles ont dû se dire au cours de cette conversation! La chère Mère m'en révéla l'essentiel, bien des années plus tard, lorsque je fus devenue assagie et adulte.

C'est ainsi que je devins demi-pensionnaire chez les Ursulines, à la rentrée scolaire du 2 septembre 1915. J'avais onze ans. On avait tout essayé, bien sûr... Mais on n'avait pas encore pris le temps de parler avec cette «petite tête dure»: lui faire confiance, encourager ses moindres progrès. Que de souvenirs de toutes ces années qui ont suivi!

Je veux nommer quelques «maîtresses de classe»: Mère Saint-Augustin, Mère Sainte-Croix, Mère Sainte-Marie, Mère Marie-de-l'Enfant-Jésus; mes «maîtresses de division»: Mère Saint-Joseph et Mère Sainte-Rose-de-Lima.

Même demi-pensionnaire, je participais à la vie de la Maison: fêtes de Noël, séances, chants, saynètes où les anges descendaient du ciel...

Je dois à mes années d'études d'avoir pu, par la suite, devenir infirmière. Au désespoir de mon père, j'ai toujours dit que je ferais une «vieille fille»... Avant l'heure, c'était promouvoir la femme de carrière; mais en ce temps-là, ce



Première rangée de gauche à droite: Mères Saint-Stanislas, Sainte-Marie, Sainte-Hélène, Sainte-Croix, Marie-de-l'Annonciation, Saint-Augustin, Marie-des-Anges, Sainte-Aurélie. Deuxième rangée: madame J.-B. Perreault (Joubert), madame Marc-André Filion, Mère Marie-de-l'Enfant-Jésus, madame Eudore Couture, mademoiselle Marie-Ange Dion, présidente de l'Amicale et madame Janine Germain-Hardy. C'était le 10 août 1952, à une réunion des amicalistes de la Maison.



Nos premières amicalistes, en 1934.

n'était pas si bien vu. Après mon cours à l'Hôpital général d'Ottawa, 1928-1932, je pratiquai ma profession en cette ville pendant huit ans. Mais ayant manifesté le désir de revenir « au pays », j'entrai à l'Unité sanitaire de Rimouski, en juin 1940. Le territoire qu'on m'assigna allait du Bic à Biencourt. J'y travaillai jusque vers les années 1960.

J'ai eu l'occasion de faire partie de l'Amicale des anciennes dès 1934 et, en 1952, j'étais élue présidente.

Je m'associe encore de tout cœur aux événements de la vie des Ursulines. J'aime à partager leurs joies comme leurs peines. Mère Marie-de-l'Annonciation nous a quittées récemment, à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, mais son souvenir et ma reconnaissance dureront toujours.

14. MON FILIAL ATTACHEMENT AUX MÈRES URSULINES DE RIMOUSKI

VÉRONIQUE DECHAMPLAIN-
ST-AMAND,
Élève de 1919 à 1930

Quand une maison d'enseignement fête son 75^e anniversaire de fondation, elle a plein de souvenirs. À toutes les religieuses disparues, va ma pensée; à celles qui sont encore parmi nous, j'offre mes chaleureuses félicitations.

Quand on a été élève chez les Ursulines de la première à la dernière année du cours que l'on dénommait à l'époque (1929-30) et ce, avec une certaine emphase, « cours supérieur », cela représente toute une série d'événements... et de sentiments... Comment oublier ces heures qui nous rappellent tant de moments heureux et parfois aussi, il faut le dire, tant de contrariétés pour nos cœurs de quinze ans. Je voudrais que toutes les religieuses qui m'ont enseigné, tant sur le plan théorique que pratique, sachent combien je leur suis redevable et combien aussi reconnaissante. Je n'en ferai pas ici la liste mais je ne puis passer sous silence le nom de Mère Marie-de-l'Annonciation dont le départ nous a tous peinés, cette femme extraordinaire qui a accédé à tous les degrés de la supériorité, voire même à celui de la longévité.

Un manquement grave à la discipline valait à celle qui l'avait commis de se présenter au bureau de la «Maîtresse générale», en l'occurrence, Mère Marie-de-l'Annonciation, pour y être réprimandée. Avec quelle maternelle bonté cette femme au cœur d'or nous accueillait. Elle avait le don de nous remettre dans le droit chemin sans que cela fasse mal. En la quittant, pour ma part, j'ai toujours reçu des friandises... Cette réprimande, en somme, était une récompense! J'ai eu droit à ce

privège quatre fois pendant mon demi-pensionnat... Comment ne pas me souvenir!...

Qu'on me permette, entre autres, de mettre en valeur l'éducatrice qu'était Mère Saint-Augustin. Je ne lui aurais jamais décerné ce titre, il y a cinquante ans. J'avais quinze ans, j'entrais à l'École normale pour y parfaire mes dernières années d'études et, l'École normale, à ce temps-là, était synonyme de pensionnat. Aucune demi-pensionnaire ne pouvait aspirer faire partie de ce groupe; mais voilà qu'à mon année de cours supérieur, monseigneur Courchesne, qui venait d'être nommé Principal, avait tout simplement aboli ce règlement... Pensionnaire depuis quelques jours, je prends conscience de ce changement. Rien ne presse plus que d'aller réclamer mon affranchissement de la tutelle!



Mère Saint-Augustin.

Je suis reçue affablement par la directrice, Mère Saint-Augustin, qui, ce dimanche soir, se montre compréhensive et semble compatir à mon sort mais, il y a un mais... qui s'est exprimé de cette façon: « Passez une bonne semaine et revenez me voir dimanche prochain ». La semaine passe. Je m'étonne moi-même de la facilité avec laquelle je répons aux exigences du règlement. Il me semble rester dans l'exactitude en me qualifiant d'élève presque modèle...

Le temps limite expiré, sûre de mon affaire, je gravis les marches de



«De notre temps», il n'y avait pas d'ascenseur...

la tribune et j'attends la réponse de celle qui, de son regard, rejoint mes yeux interrogateurs, le tout pour m'entendre dire d'un ton qui n'admet pas de réplique: « Vous avez passé la semaine, vous en passerez bien d'autres! »

Espoir évanoui; je dois, à l'exception des autres élèves, vivre une dernière année comme pensionnaire. J'en suis fort déçue et, dans ma petite tête, tourne en rond un sentiment profond d'injustice, mais avec le recul du temps, je réalise que ces deux années m'ont apporté beaucoup: elles m'ont appris à m'adapter, à me discipliner, à me conformer aux événements, ce qui est si utile dans la vie de tous les jours...

Qu'on me permette d'exprimer à vous toutes, chères Mères, dont le dévouement ne se mesure pas, mes sentiments de vive gratitude et mon filial attachement.

Puisse Dieu permettre que nous nous retrouvions, une fois encore, pour fêter le centième anniversaire de cette Maison qui, dans les cœurs, ne vieillit pas.

15. HEUREUX SOUVENIRS D'ANTAN

ERNESTINE CULLEN-DESROCHERS,
Saint-David
Élève de 1919 à 1921

Avec plaisir, je joins ma voix à celle des anciennes du Monastère des Ursulines de Rimouski, pour rendre hommage à ceux et celles qui se sont dévoués à notre formation.

J'étais « nouvelle » (expression bien connue) en arrivant au cours modèle, en septembre 1919, et j'eus l'avantage de retourner, en 1920, pour le cours académique.

Parmi mes souvenirs, je dois faire un choix difficile...

Native de Carleton, j'avais eu comme institutrice mademoiselle Rachel Ahier, et j'eus la joie de la reconnaître, sous le nom de Mère Sainte-Marie parmi celles qui nous accueillirent; elle a été dans la suite, professeur d'anglais.

Je revois monseigneur Ross faire son entrée solennelle du dimanche matin, accompagné de Mère Sainte-Catherine-de-Sienne, à sa droite, et de Mère Sainte-Angèle ou de Mère Saint-André, à sa gauche, pour une sorte de « jugement général »: la lecture des notes et aussi pour sa conférence hebdomadaire. C'était un bon stimulant pour la semaine suivante!...

Je me revois jouer *Anne de Bretagne*, comme substitut, et donner à monseigneur Ross la crainte que le baldaquin princier ne soit pas assez élevé pour ma tête couronnée...

En revoyant Mère Marie-des-Anges, je lui demande si elle se souvient de ma *dévotion* à la grammaire Robert...

En pensant à Mère Saint-Joseph, je revis nos récréations sous les étoiles qu'elle connaissait toutes par leur nom...

Pour entretenir tous ces souvenirs et beaucoup d'autres, madame Alice Ross-Desrosiers et moi avons toujours entretenu, depuis soixante ans, les relations d'une amitié que nous avons nouée au Monastère. Entre Ville Beauport, où Alice demeure présentement, et Saint-David de Lévis, les appels téléphoniques passent nombreux, et les noms de nos chères Mères sont souvent entendus...

Je n'oublie pas mes professeurs de piano, Mère Marie-de-l'Immacu-



En 1931... Alice Ross et Ernestine Cullen.



En 1970: Mères Marie-de-l'Annonciation, Saint-Joseph, Saint-Augustin, Marie-des-Anges et madame Alice Ross-Desrosiers.



En 1972: un groupe d'anciennes avec Mère Marie-de-l'Annonciation alors âgée de 91 ans.



En 1931, au jubilé d'argent de la Maison, Mère Marie-du-Sacré-Cœur et un groupe de ses élèves.



Un autre groupe de religieuses et d'élèves.

lée-Conception et Mère Marie-du-Sacré-Cœur, de même que le bon professeur d'arithmétique, monsieur Jean-Baptiste-Robert Fortin.

Puisse la regrettée Mère Marie-de-l'Annonciation, décédée le 4 juin 1980, avec qui j'ai eu le bonheur d'entretenir une longue relation par correspondance, dire à toutes celles qu'elle a rejointes dans l'au-delà, mon souvenir impérissable et ma reconnaissance éternelle.

16. TÉMOIGNAGE

SIMONE DION, Saint-Arsène
Élève de 1929 à 1933

J'ai terminé mes études en 1933; mes souvenirs datent donc d'un demi-siècle. Malgré le temps écoulé, ma mémoire fidèle retourne avec plaisir vers ces années que nos maîtresses nous assuraient être les plus belles de notre vie. Certes, le temps leur a donné grandement raison.

Je regrette infiniment que le Monastère ait été vendu et je suis un peu surprise de voir les religieuses ainsi dispersées.

Je ne puis énumérer tous les souvenirs qui affluent à ma mémoire. Le plus lointain remonte au premier Noël passé au Couvent, alors que, pour la messe de minuit, nous étions éveillées par des élèves «déguisées» en anges qui faisaient le tour du dortoir en chantant au son du violon: «Ça, Bergers...» La surprise était réservée aux «Nouvelles» et comme je n'avais que 13 ans, je fus très impressionnée. Que les étudiantes d'aujourd'hui nous trouveraient naïves!



La cour de récréation en 1930.

Les cours de philosophie et d'instruction religieuse donnés par monseigneur Courchesne, archevêque de Rimouski, comptent parmi les événements les plus mémorables de cette époque. Sa distinction, sa grande bonté et ses sages directives le faisaient admirer de toutes. Je note aussi les séances pédagogiques, les fêtes de Monseigneur, de monsieur l'Aumônier, de Mère Supérieure qui étaient des distractions très appréciées et suffisaient à égayer la monotonie d'une vie de pensionnaire. Ayant étudié quatre ans à l'École normale et obtenu un «diplôme supérieur» (c'était le brevet du temps), j'avoue qu'il m'en coûtait de quitter cette Institution et les bonnes Mères qui m'avaient donné, avec une saine éducation et une solide instruction, des conseils efficaces pour vaincre les difficultés qui se présenteraient sur le long chemin de la vie.

17. DES ANGES... À L'ENFANT-JÉSUS... DE LA CRÈCHE... AUX BISCUITS «MARSHMALLOW»...

JANINE GERMAIN-HARDY
Élève de 1930 à 1936

Je veux parler de cette époque, peut-être trop tôt révolue, des Noëls au couvent.

Vous vous souvenez?...

— Les «toilettes» blanches que nous descendions précautionneusement de la lingerie...

— Cet émoi nostalgique qui s'emparait de nos cœurs alors que nous ima-

ginions le panorama coloré du Noël en famille...

— Notre sommeil, libérateur de nos impatiences et de nos angoisses...

— Cette musique, venue du fond de la nuit, qu'accompagnaient «les anges», aux voix frêles et menues, entonnant, pour nous éveiller en douceur, les vieux airs toujours populaires des «Anges dans nos campagnes» et de «Ça bergers»...

Vous vous souvenez?...

— De ce long défilé dans les corridors du cloître... du blanc des robes... du noir des manteaux de chœur... où âges et couleurs ne faisaient pas problème?...

— De «Mère Supérieure» qui déposait durant quelques minutes dans chacune des crèches de chacune des divisions un mignon petit Jésus porté par la plus petite des «Petites»?...

Vous vous souvenez?...

— De la chapelle dans ses habits de fête?...

— Du réfectoire où nous nous retrouvions devant un bol de bouillon chaud et l'affriolante perspective de couronner ce réveillon frugal de biscuits gonflés de «marshmallow», du blanc et du rose?...

Vous vous souvenez?...

— De l'ordo dans la grande salle de l'École normale en présence des notables de la maison? De cet ordo distributeur de points bons ou mauvais attribués à chacune de nous selon son mérite ou son démerite?...

Vous vous souvenez?...

— De la lecture des «pointes»... jeu sans malice où l'on s'amusait à identifier chacune selon ses lubies, ses manies ou ses caprices? Une suce pour qui dévorait ses crayons... un collier de cœurs pour un cœur en effervescence?...

Noël au couvent avec tout son cortège d'anges, d'Enfant-Jésus, de guimpes blanches, de robes noires, de secrets, de révélations et de ten-

dresse, voilà des images que je chéris et que je déroule avec encore grande émotion devant les yeux intrigués ou perplexes de mes enfants et de mes petits-enfants.

18. UN CORDIAL MERCI

LAURETTE MOREAULT
Élève de 1930 à 1936

Voici une anecdote que je me plais à raconter; elle souligne la mansuétude de notre regrettée Mère Marie-de-l'Annonciation envers les jeunes espiègles que nous étions.

Pendant l'étude de quatre heures, en fin d'après-midi, je babilais ferme avec ma voisine de pupitre, Jacqueline Péloquin. Cet écart au silence nous valut à toutes deux plusieurs vains rappels à l'ordre. À un moment donné, notre maîtresse, fatiguée de nos chuchotements, ordonna à Jacqueline d'aller rendre compte de ses incartades à la Maîtresse générale d'alors, Mère Marie-de-l'Annonciation. La coupable part, toute penaude, pour revenir dix minutes plus tard toute rassérénée. Ma curiosité piquée, je suis pressée de savoir comment s'est passée l'entrevue. Sous prétexte de prendre un livre, je m'abrite derrière le couvercle relevé de mon pupitre pour chuchoter: «Qu'est-ce que la Maîtresse générale t'a dit?» Et, Jacqueline de

répondre: «Elle m'a donné des biscuits»! Combien de nos étourderies ne furent pas punies plus sévèrement... Pour ma part, mon indiscipline et ma turbulence m'ont valu mauvaises notes et réprimandes non volées. Mes hauts faits, très rares, étaient, au contraire, montés en épingle.

Mes cinq années de pensionnat accomplies, je pars sans amertume et, toujours, je reviens à mon Alma Mater contente de revoir mes Mères. Avec elles, je me réjouis des célébrations qui marquent les soixante-quinze années de labeur dévoué et efficace dont j'ai bénéficié. Je les remercie donc cordialement.

19. LE CENTRE MARIE-DE-L'INCARNATION, UN COIN DE BON ACCUEIL

JACQUELINE MAROIS-LACOMBE
Élève de 1936 à 1940

Ancienne élève résidant à Rimouski, je n'ai jamais attendu une invitation pour monter aux Ursulines. J'ai mon coin privilégié, le Centre Marie-de-l'Incarnation, où je suis toujours sûre d'être attendue et bien accueillie.

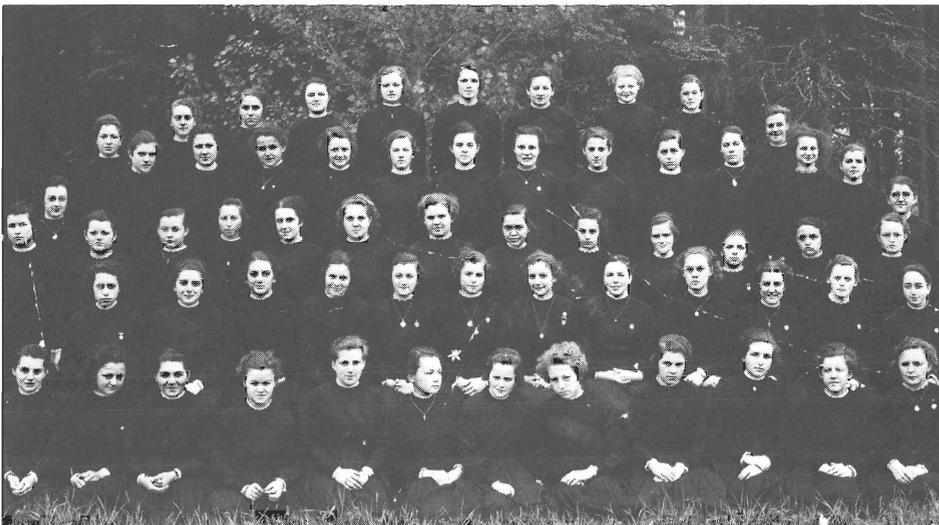
Il y a déjà plus de vingt ans, en 1957, la porte du Centre s'ouvrait sur le corridor de la Procure. J'étais

alors une jeune mère de famille et j'avais bien des supplications à déposer dans les mains de Mère Marie de l'Incarnation: la santé des enfants, leurs études, l'emploi du mari, le bien matériel ou spirituel de tous.

Sœur Marie-du-Calvaire, dans son rôle de propagandiste, me remplissait le cœur de confiance et les mains de brochures, d'images ou de reliques. De retour à la maison, c'était à mon tour d'être apôtre de la dévotion à la Vénérable Mère. Que de pieuses invocations, que de neuvaines, que de promesses ou d'offrandes nous avons fait monter vers elle! De quelle façon discrète ou apparente elle nous a exaucés! Mes onze enfants n'ont pu vivre et grandir sans connaître mon secret, sans savoir où j'allais, dans les difficultés communes, refaire mes provisions de patience et d'espérance.



«C'est là que je refais mon plein d'espoir» (photo Gérard Lacombe).



Normaliennes de l'année 1935-1936. Laurette Moreault, 2e rangée, 4e à gauche.

Depuis 1970, depuis le déménagement du Centre au numéro 211 de la rue Notre-Dame Est, je viens encore sonner à une porte qui m'est familière. Sous le grand cadre qui représente la Vénérable Mère, aujourd'hui Bienheureuse, j'aime encore prier avec Sœur Marie-du-Calvaire, l'ardente propagandiste de toujours.

Ce sont des actions de grâces que j'apporte aujourd'hui. Mon mari, récemment guéri après une grave intervention, témoigne avec moi que la bienheureuse Marie de l'Incarnation offre à tous, chez les Ursulines, un Centre de bon accueil.

20. AVANT ET APRÈS LA FLAMBÉE

CÉCILE GAUTHIER-PINEAU, Rimouski
Élève de 1936 à 1938

J'appartiens au groupe de normaliennes dont la vie étudiante a été marquée par l'événement du 13 janvier 1937. J'ai peut-être plus de raison qu'une autre de me rappeler cette date, car j'ai vu la première flambée.

Éveillée vers les minuit, j'ai entendu, dans le grand dortoir silencieux, un bruit insolite, comme un pétilllement étouffé. L'odeur de la fumée et, surtout, la première flamme aperçue au plafond, alors que je faisais ma petite enquête, m'ont convaincue qu'il y avait du feu au-dessus de nos têtes.

Je bénis le Seigneur qui m'a dicté, à moi qui n'avais alors que quatorze ans, les choses qu'il fallait faire: frapper à la cellule de la religieuse qui partageait notre dortoir et éveiller discrètement la règlementaire des élèves, Bernadette Bérubé. Le coup de cloche qui a éveillé les deux cent dix élèves endormies leur a semblé être celui de la messe matinale. Toutes se sont empressées de faire les gestes habituels: s'habiller et se diriger vers la chapelle illuminée, dans l'aile à l'épreuve du feu. Aucune panique, aucune scène de frayeur. Notre exode vers le couvent hospitalier des chères Sœurs du Saint-Rosaire s'est même fait en bon ordre, sous un ciel clair où les flammes rouges montaient, comme celles des cierges, droit vers les étoiles.

Nous avons donc, cette nuit-là, sauvé nos vies, mais nos études ont été quelque temps en péril. Heureusement que le maire de la ville, docteur Louis-Joseph Moreault, et les citoyens de Rimouski ont bien voulu prêter les locaux de l'Hôtel de Ville, assurant la continuité des classes, mais dans des conditions assez précaires.

Après la flambée, nous avons connu l'entassement dans des salles



Madame Cécile Gauthier-Pineau.



Durant la flambée.

assez peu fonctionnelles pour le nouvel usage qu'on leur demandait. Les maîtresses de division, Mère Saint-Augustin et Mère Marie-de-l'Enfant-Jésus ont partagé notre «dérangement» avec l'infirmière, Mère Saint-Louis-de-Gonzague; les professeurs, demeurant dans la partie du Monastère épargnée par le feu, avaient la possibilité de voyager.

Nous qui avons été témoins de la destruction, nous avons pu suivre de près la reconstruction. Le Monastère nouvellement bâti, plus spacieux et plus moderne, nous a ouvert ses portes vers la fin de notre stage d'études, soit en avril 1938.

Je suis donc de la génération qui a connu l'époque avant et après la flambée. Je suis certaine que celles qui ont vécu avec moi ces années ont pu, à un moment ou à l'autre de leur vie, profiter d'une expérience qui nous a valu une plus grande facilité d'adaptation au «dérangement». À quelque chose, le malheur est toujours bon...

21. LES VERS LIBRES DU SOUVENIR

CLAIRE L'HEUREUX-DUBÉ
Élève de 1937 à 1943

C'était vers les années quarante
Chez les petites, les moyennes et les
grandes...

C'était entre le feu
Et le grand déménagement.
Je me rappelle ces jours heureux,
Je me souviens de ce couvent.

Pensionnaires au Monastère,
D'où l'on ne sortait guère
Qu'à la Noël et aux Jours Saints,
Et nous trouvions cela bien loin!

Messe quotidienne, vêpres
dominicales,
Prières et cantiques en chorale,
Classe, récréation, étude,
C'était à la vie un prélude!

Les joies du parloir,
Les notes du dimanche soir,
Le grand silence au dortoir,
La lecture au réfectoire!

Ste-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus,
St-Augustin, Marie-de-Jésus,
Marie-du-Calvaire, Ste-Aurélien,
St-Jean-de-la-Croix, Angèle-Mérici...

C'étaient nos Mères!
Si elles nous paraissaient austères,
Sous leurs robes noires et longues
Se cachait la bonté du monde.

Ces temps sont révolus.
De Mères, il n'y a plus.
Nos enfants ne peuvent plus
Connaître ce qu'ils ont perdu...

C'était vers les années quarante
Chez les petites, les moyennes et
les grandes...

22. SOUVENIRS DE MES 8-12 ANS...

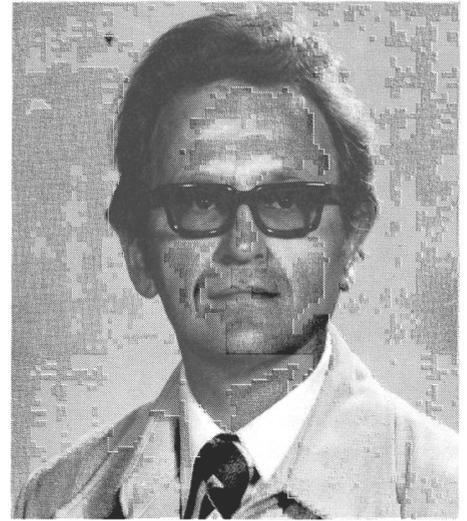
JEAN-MARIE DUMONT, eudiste.
Élève de 1937 à 1940

«L'INTERNAT: un mal nécessaire!»

Voilà ce qu'affirmait le pittoresque supérieur du collège eudiste de Bathurst, N.B.; et cela, 4 ou 5 ans après ma «promotion» (7^e année) au Pensionnat Saint-Georges. Homme



Claire L'Heureux-Dubé: 5e rangée, 10e à partir de la gauche.



Père Jean-Marie Dumont, eudiste.

aujourd'hui «vénérable» et toujours actif, mon ancien supérieur avait été, il faut le dire, recteur de l'Externat classique de Limoilou, avant de «s'exiler» au Nouveau-Brunswick!

Un «mal» nécessaire...

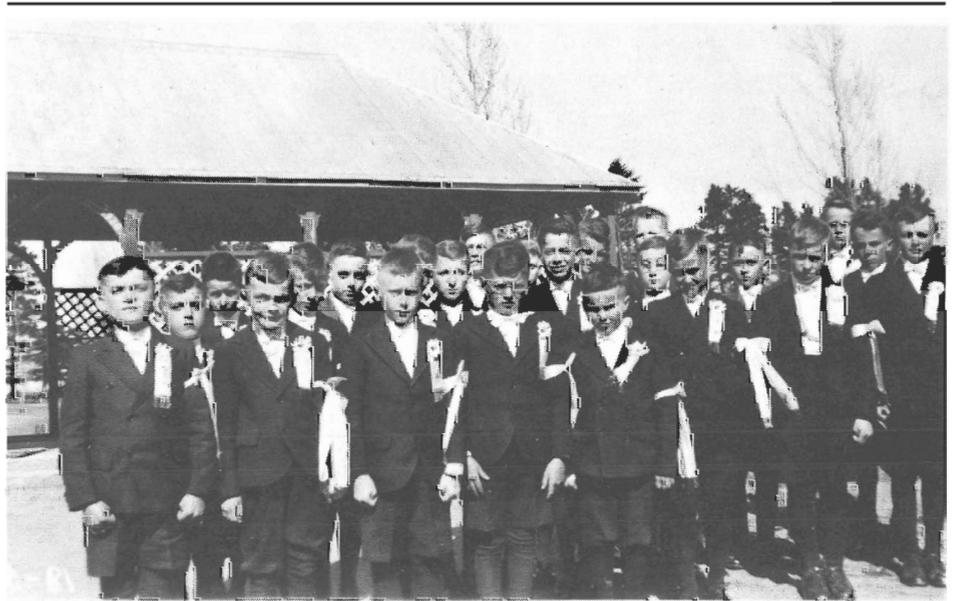
Mais dans quel contexte? L'enfant de Campbellton, N.B., qui termine en 1937 sa deuxième année élémentaire, ne peut vraiment pas poursuivre, de façon convenable, l'apprentissage de sa langue maternelle, à moins de «s'expatrier» au Québec. Les «bons parents», soucieux de donner ce qu'il y a de mieux à leurs enfants, acceptent alors de déboursier la «grosse somme» de 125,00\$ pour couvrir les frais de la pension d'une année au Monastère des Ursulines de Rimouski. Cela — et j'insiste — se fait à coups de sacrifices, même si le papa est médecin! La reprise économique, déclenchée par le second conflit mondial, ne viendra que plus tard.

Mais avant d'aller plus loin, je m'accorde, ici maintenant, un moment de concentration..., chose difficile pour moi, distrait depuis toujours... et pourtant, lorsque le coup est donné, comme c'est agréable!

Qu'est-ce qui «monte» en moi... qu'est-ce qui émerge lorsque j'évoque les vieux souvenirs de Ri-

mouski? Je réponds: d'abord des noms de personnes... Saint-Bernard, Marie-de-Lourdes, Sainte-Gertrude, Saint-Pierre, Saint-Paul, etc. Ces personnes sont présentes dans ma vie par les souvenirs qu'elles m'ont laissés. Par exemple, le talent bricoleur de Marie-de-Lourdes plaisait aux garçons, «patenteux» à cet âge. Par contre, la leçon de piano avec Marie-de-Jésus, c'était quelque chose de plus sérieux! Sainte-Madeleine, d'heureuse mémoire, était certes plus patiente avec les enfants; on l'appelait gentiment «pédale douce» (al-

lusion à son talent sur les grandes orgues). Je me rappelle aussi du départ de Marie-du-Calvaire pour le Japon, événement qui marque pour moi le premier éveil missionnaire. Comme quoi, l'exemple, le témoignage vécu sont toujours les meilleures pièces à conviction! Autres personnes importantes à mes côtés: Thérèse et Françoise, «mes grandes sœurs», signe d'une présence familiale, bonnes conseillères, encourageantes à l'heure des virages difficiles à prendre!



C'était... hier...

J'ai besoin d'une deuxième pause pour m'assurer de n'oublier personne. Tout de même... Pas possible de tout me rappeler, encore moins de tout dire!

Les deux prêtres du « couvent », l'abbé Chénard, vieillard à sa retraite, et l'abbé Charest, pétillant et cordial, m'ont laissé le souvenir de pasteurs engagés et attachants. J'aimais accompagner ces deux prêtres à l'autel, les rencontrer aussi à l'heure de réconciliation. L'abbé Charest venait facilement, le soir, passer un bout de récréation avec nous. « Les Allemands ont envahi la Belgique..., bientôt, ce sera la France », nous disait-il, avec émotion et force détails puisés sans doute, à la meilleure source: le journal *l'Action catholique*! J'aurais passé des heures à l'écouter, surtout lorsque les Alliés reprirent le dessus. « Nos soldats font du bon travail en Afrique du Nord... Les Allemands ont perdu leur plus gros navire de guerre... »

Le Pensionnat Saint-Georges, c'est tout cela! Mais aussi l'ensemble des événements, grands et petits, que nous vivions jour après jour. Par exemple, la visite royale de 1939...

Georges VI et Elizabeth,... exactement les prénoms de mes père et mère! Ces derniers, tout comme les souverains britanniques, venaient d'après moi trop rarement à Rimouski (caprice d'enfant?) et vivaient, eux aussi, loin de moi... à 125 milles! Georges VI et Elizabeth passent donc au large de Rimouski à bord d'un bel Empress tout blanc, escorté de quatre destroyers...

Ça, c'est quelque chose à voir! Tellement que Mère Sainte-Gertrude nous permet, pour la circonstance, de monter sur le toit pour admirer le convoi! Voilà un événement que j'ai vécu en profondeur! Sans doute la monarchie me parlait davantage à cette époque!

Je mentionne d'autres événements, moins spectaculaires, comme les classes avec le *Petit Catéchisme de la province de Québec*, où il n'est guère question d'admirer le coucher de soleil, les étoiles, etc. Aussi, les règles du participe passé, les dictées avec Mère Sainte-Gertrude.

Que dire maintenant des jeux? Le vocable, à l'époque, englobe tout: glissade, patins, dames chinoises,

etc... Mêmes les excursions dans le bois où chacun grave ses lettres initiales sur un tronc de bouleau, avec promesse de revenir « voir ça » dans dix ou quinze ans! Et les discussions de toutes sortes entre copains: « l'Oldsmobile de mon père est aussi bonne, meilleure que la Chrysler de ton père »... « Rimouski n'est pas plus gros que Campbellton..., regarde dans ton dictionnaire: Campbellton (7 000 h.), Rimouski (6 800 h.)! » Qui eût dit alors que le « gros village » de monseigneur Courchesne allait bientôt doubler, tripler son ancien rival du Nouveau-Brunswick!

Une célébration (*cérémonie*, disait-on...) de prise d'habit, ça aussi c'est quelque chose! Belle « robe de mariée », la chapelle pleine de visiteurs, Mère Marie-de-Jésus à l'orgue avec ses meilleures fugues et préludes... Or, un bon jour, c'est Simone Chamard qui « prononce ses vœux »... Simone, une fille de « par chez nous », sœur de Françoise, d'Huguette, toutes deux amies de mes sœurs aînées, et de Claude, mon copain. Nos parents, presque voisins (Matapédia-Campbellton), se connaissaient et s'appréciaient. Grande



Cérémonie de prise d'habit.

fête donc chez les Ursulines! L'Archevêque en personne préside la célébration. Tout se termine bien. Sûrement, l'exemple de l'engagement, dans le sillage de Marie de l'Incarnation, ouvre les cœurs à la générosité... bien plus que le «sermon de circonstance» qui passe plusieurs coudées au-dessus de nos têtes de pré-adolescents!

Autre grand événement: le tricentenaire de l'arrivée de Marie de l'Incarnation à Québec — 1639-1939 — avec «la grande séance» préparée des semaines à l'avance; on étrenne alors un système sonore ultra-moderne, avec nouveaux micros et nouvelles enceintes sonores... Cet été, lors de la glorification des nouveaux bienheureux, j'ai rappelé aux paroissiens de Havre Saint-Pierre les souvenirs du tricentenaire de la venue de cette «grande Dame de notre Histoire».

Oui, le pensionnat Saint-Georges, c'est tout cela. Bel ensemble de personnes dévouées, d'événements divers, heures de joie et, aussi, moments d'ennui..., inévitables pour l'enfant séparé si jeune de son foyer! L'internat — le «pensionnat» de jadis — est un mal nécessaire. D'accord! Formule aujourd'hui périmée, ou à peu près. Signe de progrès, je pense. Mais en 1937-40, pouvait-on souhaiter mieux?

Les deux fillettes de la rue du Parloir à Québec, l'une française, l'autre amérindienne, regardent, a-t-



Mère Saint-Augustin avec un groupe de normaliennes.

on dit, avec émerveillement le visage souriant de Marie de l'Incarnation et semblent lui dire: «Merci d'être venue!» Les paragraphes qui précèdent expriment, à leur manière, un sentiment de reconnaissance pour tous les sourires, les bonnes paroles, parfois même les gros yeux... bref, tout ce dévouement à la suite de celle qu'on appelle «la mère de l'église canadienne».

23. À TOUTES NOS CHÈRES MÈRES

MYRIAM ROUSSEAU-GUITARD
Élève de 1940 à 1949

C'est avec joie que je dois répondre à votre invitation. C'est un doux devoir pour une ancienne qui a vécu sept ans au cher Monastère. Comment décrire ces souvenirs? Ils sont si nombreux! Que de visages rencontrés, que d'événements heureux et tristes parfois, j'y ai vécus!

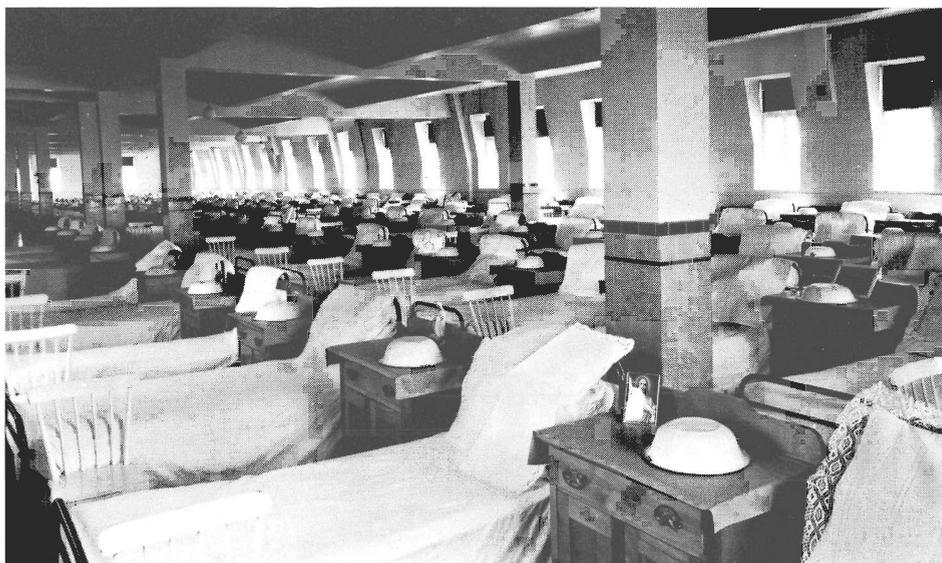
Souvent, je me plais à repasser certains faits. Je me rappelle la rentrée de septembre où il fallait monter tant d'escaliers avec nos «couvercles de valise» remplis...; les grands congés où *les chanceuses* sortaient en ville et même plus loin...

J'ai gardé à la mémoire, les processions du 8 décembre, les émouvantes messes grégoriennes qu'on exerçait, les belles séances où les élèves étaient en blanc, surtout à la distribution des prix... Que d'émotions!

Qui ne se souvient des *notes du dimanche* qui parfois donnaient la frousse? Les normaliennes pensent encore *au réveil du matin* par Mère Saint-Augustin qui, d'une voix majestueuse, haute et forte, entonnait: «Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit...»

Que dire des belles «prises d'habit religieux» où souvent j'ai eu l'honneur de porter le voile des nouvelles novices... Tout cela est si frais dans ma mémoire!

J'ai eu le privilège d'assister, plusieurs fois, aux harmonieuses messes de minuit (Ayant passé les fêtes au Monastère). Que de gâteries! Un petit fait dont je me souviens: nous allions à Noël ou au jour de l'an visiter la «Maîtresse générale», Mère Marie-de-l'Annonciation. Elle nous offrait ses vœux et, pour la circonstance, nous recevions une copieuse orange et un énorme... et délicieux morceau de sucre à la crème. N'était-ce pas une tradition du Vieux-Monastère de Québec? On le dit...



En 1940: le grand dortoir des normaliennes.

Enfin, il y aurait trop de choses à dire. Je dois laisser à d'autres la chance de s'exprimer. Mais le temps est à la reconnaissance; c'est pourquoi, je voudrais, avant de terminer, dire celle qui déborde de mon cœur en ce moment.

Comme j'ai été élève dans toutes les divisions: petit, moyen, grand-pensionnat et École normale, cela veut dire que bien du monde s'est occupé de moi. La bonne formation reçue par les filles de Marie de l'Incarnation ne s'efface toujours pas...

Merci à vous, chères éducatrices, qui, pendant tant d'années, avez été mes «secondes Mères». Merci à vous qui êtes parties pour l'Au-Delà et si nombreuses déjà! Que Dieu vous prenne avec Lui pour goûter toutes les joies célestes qu'Il vous réserve. À vous, qui œuvrez encore, merci!...

Que le récent honneur qui a été conféré à votre Mère Fondatrice, rejaillisse sur vous toutes, ses chères Filles, et sur toute la famille «ursulienne» dont nous faisons partie avec joie. Félicitations et bon 75^e anniversaire!

Une ancienne qui sera toujours, quels que soient la distance et les âges, votre «petite fille».

24. QUINZE ANS DE PENSIONNAT CHEZ LES URSULINES: ONZE À RIMOUSKI ET QUATRE À QUÉBEC

MONIQUE ROY
Élève de 1942 à 1952 et de
1957 à 1958

Même s'il faut remonter à une trentaine d'années en arrière, ces années de pensionnat qui ont débuté au commencement de 1942, me reviennent bien souvent à la mémoire. Quelquefois je n'ai qu'à fermer les yeux et c'est comme si j'étais encore là. Ce sont des impressions, des odeurs, des sentiments qui me rattachent à ces jours qui, en fait, ne m'ont jamais quittée complètement.



Distribution des prix, juin 1952.

À cinq ans, j'ai été accueillie par ces religieuses qui m'ont dispensé éducation et instruction. Je me souviens de ce jour comme si c'était d'hier: le premier souper, la première récréation. Toujours ces nombreuses années commençaient dans la joie.

Que de visages amis apparaissent encore; ces religieuses et ces compagnes qui m'ont accompagnée pendant mes études. Les méthodes d'éducation d'alors pourraient peut-être sembler sévères de nos jours, mais combien efficaces elles étaient!

Durant mes années d'étude à l'élémentaire, les saisons et les étapes passaient vite parce qu'il y avait toujours des moyens concrets pour nous encourager à l'étude et aussi à être sages... (disons que ça ne réussissait pas toujours du premier coup avec moi...).

Bientôt, ce furent les années d'étude secondaire et le cours classique avec toutes les matières qui nous étaient enseignées de façon à nous faire aimer l'étude et la culture... L'époque des examens était un moment exceptionnel. Ces jours étaient organisés de façon à ce que nous vivions comme dans un monde à part; rien ne venait nous déranger et les religieuses nous distribuaient mille et une gâteries...

Vraiment, tout était mis en œuvre pour que chaque enfant se développe harmonieusement à tous

les points de vue. Il y avait de bons professeurs de musique, de dessin, de peinture; chaque élève pouvait apprendre la couture, la broderie et le tricot. Autant de choses qui venaient rompre la monotonie quotidienne.

Il est donc impossible d'oublier ces années qui furent magnifiques. Si, à un moment donné, des nuages ont assombri notre ciel, ils ont été oubliés rapidement. Je garde en mémoire ce qui fut le plus beau, et ce sont des mercis que je formule aujourd'hui pour toutes ces années de formation qui ont été si utiles dans ma vie.

En soixante-quinze ans d'expérience, les Ursulines ont vu défiler des milliers de jeunes filles, les ont formées et, aujourd'hui, la plupart d'entre elles pourraient écrire, comme moi, ce témoignage de reconnaissance.

25. CE QU'A ÉTÉ POUR MOI LE MONASTÈRE DES URSULINES

GISÈLE LABBÉ
Élève de 1942 à 1944

Je suis heureuse, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de la fondation des Ursulines à Rimouski, d'apporter mon humble témoignage d'ancienne élève de l'École normale.

Que de souvenirs profonds je garde de ces deux années passées à

l'ombre de femmes généreuses qui nous ont fait aimer le beau et le grand!

Je me rappelle mon entrée en septembre 1942, alors que je ressentais le bonheur de me sentir «chez moi» avec le goût d'apprendre et de tout connaître.

Je garde un souvenir ému de tous mes professeurs et je n'en ai oublié aucun.

Comment ne pas passer nos impressions entre compagnes alors que Mère Marie-de-la-Nativité nous lisait si «amoureusement» les vers de Corneille, de Racine ou de Lamartine. Avait-elle déjà été «amoureuse», cette chère Mère? Que d'ambitions elle avait pour nous! Comme il fallait en emmagasiner du savoir pour être, l'année suivante, les dignes élèves de sa sœur, Mère Sainte-Aurélie.

Et les maîtresses de division? Je n'en ai eu que deux mais non les moindres: une Mère Saint-Augustin digne des grands «chefs» et une chère Mère Saint-François-d'Assise qui savait nous «adoucir» la voie du règlement.

Je garde intacte une reconnaissance à toutes les religieuses que j'ai connues, qui m'ont édifiée, qui m'ont fait aimer la vie, la beauté du monde, la valeur de l'amitié, le don de soi, la charité envers les autres et aussi l'acceptation face aux «croix» de la vie. Vous souvenez-vous, Mère Saint-François-d'Assise?...

Je me rappelle également Mère Sainte-Ursule qui savait encourager les élèves de peu de talent pour le dessin, et j'étais si peu douée pour cet art!...

Et les biscuits «escamotés» à Mère Marie-de-l'Ange-Gardien durant les cours d'art culinaire! Ne pouvait en manger à l'infirmerie qui voulait, alors pourquoi ne pas se servir tout de suite?

Et Mère Marie-du-Bon-Conseil avec ses cours de pédagogie. Les cours d'anglais de Mère Saint-Stanislas et ceux du professeur, monsieur



Mère Marie-de-la-Nativité.



Mère Saint-François-d'Assise.

Mercier, sans oublier le cours de géographie de ce dernier. À nous faire rêver qu'il avait déjà fait le tour du monde!

Et nos petites maladies chez Mère Saint-Louis. Les séances de chant avec Mère Saint-Dominique. Et la vigilance et la bonté de Mère Marie-de-l'Annonciation. Enfin, il y en aurait à raconter des pages et des pages de souvenirs.

Lorsque je rencontre des compagnes de classes, dont quelques-unes sont devenues de véritables amies, il est toujours bien agréable de ressasser les vieux souvenirs et de constater que quelques compagnes ont bien réalisé le rêve de Mère Marie de l'Incarnation: telle une Pierrette Chassé, telle une Monique Coulombe, telle une Thérèse Vézina et les autres.

À toutes les religieuses qui m'ont donné cet esprit de recherche, d'amour du travail, du beau et du bien, je dis *MERCI*. Je garde de vous toutes le meilleur des souvenirs et, avec mes compagnes des années 1942 à 1944, j'offre mes félicitations et mon témoignage d'admiration pour ce qu'a été pour nous le Monastère des Ursulines, comme nous l'appelions en ce temps-là.

26. MÈRE SAINTE-AURÉLIE, PÉDAGOGUE ET ÉDUCATRICE

LILIANE BOULANGER

Élève de 1942 à 1944

Si l'on ne sait jamais vraiment exprimer correctement tout ce que l'on ressent, lorsqu'il s'agit de parler de ceux qui nous sont chers, comment, moi, pourrais-je y parvenir en parlant de Mère Sainte-Aurélie?



Mère Sainte-Aurélie.

Je tenterai, en puisant dans mes souvenirs d'étudiante, de cerner quelques aspects de sa riche personnalité dont le souci de l'excellence et l'amour du savoir étaient la foi.

Menuë, discrète, plongée dans quelque réflexion philosophique ou préoccupée par l'exposé qui doit constituer sa leçon, je la vois encore longer le couloir qui la conduit à la salle de classe, où je me revois étudiante en cette année 1942. Quelle éducatrice! Quelle pédagogue! Calme, profondément imbue de pédagogie, riche d'une vaste culture, elle ne tardera pas à trouver en moi une élève attentive, curieuse et avide de

connaître. Sa compréhension, sa puissance d'analyse, sa sensationnelle capacité d'écouter éveilleront en moi le besoin de questionner, la nécessité de savoir et d'approfondir pour m'amener au refus systématique des réponses stéréotypées et, même, éveiller chez moi une certaine tendance à la contestation...

La valeur de son enseignement, la profondeur de ses connaissances, la discrétion avec laquelle elle expose sa science feront de moi une adepte inconditionnée de la profession d'enseignante où j'ai œuvré pendant de longues années. Combien de fois, en Afrique, devant mes étudiants, démunie de toutes ressources didactiques, n'ai-je pas puisé, dans les préceptes pédagogiques qu'elle avait implantés en moi!

Pédagogue, Mère Sainte-Auréli se double d'une éducatrice sans pareille. Combien de fois n'a-t-elle pas, par son regard malicieux, son demi-sourire ou un geste pacificateur, calmé mes intempestives colères suscitées par mes conflits ou mes frictions avec certains autres professeurs?... Pourquoi, en sa présence, ai-je toujours su écouter? Comment savait-elle calmer mes réactions irascibles alors que d'autres ne faisaient que les susciter ou les amplifier? Profondément humaine, possédant aussi la science du cœur et de l'esprit, elle savait déceler, dans le regard ou les mots, la cause précise d'un malaise, d'une incompréhension ou d'un comportement qui échappait à d'autres.

Au-delà du temps et de l'espace, votre souvenir, Mère Sainte-Auréli, a cheminé avec moi; votre image, votre enseignement ont constitué le modèle dont j'ai toujours voulu être l'émule. Comment vous rendre hommage, si ce n'est en vous exprimant ma reconnaissance pour m'avoir amenée, par l'éducation que vous m'avez dispensée, à faire carrière dans une profession qui m'a rendue heureuse et où j'ai rêvé d'assurer la pérennité de votre enseignement et de vos méthodes pédagogiques,

qui se sont toujours avérées, pour moi, les plus sûres et les plus valables?

Puisse Dieu, de toute éternité, vous assurer la paix et le bonheur que vous avez su me faire goûter alors que j'étais encore l'étudiante que vous avez connue!

27. CE QUE JE DOIS À MON ALMA MATER

GERTRUDE CÔTÉ-MALENFANT
Élève de 1942 à 1945

J'ai vécu durant trois ans comme pensionnaire chez les Ursulines, trois années que je considère des plus importantes dans l'orientation de ma vie.



Gertrude Côté-Malenfant.

En effet, la formation intégrale de grande qualité que j'y ai reçue a certainement contribué aux diverses orientations dans mes activités futures: comme enseignante puis, particulièrement par la suite, en tant qu'épouse et mère, ma participation sociale dans des mouvements de couples: S.P.M., S.O.F. et SERENA, pour ne nommer que les plus importants à mes yeux.

Le domaine artistique n'a pas été oublié: j'ai été membre du Chœur PLEIN SOLEIL durant plusieurs années, et, depuis près de sept ans, je suis membre actif du comité des Jeunesses musicales de Rimouski.

Enfin, mes tableaux d'Algues marines (depuis dix ans), l'activité

qui me tient le plus à cœur actuellement et dont l'origine est certainement due à la formation artistique reçue de mon professeur de peinture d'alors, qu'il me fait toujours chaud au cœur de rencontrer aujourd'hui, Mère Marie-du-Précieux-Sang (Santerre).

28. TÉMOIGNAGE DE RECONNAISSANCE À MES MÈRES URSULINES

CATHERINE LÉVESQUE-POULIOT
Élève de 1942 à 1944

Deux ans de ma vie d'adolescente, vécus sous le toit de l'Alma Mater avec les Mères Ursulines, ont été pour moi une période inoubliable.

Je puis dire avec sincérité que c'est là que j'ai fait le plein à bien des points de vue, afin de pouvoir m'aventurer sur la route de la vie très cahoteuse à certains moments, avec un bon bagage des plus belles choses que des mères peuvent léguer à leurs enfants. J'ai encore en mémoire les poèmes appris et les pièces jouées où j'exerçais mes talents d'actrice sous l'habile direction de l'incomparable et chère Mère Saint-Augustin.

Je sais que ces trente-trois années de ma vie de femme mariée, si je les ai vécues heureuses avec un homme au cœur d'or pour m'épauler, trois enfants à qui j'ai essayé de donner comme éducation et formation ce qui m'avait été donné à moi-même, c'est, pour une bonne part, grâce à ce que j'avais reçu. Comment ai-je passé à travers les épreuves de la vie: maladies, prise en charge de mes beaux-parents pendant vingt-cinq ans, souffrances, départs subits de parents très chers, changements accélérés qui se sont produits au niveau de tout: religion, éducation, vie de famille? Bien, je pense que la foi, la force, l'esprit d'acceptation et la charité que j'avais en moi me venaient de celles qui avaient fait le plein au départ. Je leur dois beaucoup et je leur dis avec mon cœur d'enfant, mon cœur de mère et aussi de grand-maman, mon *MERCI* le meilleur.

29. AUX MÈRES DE MON ALMA MATER

THÉRÈSE MOYEN-ALARY
Élève de 1943 à 1945

Les Ursulines ont éduqué des milliers d'hommes et de femmes qui font leur marque à travers le monde.

Celles de Rimouski n'ont pas fait exception à la règle. Après avoir mis sur pied et dirigé des Écoles normales, des Collèges classiques, des Pensionnats de garçons et de filles, elles poursuivent aujourd'hui



Thérèse Moyen-Alary.

leur action éducatrice dans différents milieux, entre autres la FAMILLE, à l'instar de leur fondatrice Angèle Mérici.

Après trente et un ans de vie conjugale, nous avons décidé, mon mari et moi, de nous inscrire à une session «Communication Parents-Enfants». Notre objectif était d'améliorer notre communication avec nos enfants et nos petits-enfants. Ce fut pour nous deux une expérience très positive. Nous avons fait confiance à une de mes consœurs, Bernadette Bélanger, ursuline, qui dirigeait ces sessions avec beaucoup d'efficacité, de compréhension et de compétence. Nous l'avons perçue comme une religieuse désirant partager et communiquer le meilleur d'elle-même. Bravo! Bernadette, continue ton beau travail auprès des couples et de la famille. Nous avons besoin de toi.



Sœur Bernadette Bélanger.

30. QUELQUES RÉFLEXIONS SALUTAIRES

ESTELLE BÉLANGER-ROSS, Amqui
Élève de 1946 à 1948

L'éducation reçue pendant mes deux années à l'École normale de Rimouski m'a apporté beaucoup de choses positives. Au contact de mes professeurs et de mes compagnes, j'ai développé un sentiment de respect qui reflète actuellement sur mon milieu de travail. En outre, si j'en juge par les réflexions que j'entends, ceux qui m'entourent bénéficient de la compréhension et de la tolérance acquises pendant ce laps de temps.

Ces années de renoncement: vie de pensionnaire, peu de visite, permission de rencontrer mes deux sœurs alors novices (une fois la semaine et pour un temps limité), furent pour moi un apprentissage qui m'a permis d'acquérir une facilité d'adaptation pour faire face, sans brisure, aux responsabilités de ma vie de famille et aux épreuves inhérentes à toute vie.

J'ai admiré les religieuses qui consacraient la majeure partie de leur temps et de leur énergie à notre formation intégrale. Je ne peux qu'éprouver de la reconnaissance envers ces grandes éducatrices.



Estelle Bélanger-Ross.

31. SOUVENANCES

DONALD TREMBLAY, commandant

*Institut de Marine de Rimouski
Élève de 1947 à 1948*

Les années 1947-48 me semblent bien loin aujourd'hui, mais quelques souvenirs sont encore présents à ma mémoire. Je fus parmi les chanceux, ce n'était cependant pas mon opinion à cette époque, qui apprenaient la vie au Pensionnat Saint-Georges. Je revois encore Mère Marie-du-Précieux-Sang (Santerre) nous raconter des histoires, le soir avant d'aller nous coucher, et donner une certaine autorité à ses «sergents» pour le maintien de l'ordre.



Donald Tremblay.



Mère Marie-du-Précieux-Sang (Germaine Santerre).

Nous avons tous la nostalgie de la famille et nous étions bien heureux lorsque nous voyions nos parents arriver le dimanche; nous aurions bien voulu retourner avec eux à la maison. À cet âge, nous n'étions pas conscients des avantages que nous avions et du bien que nous pouvions en retirer. Aujourd'hui, la nostalgie a changé d'objet et c'est un peu le pensionnat Saint-Georges que nous regrettons.

Les Ursulines ont fait beaucoup pour chacun de nous. Et elles continuent!

L'an dernier, avec ma femme, j'ai eu le bonheur de suivre quarante-cinq heures d'une Session sur la famille donnée par l'une d'entre elles, Bernadette Bélanger. Il serait étonnant de vérifier aujourd'hui les différents champs d'éducation des Ursulines... Nous leur souhaitons un JOYEUX JUBILÉ!

32. SOUVENIRS ET RÉFLEXIONS, 1949-1951

JEAN GAGNON, Mont-Bruno
Élève de 1949 à 1951

Vers la fin de septembre dernier, j'étais à Rimouski pour quelques jours par affaires. Un certain après-midi, étant libre, j'ai pensé renouer connaissance chez les Ursulines, avec mes anciens professeurs.

Nostalgie, sentimentalité, réminiscences, qu'importe! Après quel-

que vingt-neuf années, il se doit que j'aie des difficultés à rejoindre les personnes qui furent les promotrices de ma situation actuelle. J'ai donc fait deux appels téléphoniques; puis je me suis rendu au Cegep de Rimouski pour me retrouver dans l'ambiance de ma prime jeunesse.

J'y ai rencontré Mère Marie-du-Précieux-Sang (Germaine Santerre) que j'ai instantanément reconnue, même sans son uniforme religieux. Sûre d'elle-même toujours, elle élabore de nombreux projets pour l'avenir. Tout en causant, elle me fait savoir que Bernadette Bélanger (Marie-de-Fatima) était à l'Université du Québec. Puis, je suis allé jeter un coup d'œil au Pensionnat Saint-Georges, tout à côté. Chemin faisant, je revoyais des endroits jadis très familiers qui n'avaient pas trop changé, entre autre la gare où j'étais débarqué en janvier 1949. J'étais alors accompagné de mon frère Marc. Nous avons tous les deux fait un stage à Pointe-au-Père d'où notre mère avait décidé de nous transférer chez les Ursulines de Rimouski.

Nous étions quelque peu inquiets de ce changement. Nous entrevoyions les choses au pire. D'après ce que mon frère avait appris de notre mère, les Ursulines étaient... les «aristocrates» de Rimouski... Nous ignorions le vrai sens de ce mot.

Lorsque nous avons été confrontés à ce nouvel édifice qui paraissait immense, se dressant solitaire au milieu des champs, cela donnait à penser à une zone-tampon entre les Ursulines elles-mêmes et la ville de Rimouski.

À l'intérieur, tout était grand: les salles, les corridors, etc. Il y avait aussi ce tunnel, interdit aux étudiantes, qui communiquait avec le pensionnat Saint-Georges. Il permettait de nous rendre à notre salle d'étude. C'est en hiver surtout que nous l'emprunions à cause du froid extérieur et de la neige entre les deux bâtiments. La salle d'étude servait aussi à la lecture des bulletins de la

semaine et de salle de réunion, le dimanche, pour la cérémonie des «notes», après Vêpres... Elle servait aussi pour l'exposition de nos travaux d'art artisanal...

De là, il nous fallait circuler par divers passages et salles pour nous rendre au réfectoire situé au rez-de-chaussée du Monastère proprement dit, tout en passant par ce fameux tunnel. La nourriture était excellente. Cependant, nous étions une minorité masculine au milieu de centaines d'étudiantes, pensionnaires et normaliennes, ce qui, soit dit en passant, nous plaisait beaucoup. Les religieuses toujours sympathiques s'associaient à notre... solitude.

J'ai beaucoup appris au cours de ces trois années, que ce soit à bien faire mon lit ou à ranger mes vêtements avec ordre et propreté, surtout à bien étudier. Il y a quelque temps, ma fille de 17 ans me demandait où j'avais acquis ce sens de l'ordre qui se reflétait dans mon bureau; je lui ai fait part de ce qui précède: un apprentissage alors que je n'avais que onze ans. C'est une preuve que rien ne se perd de ce que nous avons appris jadis, soit au point de vue religieux, spirituel, pratique, que sais-je? En chacun de nous dorment des souvenirs que nous chérissons, soient-ils d'il y a plusieurs années. C'était notre vie de jeunesse avec des amis de notre âge que nous aimons nous rappeler.

On me dit que, malheureusement, il n'y a pas d'Association des anciens chez les Ursulines... Il serait dommage que, ayant connu tant de copains et fraternisé avec eux, nous ne les revoyions que par un très grand hasard...

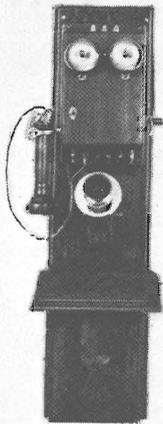
Dans un monde de haute technologie et communication, n'y aurait-il pas moyen de nous revoir, renouer les liens qui jadis furent si forts et si sincères et que la vie moderne semble nous interdire? Devons-nous dans notre for intérieur ne vivre que de souvenirs qui, ressuscités, pourraient devenir notre force morale aujourd'hui?...

AU TOUR

LOUISE DUMAIS
Élève de 1953 à 1961



Mère Marie-des-Anges (Gagné).



Mère Marie-des-Anges, à la diction parfaite, officie à la porte principale dès la rentrée de septembre. Pour la tourière no 1 du Monastère, c'est là un des sommets de sa carrière. N'allez pas croire que ce soit une sinécure que d'être tourière un jour de rentrée. Des centaines de pensionnaires arrivent de partout, de la ville comme des campagnes les plus éloignées, avec des malles gonflées de leur tousse, souvent neuf, sentant déjà le retour.

Avant même que d'avoir sonné, Mère Marie-des-Anges apparaît dans le judas. Avant même que l'on ait exprimé son désir d'entrer, elle avait tourné la lourde porte sur ses gonds avec une précision d'horloger suisse. Ces jours-là, l'on entendait de derrière la porte un bruit sourd, pas le cliquetis régulier des clés de la double serrure qui s'entrechoquaient au risque de se cloquer vraiment!

Si vous savez ce que est le tour d'un cloître, rien de plus, rien de moins que le pont-levis d'un château fort, vous comprendrez que dominer le tour et le parloir adjacent pendant

des années, comme l'a fait Mère Marie-des-Anges, n'était pas une mince tâche. C'était vraiment la position-clé. Tout passait par ce tour ou plutôt rien ni personne n'y avaient accès que de par la volonté de la Mère tourière. Oh! comme nous la surveillions, cette guérite, dernier poste avancé sur le monde extérieur!

Mais revenons à ce jour de rentrée si propre, clair et si gai de tous les effluves de nouveautés, qu'il me semble n'avoir pu retrouver les jours d'après la rentrée... comme si toutes ces senteurs avaient été dissipées par la masse des arrivants. Au soir, après le baiser de paix avec les religieuses sans doute mises en congé par Mère Marie-des-Anges, commençait la nouvelle année.

Les murs étaient repeints, les parquets frais cirés reflétaient les fougères d'un vert reposé par deux mois de vacances et, d'année en année, à mesure que nous progressions en ancienneté, nous recherchions, à l'arrivée, les nouveautés, comme si les religieuses qui étaient restées derrière ces murs n'avaient que ce souci: créer de la nouveauté.

DU TOUR

34. DE CHEZ MOI, JE POUVAIS VOIR L'UQAR MON ALMA MATER, MA BÂTISSÉ

CHARLOTTE BOULANGER-GAGNÉ,
Rimouski
Élève de 1953 à 1955

On m'a demandé de faire un tableau de « mon temps » vécu chez les Ursulines de Rimouski. Mon tableau à moi n'est pas noir. En effet, j'ai bien aimé mes deux années de pensionnat à l'École normale, de 1953 à 1955.



Charlotte Boulanger-Gagné.

À mon entrée en septembre '53, j'en ai versé des larmes ! C'était la première fois que je quittais mon foyer familial. Je fus accueillie par « l'ancienne » Gisèle Dubé et son beau sourire ; Mais... elle n'a pas réussi à m'en faire esquisser un, à moi, la « nouvelle », assez rétive. J'ai fini par me calmer, ce premier jour ; je n'étais pas à prendre avec des pincettes... Le soir venu, je me suis représenté en siècles les mois que j'aurais à passer en pension et, c'était reparti : je pleurais, je pleurais à l'entrée ; presque autant j'ai pleuré à l'adieu de juin '55. J'emportais avec moi beaucoup de beaux souvenirs ; je voyais aussi de grandes amitiés qui, je savais, s'effriteraient avec les ans. La séparation était difficile ; nous avions eu du si beau temps, un bonheur presque insouciant. Je savais aussi que nous nous perdriions de vue, que chacune ferait sa vie. Je parle d'effritement et si je me réfère au Larousse, on me dit : « retour en

poussière ». Je suis assurée cependant que de ces cendres renaîtraient facilement une bonne entente, une grande joie, un grand plaisir au « recollage », s'il était possible.

De tous les lieux, c'est la salle d'étude que j'ai privilégiée à la veille des examens et aussi pour piquer un petit somme, le front appuyé sur mon gros Larousse, avant d'aller à la chapelle. On a dû me réveiller de temps en temps...

Comme j'aime assez bien manger, je ne haïssais pas non plus la descente au réfectoire. Il y en a, peut-être, qui, en lisant cela, se remémorent de petites phrases, pas toujours gentilles à mon égard... Comme je mangeais sans faire la « fine gueule », certaines fois, je ne me gênais pas pour un second service, ce qui n'avait pas l'heur de plaire à toutes les compagnes. C'est sans amertume que je parle aujourd'hui, mais, à l'époque, léger désagrément pour moi ! Malgré cela, je digérais bien, merci !

Pour parler d'événement, je n'en citerai qu'un seul, celui de la pièce jouée en mai 1954. Ma Zénona, Sœur Marielle Gagnon, ursuline aujourd'hui, moi, son Zénon ; Quentin (Raymonde Leblanc), les druides, etc. Je ne me rappelle pas tous les noms des personnages de cette pièce, *Miles Christi* ; mais j'en revois beaucoup de passages. C'est à ce moment que j'ai pris goût à l'art dramatique. J'adore le théâtre. Les trois petits coups qui précèdent le lever du rideau me font un petit quelque chose ainsi que le salut final des acteurs qui ont tout donné. C'est beau, surtout si, entre ces deux moments, on a su nous « prendre » : tantôt on nous aura fait rire et tantôt pleurer. On peut dire alors que les personnages ont effacé les Gérard Poirier, les Monique Miller et les Jean Duceppe !...

Passons aux personnes. Il n'y en a qu'une dont je parlerai ici : notre monsieur le principal, l'abbé Léon Beaulieu. « Notre Léon », comme on aimait amicalement le nommer entre



Miles Christi: Rollande Lévesque et Charlotte Boulanger (Photo Gérard Lacombe).



Charlotte Boulanger et Marielle Gagnon (Photo Gérard Lacombe).

nous ; toutes nous l'aimions, je pense. Comment oublier ses cours sur le syndicalisme, ses visites avec nous à la ferme, sa cigarette au coin des lèvres, ses yeux rieurs et pleins de bonté ! Ses petits films présentés tous les jeudis donnaient l'occasion de reconduire le chariot à son local, par l'ascenseur : seul prétexte pour avoir le droit d'y monter. Une fête chaque fois !

Je me suis rendue à l'hôpital quelques jours avant sa mort, en 1960, et je vais avouer ici ma faiblesse. Arrivée à la porte et l'apercevant, j'ai rebroussé chemin, emportant l'image de son maigre bras pendant, la montre-bracelet remontée jusqu'au coude afin qu'elle tienne. Non, ce ne pouvait être l'abbé Beaulieu ; j'avais dû me tromper de chambre...

Sans parler de toutes les religieuses du temps, je revois quelques-

unes en particulier: celle qui nous donnait nos grands biscuits au goûter; celle qui veillait au tour, là où nous recevions nos paquets et les lettres de nos parents; celle qui gardait au réfectoire sur sa chaise haute; celle qui veillait en sentinelle au dortoir; celle qui présidait à la salle d'étude; celle qui, à genoux, faisait avec nous la prière du soir, immédiatement avant de monter au dortoir.

Belle époque à laquelle je repense avec une certaine nostalgie!

De chez moi, jusqu'à il y a un an, je pouvais voir l'UQAR, mon ancien Alma Mater, *ma* bâtisse. Quelqu'un s'est construit et je ne vois plus rien, mais je n'oublie pas...

35. UNE SYNDICALISTE RECONNAISSANTE

ISABELLE LEBLANC, Rimouski
Élève de 1959 à 1963

Rares sont les jeunes professeurs qui ont fait leurs premières armes dans une institution privée. Si l'on se reporte aux premières années de la révolution tranquille, l'on se souviendra que l'instruction publique ne dépassait pas la douzième année générale. Le cours classique, le cours d'École normale et quelques autres cours spécialisés se donnaient exclusivement en institutions privées, par les religieuses.

Or, en 1963, j'ai été engagée par les Ursulines, où j'avais étudié pendant quatre ans, pour faire partie du corps professoral. C'était inusité, mais je connaissais la Directrice et ça me plaisait assez de débiter dans ce milieu connu. De fait, j'ai eu des conditions de travail idéales que j'apprécie d'autant plus que maintenant, pour avoir l'équivalent, il faut passer par des luttes syndicales.

J'aime me souvenir de cette entrée en douce dans le monde du travail et je garde un bon souvenir de mes premières «patronnes», ce qu'on lit rarement sous la plume d'une syndicaliste!

36. LA SOMME DES BONS SOUVENIRS DÉPASSE LARGEMENT CELLE DE TOUS LES AUTRES...

CÉLINE LAPLANTE-GOUBOUT
Élève de 1963 à 1967

J'ai fréquenté l'École normale des Ursulines de Rimouski de 1963 à 1967: quatre années comme normale venant s'ajouter à quatre autres vécues au pensionnat des Ursulines d'Amqui.



Céline Laplante-Godbout.

Ainsi, l'adaptation à ce genre de vie étant déjà faite, il ne restait que l'adaptation à un nouveau lieu — plus éloigné de chez moi — et à certains points différents du pensionnat précédent. Je pense en particulier aux deux premières années où il fallait vivre en chambrette — communément appelée «cellule» — plutôt qu'en chambre. Malgré les inconvénients de cette situation, il y a eu néanmoins de très bons moments, jusqu'à provoquer, voire même des éclats de rire, et à jouer des tours à d'autres compagnes.

Personnellement, comme j'adorais l'étude, je n'ai pas trop souffert des règlements, ou plutôt oui: je manquais de temps pour compléter mes travaux ou étudier mes examens.

Souvent, le soir, j'aurais aimé poursuivre plus longtemps... surtout pour composer; l'inspiration me vient plus facilement à des heures tardives... D'ailleurs, la dernière année, je me suis fait «prendre» vers 2 heures du matin dans un local de classe, en train de dactylographier mon «travail long».

Les sorties en ville, le samedi et le dimanche, constituent alors une bienfaisante distraction, quoique, la première année surtout, il faut bien «mériter» celle du dimanche, c'est-à-dire en obtenir la permission de la directrice, Mère Marie-de-la-Nativité.

Septembre '65! Une «surprise» nous attend: neuf garçons de l'École normale Tanguay viennent compléter notre «petite» classe de A-3 comprenant vingt-six filles. Facteur non seulement de distraction, mais encore surtout d'émulation! Ces deux années, 65-66 et 66-67, les trois Écoles normales sont réunies en consortium. Ainsi, en A-4, nous suivons certains cours à l'École normale Tanguay et à l'École normale du Saint-Rosaire.

Du côté parascolaire, certaines activités connaissent un plein succès. Je pense, entre autres, à la chorale «Les Jeunes Feux» qui a même donné des concerts à l'extérieur de l'École normale. À mentionner aussi les soirées familiales qui ne manquent pas d'intérêt et constituent une excellente occasion pour plusieurs de faire valoir leurs talents secrets. Une autre organisation attire un certain nombre d'entre nous: celle des visites à l'Institut Monseigneur-Courchesne; nous avons ainsi l'occasion de nous intéresser à un enfant orphelin en particulier: visites et sorties en ville étaient motivées.

D'autres groupes naissent, parfois spontanément: je garde un bon souvenir d'une petite chorale dirigée par Andrée Gagné et regroupant plusieurs normaliennes de la classe.

Quel plaisir nous avons eu, quelle énergie nous avons déployée

pour préparer notre bal des finisantes! Ce point final à notre vie de normalienne suivait celui, non moins émouvant, de notre graduation. Ce n'est pas sans un serrement de cœur que nous allions quitter des lieux qu'il nous serait impossible de revoir tels que nous les avons connus... En effet, l'Université du Québec allait bientôt naître et, déjà, on était sur le point de transformer certains locaux.

Dans le lot de mes souvenirs, au-delà des événements, se situent les personnes. Il m'est impossible de préciser le nombre de celles que j'ai connues au cours de ces années, mais je puis affirmer que cette vie communautaire, bien qu'ardue à certains moments, m'a apporté beaucoup au point de vue des contacts humains.

Du côté étudiant, je me souviens encore de toutes les compagnes de ma classe; je suis même restée en contact avec quelques-unes d'entre elles. Pour ce qui a trait aux autorités, nos dirigeantes d'alors se montraient parfois sévères, mais cette attitude était en conformité avec la mentalité de l'époque. On peut facilement se rappeler, d'ailleurs, un certain assouplissement des règlements au fil des années. Au point de vue scolaire, nous avons eu, selon moi, la chance d'avoir des professeurs compétents et dévoués à leur tâche. Certains vont même au delà et se joignent à nous aux récréations comme monsieur Robert Corneau, pour n'en nommer qu'un.

Lors de mes premières «armes» dans l'enseignement, j'ai eu le bonheur de retrouver Sœur Madeleine Boulanger et Lucile Martin qui, toutes deux, m'ont fourni de bons trucs pour réussir dans cette profession, où la pratique diffère largement de la théorie.

En terminant, je tiens à citer une parole de monsieur Laurier Renaud qui m'avait beaucoup impressionnée à l'époque: «C'est un

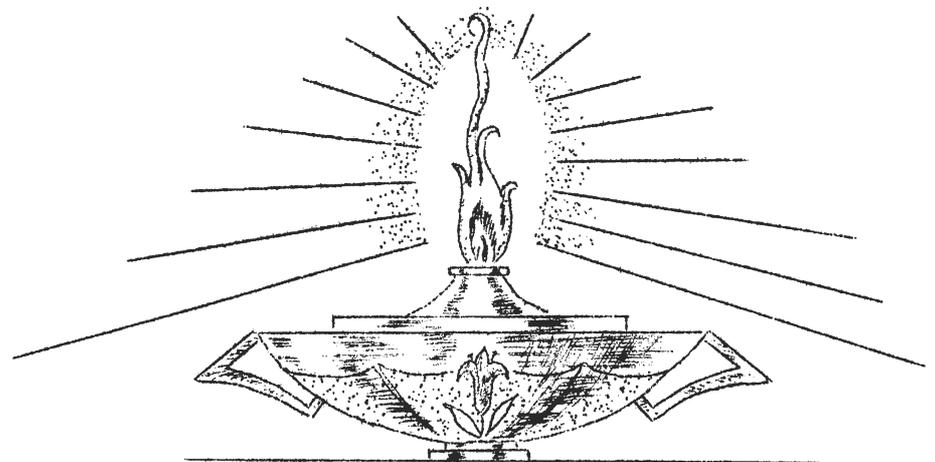


Un des réfectoires.

beau temps que vous vivez maintenant; mais le plus beau, c'est celui où vous aurez commencé à travailler et où vous connaîtrez la stabilité sur le plan sentimental.» Personnellement, je trouve qu'il avait raison. La vie étudiante n'est pas le plus beau temps de la vie; néanmoins, elle vaut

la peine d'être vécue intensément, car elle prépare, du moins partiellement, à la vie d'adulte.

Bref, j'ai apprécié mes quatre années d'École normale: la somme des bons souvenirs y dépasse largement celle de tous les autres.



CÉLÉBRATION



-1-

Paraît au ciel du temps l'étoile
[jubilaire,
De ces trois-quarts de siècle elle est
[le diamant ;
Son feu baigne un sommet de halte
[et de prière,
À l'autel du passé, montons en
[célébrant.

Notre liturgie est mémoire,
Pieux rappel à chaque pas ;
La grande voix de notre histoire
Mêle d'Amen l'Alleluia

-2-

Tout commence en genèse avec la
[fondation ;
Juillet 1906 a fleuri la colline
D'une flèche d'argent que les dix
[Ursulines
Essaimant de Québec saluent à
[l'horizon.

Génération des Fondatrices
Vous allumiez le feu vivant,
Pour célébrer l'hymne d'office,
l'Alleluia de ce printemps.

Paroles: Sœur Caroline Tanguay, o.s.u. (Sœur Saint-Jean-de-la-Croix)
Musique: Sœur Simone Côté, o.s.u. (Sœur Saint-Dominique)

-3-

Autour du blanc rucher, l'enfance et
[la jeunesse
Viennent bientôt cueillir le doux miel
[du savoir ;
Dans les matins joyeux, c'est
[l'hymne d'allégresse,
Sur les livres fermés, les mains
[jointes du soir.

La génération des prémices
Vient témoigner en célébrant
Comme on chantait dans notre
[église
L'Alleluia de l'heureux temps.

-4-

Trente ans, l'âge mature au seuil de
[la sagesse,
Forte de ses appuis, la maison ne
[craint rien,
Mais le treize janvier, la cloche de la
[messe
Brusquement, à minuit, réveille un
[long tocsin.

Vous, la génération du treize,
Rappelez à l'autel du feu

SOIXANTE-QUINZE

Les pleurs sur la maison de
[braise,
L' Amen sur les desseins de
[Dieu.

-5-

Tout espoir va germer comme fleur
[sur les ruines ;
La pierre tressaillit pour la
[résurrection ;
Le temps hâte le jour où la voix
[argentine
Se remet à chanter au nouveau
[clocheton.

Portez fidèle témoignage,
Génération de trente-neuf ;
Rappelez encore à notre âge
L' Alléluia du couvent neuf.

-6-

La maison recommence une étape de
[grâce,
C'est la marche rapide au loin vers
[l' horizon ;
La famille grandit ; elle occupe
[l' espace ;
Les ailes de son cœur débordent le
[vallon.

Témoins émus de la partance
Des missionnaires du Japon,
Chantez au jour de souvenance
L' Alléluia de nos missions.

-7-

Cinquante ans sont le prix d' une
[heure d' offertoire ;
Sur l' autel du passé, voici la coupe
[d' or ;
La maison l' a remplie à même son
[histoire,
Versons les souvenirs ; ils sont notre
[trésor.

Génération du Cinquantième,
À votre tour de célébrer
Les gloires de la maison-reine,
L' Alléluia du Jubilé.

-8-

Quinze ans ont traversé le chemin de
[l' histoire ;
Voici la croix d' exil plantée au
[carrefour ;
Pensive, la maison, dans sa robe
[d' ivoire,
Regarde l' avenir sans espoir de
[retour.

Derniers témoins de l' essaimage
Vers l' inconnu d' autres ruchers,
Vous venez en pèlerinage
Offrir l' Amen des fins d' été.

-9-

Célébrons aujourd' hui la messe de
[mémoire
Dans une action de grâces où culmine
[l' amour ;
Sur l' autel du passé, avec l' encens
[de Gloire
L' Amen, l' Alléluia sont unis pour
[toujours !

Génération des fondatrices
Montées au Ciel en célébrant,
Vous couronnez le sacrifice
Avec l' éclat de vos diamants.

VII CHANT THÈME

VIENNE LA COMPAGNIE

Paroles : Caroline Tanguay, o.s.u.

1. Au rendez-vous du bel été,
Viennne la compagnie ;
Pour y cueillir brins d' amitié,
Viennne la compagnie.

Refrain :

Viennne, ô viennne, ô viennne l' amie,
Viennne, ô viennne, ô viennne l' été,
Viennne l' amie, viennne l' été,
Viennne la compagnie.

2. Pour y cueillir brins d' amitié,
Viennne la compagnie ;
Dans un jardin diamanté,
Viennne la compagnie.

Refrain :

3. Dans un jardin diamanté,
Viennne la compagnie
Toutes les fleurs veulent chanter :
Viennne la compagnie.

Refrain :

4. Toutes les fleurs veulent chanter :
Viennne la compagnie ;
Pour rajeunir un long passé,
Viennne la compagnie.

Refrain :

5. Pour rajeunir un long passé,
Viennne la compagnie ;
De Sainte Ursule en grand voilier,
Viennne la compagnie.

Refrain :

6. De Sainte Ursule en grand voilier,
Viennne la compagnie ;
Au rendez-vous du Jubilé Viennne
[Viennne la compagnie

VIENNE LA COMPAGNIE

LES ARMOIRIES DES URSULINES DE RIMOUSKI

Il est d'usage que les sociétés religieuses adoptent des armoiries dont les emblèmes concrétisent, aux yeux de leurs membres, le but et les aspirations communes et stimulent les énergies à la poursuite d'un idéal.

Le monastère a donc aussi son blason. Comme les vénérés fondateurs n'ignoraient pas l'influence éducative des gravures vraiment belles, ils ont voulu exposer aux regards un blason à la fois gracieux et expressif, qui prît une voix pour leur redire: «Faites selon l'idéal qui vous est proposé».

Une des dévouées Mères fondatrices, l'artiste distinguée Mère Marie-de-Jésus (D'Arcy-Duggan), mit à sa composition toutes les ressources de son art et de son amour pour l'œuvre naissante; et, depuis, le blason orne les murs de nos salles de récréation ou de classes.

Voici la description de ce blason dans son ensemble et ses détails:

L'écu polonais présente un champ d'azur, orné d'une croix en sautoir, dite de saint André. L'or rappelle les sentiments de foi et de générosité qui doivent animer la religieuse ursuline. La Croix fut adoptée parce qu'elle figurait dans les armoiries de Sa Grandeur monseigneur André-Albert Blais, le vénéré fondateur du Monastère.

Au centre, rayonne le cœur blessé de Jésus, entouré d'une couronne d'épines. Il est là pour redire à chacune des religieuses que l'œuvre d'éducation doit être toute d'amour: «puisque l'on ne peut faire aucun bien à l'homme qu'en l'aimant»; toute de sacrifice, puisque c'est en s'oubliant soi-même que l'on apprend efficacement à la jeunesse la science du renoncement.

Au point de chef, apparaît une blanche colombe aux ailes déployées. C'est le symbole sous lequel on représente le Saint-Esprit dont l'œuvre de lumière et d'amour est surtout indispensable dans le travail de l'éducation. Sa vue rappelle que, de même que les apôtres ne pouvaient remplir leur ministère avant de l'avoir reçu, de même, les Ursulines ne peuvent remplir dignement leur mission sans le secours de cet Esprit sanctificateur.

Comme ornement extérieur, une gracieuse guirlande de palme et une autre de lis nouées au bas par les initiales d'Angèle et d'Ursule, les deux vierges: fondatrice et patronne de l'Ordre des Ursulines.

Au sommet de la guirlande, rayonne le chiffre de la Vierge avec le mot «Immaculata», pour rappeler que le Monastère des Ursulines de Rimouski fut érigé en 1906, sous le vocable de l'Immaculée-Conception.

Au bas de l'écu et soutenu par la guirlande, un listel avec la devise: «DONEC FORMETUR CHRISTUS IN VOBIS» (Ga 4, 19): Jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous.

(Extrait d'une composition de mademoiselle Esther Lepage, ancienne élève de l'École normale des Ursulines de Rimouski, alors qu'elle était au cours «Modèle», en avril 1928. Mademoiselle Lepage a aussi obtenu son brevet académique en 1929).

3,50 \$

